

Edgar Wallace
(Richard Horacio Edgar Freeman)

LE MYSTÈRE
DES TROIS
CHÊNES

(The Three Oak Mystery)
Traduction : Michel Plestin

1930 (1924)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

CHAPITRE I PRÉSENTATION DE SOCRATE SMITH.	4
CHAPITRE II LA BELLE-FILLE DE JOHN MANDLE.	9
CHAPITRE III LA PEUR DE JOHN MANDLE.....	15
CHAPITRE IV L'HOMME DANS L'ARBRE.....	24
CHAPITRE V LE SOULIER ET M. JETHEROE.	27
CHAPITRE VI LA DISPARITION DE MOLLY TEMPLETON.....	41
CHAPITRE VII A PRINCE'S PLACE.	48
CHAPITRE VIII UN BRIN DE DUVET.....	55
CHAPITRE IX QU'ÉTAIT JETHEROE ?	68
CHAPITRE X MOLLY RACONTE SON HISTOIRE.....	73
CHAPITRE XI AU FEU !	81
CHAPITRE XII CE QUE GRITT ENTENDIT.....	93
CHAPITRE XIII UN COUP DE FEU DANS LA NUIT.	104
CHAPITRE XIV LE JOURNAL.....	111
CHAPITRE XV NE QUITTEZ PAS MOLLY.	124
CHAPITRE XVI UN TRÔNE DE MARBRE.	138
CHAPITRE XVII LA MARE-AUX-BRUYÈRES.	149
CHAPITRE XVIII MOLLY S'EN VA.....	157
CHAPITRE XIX L'ÉTRANGLEUR.	168

CHAPITRE XX LE SORT DE MOLLY.....	183
CHAPITRE XXI DANS LA MAISON DU MYSTÈRE.....	191
CHAPITRE XXII L'HOMME DU GRENIER.....	202
CHAPITRE XXIII L'HISTOIRE DU MEURTRE.....	220
CHAPITRE XXIV LE SECRET DE LA MARE-AUX- BRUYÈRES.	231
Ce livre numérique.....	237

CHAPITRE I

PRÉSENTATION DE SOCRATE SMITH.

– Le meurtre n'est ni un art ni une science, c'est un accident, dit Socrate Smith, et Lex Smith, son jeune frère, son admirateur le plus dévoué et son plus cher élève, fit une moue sardonique.

Un plus grand contraste entre deux hommes serait difficile à imaginer. « Soc » Smith approchait la cinquantaine et c'était un homme maigre, grand, voûté avec un visage ridé, qu'on aurait dit sculpté par des mains négligentes dans un bloc de vieux bois. Une petite moustache gris fer surmontait sa bouche ferme, comme un trait mince et droit.

Lex était de vingt-cinq ans son cadet, et était plus petit de deux pouces. Mais comme son dos était droit, la plupart des gens pensaient que les deux frères étaient de la même taille, et s'ils avaient eu à dire à l'improviste lequel était la plus grand, ils auraient, avec une petite hésitation, nommé le jeune homme.

– Sapristi, oncle Soc, dit Lex Smith solennellement, que d'aphorismes !

– Si tu appelles ça un aphorisme tu es un niais, dit Soc, passe-moi la marmelade.

Ils prenaient leur petit déjeuner dans la grande salle à manger qui donne sur Regent's Park. Les frères occupaient le premier et le second d'un de ces grands immeubles à la périphérie du parc. La maison était la propriété de Socrate Smith depuis l'époque de ses trente ans.

En ce temps-là, il avait une vague idée de mariage. Mais bien qu'il se fût muni d'une maison, il n'avait jamais eu le temps de devenir amoureux, aussi reportait-il ce que Lex qualifiait de ses « instincts maternels » sur son bébé de frère.

La vie avait été trop bien remplie pour Socrate Smith pour laisser place aux distractions, et il y avait des jours qu'il bénissait le cas Tollemarsh qui avait accaparé la moindre de ses pensées en un temps où sa tante, sa seule parente au monde en dehors de Lex, avait manigancé un mariage pour lui et tenté l'impossible pour le faire entrer dans cet état respecté. Car la dame choisie depuis cette époque avait passé trois fois à la cour des divorces et était bien connue sur le marché de Londres.

Soc avait entrepris l'étude du crime au titre de simple agent de police. C'était probablement la première fois qu'on pouvait rencontrer un agent qui jour et nuit faisait son travail dans la rue, et dépensait ses loisirs dans l'un des clubs de Londres où il était le plus difficile d'être reçu.

Il avait un revenu de six mille livres par an, mais il avait la manie de faire le détective, et pour arriver au département de l'Investigation Criminelle, il fallait faire un stage dans la police des rues : il avait donc fait son apprentissage comme « flic ».

Quatre ans il avait été employé dans les bureaux, puis commissaire, promotion extraordinairement rapide, puis il s'était retiré de la police et s'était appliqué à l'étude des méthodes de la police dans les pays étrangers et surtout à l'anthropologie.

Scotland Yard est une institution jalouse. Elle considère avec indignation le détective qui s'immisce dans une affaire et jette un regard de glace sur l'amateur enthousiaste, mais Soc l'avait abandonnée avec l'estime de toute cette administration et n'avait pas peu contribué à l'expansion de la science officielle.

Quand le bertillonnage fut installé, on fit appel à lui et il eut une position officielle. On le consultait habituellement dans le cas de difficultés qui avaient dérouté les autres spécialistes. Ainsi Socrate acquit une sorte de gloire. Il était une autorité établie en matière d'empreintes digitales et de taches de sang, et fut le premier homme à appliquer le test du spectroscope et celui du gaïacol pour la découverte du sang sur les étoffes.

– Quel train prenons-nous ? demanda Lexington.

– Deux heures, à la gare de Waterloo, dit son frère, roulant sa serviette.

– Est-ce que ce sera rasant ? demanda Lex.

– Oui, répondit l'autre, avec un clignement de l'œil, mais excellent pour le salut de ton âme. L'ennui est la seule discipline contre laquelle on ne peut rien.

Lex se prit à rire.

– Plein de philosophie ce matin ! dit-il, on l'a prophétiquement nommé Socrate.

Socrate Smith avait pardonné depuis longtemps à ses parents l'excentricité de son nom. Son père était un riche métallurgiste qui avait un goût pour les classiques, et seule l'opposition formelle de la mère l'avait arrêté de nommer Lex Aristophane. « Ma chère, si un gosse s'appelle Smith », disait le vieux avec raison, « il faut qu'il ait devant ce nom vulgaire quelque chose de significatif et de frappant. »

Ils étaient tombés d'accord pour Lexington, parce que c'était à Lexington Lodge, Regent's Park, que le garçon était né.

– Plein de philosophie ? répéta Soc Smith, en laissant voir d'un sourire la petitesse de ses dents blanches, bon ! en voilà encore. Le voisinage est plus dangereux que la beauté.

Lex le regarda.

– C'est-à-dire ? demanda-t-il.

– La fille de Mandle est, dit-on, charmante, et tu vas passer trois jours sous le même toit.

– Peuh, dit le jeune homme, est-ce que je m'amourache de chaque fille que je rencontre ?

– Tu n'en rencontres pas tant que ça, lui fut-il répondu.

Un peu plus tard, ce matin-là, Lex s'interrompit de faire ses bagages pour aller dans la chambre de son frère. Justement Socrate avec un grand calme pestait contre l'incommodité de sa malle qui n'arrivait pas à contenir toutes les affaires qu'il entendait emmener avec lui en voyage.

– Pourquoi ne pas flanquer en l'air les encombrements de votre métier nuisible ? demanda Lex, désignant une boîte brune qu'il savait contenir le microscope de son frère, vous ne semblez pas devoir éclaircir un crime à Hindhead.

– On ne sait jamais, répliqua Socrate plein d'espoir. Si je ne le prenais, quelque chose arriverait – l'emmener nous assure un calme et paisible week-end.

– Quelle sorte de type est-ce, Mandle ? demanda le jeune homme, se rappelant pourquoi il était chez son frère.

– Un très bon soldat et un brillant détective, jadis, dit Socrate. Ce n'est pas qu'il soit le moins du monde un homme facile à vivre, mais quand il quitta la police à l'apogée de sa carrière, elle perdit un homme de valeur. Lui et Stone abandonnèrent en même temps. Stone habite près de lui, à portée de fusil.

– Stone était aussi un inspecteur de police ?

– Sergent, dit Socrate. Ils étaient amis intimes et quand Mandle se mit à jouer à la Bourse, Stone en fit autant et ils firent de l'argent en masse. Mandle n'y alla pas par trente-six chemins. Il vint chez le Commissaire en Chef, et lui dit qu'il ne pouvait pas courir deux lièvres à la fois, et qu'en conséquence il quittait la police. Il faut dire qu'il avait eu des désillusions. Il s'était fourré en tête de capturer Deveroux, le voleur du Crédit Lyonnais, qui fila en Amérique du Sud et lui glissa entre les doigts. Ça et une ou deux choses qui lui valurent une réprimande officieuse de son chef. Lequel, pourtant, fut très ennuyé quand Mandle abandonna. Stone était aussi un rude lapin, ce qui fait que Scotland Yard perdit deux bons détectives à la fois, quand en trouver un est déjà rare.

– Trois, vieille bête, dit Lex, avec une tape dans le dos de son frère. Tu as abandonné vers la même époque.

– Oh oui, dit indifféremment Socrate, mais moi je n'ai jamais compté.

CHAPITRE II

LA BELLE-FILLE DE JOHN MANDLE.

« Les Woodlands », la maison de John Mandle, était délicieusement située sur la croupe d'une colline. Quatre arpents de pins et d'ajoncs l'entouraient et le bâtiment était invisible de la route.

C'était à un mille de Hindhead, et de ses prairies en pente John Mandle découvrait des kilomètres de paysage agréable.

Il était assis dans son salon, une épaisse couverture sur ses genoux, regardant tristement, à travers des fenêtres à la française, le spectacle de la campagne. Grisonnant, avec une figure énergique, et une mâchoire lourde, il communiquait un peu de sa mélancolie à son entourage.

Une jeune fille qui venait d'entrer lui apportant son courrier se tenait près de lui tandis qu'il le parcourait.

– Pas de télégramme de Smith, grommela-t-il.

– Non, père, dit la jeune fille calmement.

Socrate Smith n'avait rien exagéré en disant qu'elle était charmante. Généralement, le charme est un peu inhumain, mais cette fille rayonnait de vie. En présence de son beau-père, elle était renfermée, contrainte, et pour un peu elle en aurait perdu

ses couleurs. Elle le craignait, cet homme – ça se voyait ; le haïssant un peu, probablement, en souvenir de la dureté avec laquelle il avait traité sa défunte mère, et de la tyrannie dont elle avait hérité.

Mandle n'avait pas d'enfant à lui et ne sembla jamais en éprouver le besoin. Son attitude vis-à-vis de la jeune fille était celle d'un maître envers une servante, et de tout le temps de leurs rapports il ne lui avait jamais montré l'ombre de tendresse ou même de considération.

Par caprice il l'avait retirée d'une excellente école, lui faisant perdre la société des enfants de son âge, pour la confiner dans l'atmosphère fatigante des Woodlands en société d'une épouse dont les nerfs étaient démolis et d'un homme fantasque, qui restait des jours sans prononcer un mot. Elle se sentait trichée par lui – trichée du bonheur qu'elle avait eu à l'école, trichée des moyens qu'elle y aurait pu acquérir pour se procurer une vie indépendante, trichée de toute confiance dans les hommes et bien sûr de toute confiance dans le ciel.

– Les deux chambres sont prêtes ? grogna-t-il.

– Oui, père, répondit-elle.

– Vous vous arrangerez de votre mieux pour les rendre confortables, ordonna-t-il, Socrate Smith est un vieil ami à moi, je ne connais pas son frère.

Un pâle sourire joua sur le coin des lèvres de la jeune fille.

– Un drôle de nom..., dit-elle.

– S'il est assez bon pour lui, il est assez bon pour vous, dit John Mandle.

La fille resta silencieuse.

– Dix ans que je n'ai pas vu Socrate, poursuivit John Mandle. Et elle comprit qu'il pensait à haute voix, car il n'aurait pas

pris la peine de faire une semblable confidence à quelqu'un comme elle. « Dix ans ! Un habile homme – un homme étonnant ! »

Elle fit un autre essai pour lier conversation.

– C'est un grand détective, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, s'attendant à être rabrouée. Mais à sa grande surprise, il agréa :

– Le plus grand, le plus habile du monde – ou, tout au moins, d'Angleterre, dit-il, et à ce que je me suis laissé dire, son frère marche sur ses traces.

– Le frère est jeune ?

John Mandle leva les yeux sous ses sourcils touffus et la fixa froidement.

– Vingt-cinq ans, dit-il. Maintenant, comprenez bien une fois pour toutes que je ne veux pas de flirt ici, Molly.

Le charmant visage de Molly rougit et son menton arrondi surgit avec défi.

– Ce n'est pas mon habitude de flirter avec vos invités, dit-elle avec une voix tremblante de fureur. Pourquoi me dites-vous des choses aussi blessantes ?

– Oh ça va, dit-il, en secouant la tête.

– Ça va pour vous, mais pas pour moi, dit la jeune fille tout allumée. J'ai toujours supporté votre tyrannie depuis la mort de ma pauvre mère, et me voilà au bout de ma patience. Vous avez fait de cette belle demeure un enfer pour moi, et j'en ai assez.

– Si ça vous déplaît, vous n'avez qu'à vous en aller, dit-il, sans tourner la tête.

– C'est précisément mon intention, répliqua-t-elle un peu plus tranquillement. J'attendrai jusqu'au départ de vos hôtes, puis j'irai à Londres et gagnerai moi-même ma vie.

– Ce sera de la belle ouvrage, ricana-t-il, à quoi êtes-vous bonne ?

– C'est vous qu'il faut remercier si je ne sais rien faire, dit-elle, si vous m'aviez laissée à l'école je serais devenue institutrice au bout du compte ou quelque chose dans ce genre.

– Institutrice ! Cela le fit rire tant et plus. Qu'est-ce c'est que ce bavardage ? Vous savez très bien que si vous me quittez dans l'embarras vous n'aurez pas un sou de moi quand je mourrai.

– Je ne veux pas de votre argent, je n'ai jamais voulu de votre argent, cria-l-elle passionnément. Ma mère m'a laissé quelques bijoux...

– Que je lui avais acheté, grogna l'autre. De quel droit vous laissait-elle ce qui m'appartient ?

– À tout prendre, je n'en ai pas vu grand'chose, répliqua-t-elle.

Elle s'apprêtait à quitter la chambre quand il la rappela.

– Molly, dit-il, avec une voix douce qu'elle ne lui avait jamais connue, si subitement aimable qu'elle s'arrêta. Vous avez à me passer bien des choses, je suis un homme très malade.

Cela l'adoucit.

– Je suis fâchée, père, dit-elle. J'aurais dû m'en souvenir. Est-ce que vos genoux vont très mal ?

– Si mal que je ne peux pas me tenir sur mes jambes, grommela-t-il. C'est sacrément ennuyeux, qu'il faille que ce rhumatisme rapplique, quand j'ai invité un vieil ami à venir me voir. Il va falloir que je passe une semaine au lit. Envoyez-moi les hommes, et dites-leur d'apporter la petite voiture. Je veux aller dans mon studio pour travailler.

Avec l'aide du jardinier et du valet, John Mandle fut voituré dans une grande pièce aérée, qu'il avait fait bâtir sur le côté de la maison au niveau du rez-de-chaussée, et qui pouvait servir de studio ou de chambre à coucher, dans les cas où il ne se sentait pas le courage de grimper les marches de l'escalier pour gagner son lit, car il était sujet aux attaques de rhumatisme.

La jeune fille l'ayant vu installé confortablement à sa table, vaqua aux soins du ménage.

La chaise de Mandle était sur la prairie devant la maison quand Socrate Smith et son frère arrivèrent en auto cet après-midi-là.

– Hullo, dit Soc, surpris. Qu'avez-vous donc, John ?

– Ce rhumatisme d'enfer, maugréa l'autre. Content de vous voir, Socrate ; vous êtes toujours le même.

– Voici mon frère, dit Socrate, et le jeune homme serra la main de Mandle.

Ils ne virent pas la jeune fille jusqu'à ce que Lexington ait poussé la chaise de l'infirmes dans le salon pour le thé, et cette vue coupa tout bonnement la respiration au jeune homme.

– Elle est merveilleuse, Socrate, dit-il avec enthousiasme, quand ils se trouvèrent seuls un peu plus tard. Elle est divine ! As-tu jamais vu des yeux pareils, et sa peau, Seigneur ! c'est aussi pur, aussi sans tache que la rose ; et as-tu remarqué sa merveilleuse démarche ?

– Oh ! Lex, dit rudement Socrate, ça me décourage de penser que je t'ai amené ici et que voilà défait l'ouvrage de plusieurs années. Après t'avoir protégé des griffes des femmes.

– Oh ! ta boîte ! dit Lexington, tu sais parfaitement bien qu'elle est splendide.

– Elle n’est pas mal, admit le prudent Socrate. Pour moi c’est exactement une jeune fille.

– Tu es un païen et un philistin, grogna le frère.

– Il faut choisir, dit philosophiquement Soc. Ce que j’ai remarqué... Il s’arrêta, sur le point de manquer de loyauté envers un ami.

– Quoi donc ? demanda Lexington. La façon dont le vieux la traite ?

Socrate fit oui de la tête.

– C’est un tyran, dit Lex avec emphase, et un homme qui peut avoir perdu tout sentiment de décadence au point de parler à une fille semblable, comme si elle était un dieu, c’est trop fort pour mon intelligence. L’as-tu entendu lui grogner après à cause du sucre ?

– Je pense qu’il la déteste, dit Socrate, pensif, et je parierais bien qu’elle le hait. C’est une maison très intéressante, notamment parce que John Mandle vit dans la crainte.

– Dans la crainte ?

Soc Smith dit oui de la tête, car il avait vu la peur de la mort dans les yeux de John Mandle.

CHAPITRE III

LA PEUR DE JOHN MANDLE.

– La crainte de quoi ?

Les sourcils de Lexington interrogeaient.

– J’aimerais savoir, dit tranquillement Socrate. As-tu vu le signal d’alarme près du portail ? As-tu remarqué que la porte du studio a un verrou électrique ? Non, bien sûr, parce que tu es un bleu dans ce sport. As-tu vu le revolver placé à portée de sa main et dans le studio, et dans sa chambre, et le triple miroir au-dessus de sa table à écrire, disposé pour qu’il puisse voir derrière lui, et de chaque côté ? Il a peur – mortellement peur – je te dis. Il a l’épouvante dans l’œil.

Lexington restait bouche bée devant son frère.

– C’est en partie pourquoi il est un tel butor, aussi faut-il lui passer bien des choses. Et voici Bob Stone, dit-il tout à coup, et traversant la prairie il alla au devant d’un homme qui remontait l’allée. Le nouvel arrivant, homme large d’épaules avec une figure de bonne humeur, faisait ses compliments à son vieux camarade avec une voix qu’on aurait entendue à des kilomètres de là.

– Soc, vous êtes plus frais que jamais ! hurlait-il. Sapristi, vous n’êtes fait que d’os attachés ensemble avec du parchemin. Est-ce que vous mangez, par hasard ?

Socrate Smith riait en prenant dans la sienne la large paume de l’autre et en la serrant.

– Aussi bruyant que de coutume, Bob, dit-il, et il chercha des yeux John Mandle.

– Il grogne dans les mains de son masseur, dit Lexington.

– Votre frère, sans doute ? Je ne l’ai pas connu. Un joli garçon, Socrate, un tout à fait joli garçon. Est-ce votre avis, Miss Templeton ?

Les yeux de la jeune fille remuèrent à cause de l’embarras évident de Lexington.

– Je ne suis pas juge de la beauté masculine, dit-elle. Je ne vois jamais que père et vous.

Bob Stone rougit un peu, se sentant visé, et se frappa le genou, opération qui lui rappela la mauvaise fortune de son camarade.

– Ce pauvre John a de bien mauvais moments avec ses jambes, dit-il, de bien mauvais. Ce qu’il lui faudrait c’est un peu de foi et de religion.

Socrate le regarda assez désagréablement.

– Voilà bien une nouvelle chanson, Bob.

– Quoi, la religion ? Oui, nouvelle pour moi, mais c’est ma tournure d’esprit ces temps-ci. C’est dommage que vous ne puissiez pas rester ici pour notre grand meeting pour la renaissance de la foi de Godalming. Evans, l’évangéliste gallois, y viendra, ce sera intéressant. Je dois prendre la parole.

– Vous ! dit Socrate ahuri.

Bob Stone s'inclina. Sa large face était plus solennelle que nature.

– Oui, je dois ouvrir le meeting. Le ciel sait ce que je pourrai bien dire, ajouta-t-il, mais les mots me viendront à la bouche, et je saurai bien m'en tirer. Hullo, John !

John Mandle s'avavançait en faisant marcher lui-même la roue de sa petite voiture, et secoua la tête vers son vieux camarade.

– Un meeting pour la foi, ai-je bien entendu ? Votre voix est un murmure angélique, Bob.

Bob renâcla.

– Oui, la semaine prochaine, il y a un meeting à Godalming, et je parlerai. Pourquoi ne pas venir, John, votre rhumatisme guérirait peut-être.

John grommela quelque chose de peu flatteur pour la foi en général, et les prêcheurs gallois en particulier, et Stone fit mine de prendre sa rage pour une bonne blague.

Ce fut un agréable jour du début de l'été et ils s'attardèrent au dehors aussi longtemps qu'ils purent.

La jeune fille, un peu agitée, s'était introduite dans leur cercle, elle avait même aventuré quelques remarques, et à sa grande surprise n'avait pas été impoliment interrompue par son beau-père. Il est probable que cette longanimité était redevable à Lexington Smith, mais elle craignait les propos désagréables qui ne manqueraient pas de survenir quand elle se retrouverait seule avec son tyran.

– Est-ce que ça ne vous fait pas l'effet d'une rencontre des Trois Mousquetaires, Miss Templeton ? demanda Lex, et elle sourit.

Parlant de leur vilain travail des anciens jours, et se gargarisant du souvenir des pauvres diables qu'ils ont fait envoyer aux galères, poursuivit-il.

– Bien plutôt du souvenir de ceux que nous avons manqué y envoyer, interrompit Socrate. L'échec est bien plus intéressant que le succès, pour ce qui est du souvenir, Lex. Ce n'est pas ça qui vous manquera sur vos vieux jours.

– Merci du compliment, dit Lexington.

– Votre frère est très étonnant, dit la jeune fille, baissant la voix.

– Quels yeux extraordinaires il a.

– Je passe pour avoir d'assez bons yeux » dit impudemment le jeune homme, et cela la fit rire.

– Non, Socrate est vraiment remarquable, continua-t-il plus sérieusement. Il est l'homme le plus fort qui soit dans son métier, et un perpétuel émerveillement pour moi. Nous parlions de votre père.

– Mon beau-père, corrigea-t-elle paisiblement.

– Je vous demande bien pardon, votre beau-père.

C'était assez impoli de sa part de demander pardon à côté de John Mandle qui pouvait entendre. Mais M. Mandle à ce moment était enfoncé dans le récit d'une aventure passée, et n'écoutait pas.

– Soc me disait que M. Mandle et M. Stone étaient les plus grands théoriciens qui aient jamais travaillé à Scotland Yard. Il me disait que c'était la minutie des détails des plans qu'ils préparaient avant de se lancer en campagne qui leur a valu tous leurs succès.

Ils bavardèrent jusqu'à ce que tinta le gong du dîner, ils rentrèrent alors et le repas fut vraiment agréable. Bob Stone était la sorte d'homme qui domine toute conversation ; il avait un trésor d'histoires qui semblait inépuisable, et Mandle lui-même en sourit, amèrement, c'est vrai, mais enfin une on deux fois pendant le repas.

Lexington le poussa dans sa chaise jusqu'au salon, à la table à bridge, mais au grand plaisir du jeune homme Stone refusa de jouer.

– C'est une des frivolités dont j'ai fait sacrifice, dit-il.

– Vous devenez un petit saint sur vos vieux jours, Bob, grinça Mandle, mais l'autre se contenta d'en sourire.

Il prit congé environ une heure plus tard, et John Mandle se mit à discuter de la transformation récente de son vieil ami avec franchise et acrimonie.

– N'importe quoi pour un petit effet, c'est la faiblesse de Bob, dit-il en mâchant un cigare éteint. C'est le seul défaut que j'aie tenté de lui extirper. Que ne ferait-il pas pour un petit effet ! Quoi, il se ferait le plus grand tort pour quelques applaudissements !

– Qui sait, il est peut-être devenu réellement religieux, dit Socrate. Ces choses-là arrivent.

– Pas à lui, dit Mandle avec mépris.

– Est-ce qu'il est marié ?

Ce fut environ la troisième fois que Mandle sourit ce soir-là, ses yeux traversèrent la pièce vers le coin où la jeune fille était assise avec Lexington.

– Non, pas marié, dit-il tranquillement, bien qu'il ait des ambitions de ce côté-là.

– Je vois, dit Socrate.

Les mots parvinrent jusqu'à Lexington et il murmura :

– Il pensé à vous, baissant la voix pour parler à la jeune fille.

Elle s'inclina.

– Et vous ?

– Je l'aimé bien, bien sûr, je le trouve gentil, mais pas de cette façon-là. C'est désespérément ridicule et je le lui ai dit.

– Et qu'en pense votre père ?

Elle ne répondit pas tout de suite.

– Je pense que mon père a perdu tout intérêt quand il s'est rendu compte que je ne désirais pas ce mariage, dit-elle, un peu amèrement. S'il avait pensé que j'avais pu en tirer le moindre bonheur ça aurait fait du vilain.

Lex ne dit rien. Il était fasciné par la jeune fille. Et ce n'était pas manque d'habitude des femmes. Les deux heures qui suivirent semblèrent deux minutes pour deux des interlocuteurs, et Lexington fut surpris et un peu dégoûté, quand son frère se leva.

– Je pense que je vais me coucher, dit Socrate. L'air de la campagne m'a donné sommeil. Montes-tu, Lex ?

Lex hésita.

– Oui, dit-il, car il venait de saisir un signal dans l'œil de son frère.

– Tu viens un instant chez moi ? dit l'aîné, une fois sur le palier du premier. J'imagine que tu sais que tu as rendu John Mandle aussi furieux qu'un chat ébouillanté ? dit-il, la porte une fois fermée.

– Moi ? répondit Lexington, étonné.

– Écoute, dit Socrate, et il pencha l'oreille.

Leur chambre était située au-dessus du salon, et d'en bas montait un murmure de voix furieuses.

– J'avais peur qu'il l'attrape, dit Socrate calmement.

– Mais pourquoi ?

– Dieu sait, dit Socrate enlevant son veston.

Mais apparemment il a horreur qu'on fasse attention à sa fille, et réellement, Lex, quand tu n'étais pas en train, comme disent les journalistes, de la dévorer des yeux, tu étais simplement collé après elle.

– Est-ce un crime ? demanda Lexington sur le ton sarcastique. Est-ce contre nature ?

– Très naturel, Lex, dit en souriant Socrate. Je n'aime pas la façon que John a de se conduire chez lui. Un homme normal serait fier d'une telle fille, même si ce n'est que sa belle-fille. Mais c'est la peur qui a déséquilibré notre homme.

– Cette théorie te tient toujours à cœur ? dit Lexington. Socrate s'inclina.

– As-tu vu quand le valet est entré ? Eh bien, ce type a l'ordre de faire une ronde dans les caves et de mettre en batteries les diverses sonneries et pièges avec lesquels Mandle garde sa maison.

– L'as-tu interrogé sur ce sujet ?

Socrate secoua la tête.

– Il n'est pas sage d'interroger un homme sur ses craintes, dit-il. C'est un sujet sur lequel il n'est jamais communicatif.

Ils entendirent le pas rapide de la jeune fille passant devant la porte, et le bruit pesant des deux serviteurs portant M. Mandle au lit.

– Bonne nuit, John, dit Soc quand il l’entendit passer.

– Bonne nuit, répondit l’autre avec un grognement.

– Bonne nuit, monsieur Mandle, dit Lexington, mais pas de réponse.

– Tu as ce qu’on appelle la cote, dit Soc en haussant les épaules.

Il faisait une belle nuit avec clair de lune et ils s’assirent sur le balcon de la fenêtre ouverte fumant jusqu’à ce que toute la maison fût silencieuse et que le dernier bruit de pas des domestiques se fût éteint au-dessus de leurs têtes.

Ils parlaient à demi-voix des gens, de la beauté de la campagne par une nuit comme celle-ci, et Lexington se levait avec un bâillement, quand son frère demanda :

– Qu’est-ce que c’est que cette maison ?

Il désignait à travers la vallée une grande maison blanche très visible dans le clair de lune.

– C’est de la chance que tu me demandes cela, parce que c’est la seule maison du voisinage que je connaisse, dit Lexington. Je l’ai vue cet après-midi, en me promenant dans la prairie, et j’ai interrogé un des jardiniers. Ça appartient à M. Jetheroe, un philanthrope et un solitaire, et un ami de Molly Templeton, bien que je crois que son père ne le connaisse pas. Elle... Il ne finit pas la phrase.

D’une des grandes fenêtres de la maison blanche s’éleva une lumière, il serait plus exact de dire, que la fenêtre s’éclaira avec un éclat surnaturel, qui s’évanouit à l’instant.

– Je me demande qui est le particulier qui se sert de cette correspondance clandestine, dit-il à voix haute.

Une autre fois la fenêtre brilla, et puis s'éteignit. Puis elle s'éclaira plusieurs fois encore.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Lexington.

– C'est de la signalisation. Le Code Morse, dit Socrate, et il épela : V-E-N-E-Z. Il ne put pas attraper la lettre suivante et crut perdre le fil du message. ROIS CHENES, pût-il enfin lire, et il interpréta cela comme TROIS CHENES.

– Je te le donne en trois, dit Lexington avec un sourire, comme il se levait. Mais si nous disons que c'est un domestique démobilisé qui a enseigné à la dame de ses pensées l'art de la signalisation, nous serons probablement dans le vrai.

– Regarde, murmura Socrate, excité pour lui.

Une mince, pour ainsi dire spectrale figure glissait en silence le long du bord de la prairie dans l'ombre d'une haie buissonneuse.

Lex regarda, et ses yeux la suivirent. C'était Molly Templeton, et elle portait un petit paquet dans sa main.

Là-dessus elle disparut et les deux hommes se regardèrent.

– Il n'y a aucune raison pour qu'elle ne prenne pas l'air à minuit, dit Socrate, et Lex approuva.

– Bonne nuit, Soc, vieille branche, dors bien, dit-il en se levant ; et éveille-moi demain matin avant de partir pour ta promenade. Je crois que tu as dit que tu te lèverais de bonne heure, histoire de te promener. Ce n'était pas une vantardise ?

– Tu verras bien, dit Socrate.

CHAPITRE IV

L'HOMME DANS L'ARBRE.

Lexington « vit bien ». Une éponge humide fut jetée sur sa figure et il s'assit dans son lit toussant et clignant des yeux. Ce réveil interrompait un rêve dans lequel John Mandle et la figure enveloppée de Molly traversant la prairie étaient inextricablement mêlés.

– Debout, c'est l'heure, mon garçon, dit Socrate doucement.

Il était tout habillé, la fenêtre ouverte et la campagne dans la brume matinale était inondée de soleil.

– Quelle heure est-il ? demanda paresseusement Lexington en essayant d'attraper ses pantoufles.

– Six heures et demie, et vous avez sept milles à marcher avant de penser au petit déjeuner.

Une heure plus tard ils sortaient de la maison. C'était une maison où on se levait tard. John Mandle les en avait averti. Lui-même ne faisait son apparition que sur le coup de midi, et il avait annoncé comme très probable qu'il passerait le jour au lit.

Il leur fallut chercher leur chemin en enjambant des fils presque invisibles en connection avec des fusils d'alarme, et

même une fois un ingénieux système à magnésium déflagra avant qu'ils eussent atteint la route.

– Je suis assez intrigué par ce signal d'hier soir, dit Socrate comme ils descendaient la colline côte à côte. Si tu te souviens nous ne voyions que la moitié de la maison blanche ; le reste était coupé par l'angle du mur. La voilà, et il la désignait de sa canne. La maison avait l'air d'un joyau blanc dans le soleil matinal, car la brume se dissipait. En arrière, et un peu sur la droite, ils aperçurent les tuiles rouges de Prince's Place qui était le domaine de M. Bob Stone.

– Je ne crois pas que je me casserai la tête à ce sujet, Soc, dit cordialement Lexington. Quel affreux vieux détective tu fais ! Il te faut des mystères jusque dans ce charmant endroit.

Lui-même, à vrai dire était intrigué par la jeune fille, mais il hésitait à mettre ses spéculations en phrases.

Leur promenade les amena près de la maison blanche. C'était un bâtiment simple, carré, avec d'énormes fenêtres toutes brillantes au soleil.

– Le copain aime la lumière, dit Socrate.

Remarques-tu ces fenêtres au rez-de-chaussée, et la taille anormale de celles du haut ?

– Vas-y de tes déductions, ô grand homme, dit Lexington. Je serai ton Docteur Watson.

– Ne fais pas l'imbécile, grommela Socrate, qui était assez susceptible au moins sur un sujet. Voici un chemin qui descend dans la vallée. Nous le suivrons et nous nous ferons une idée plus précise de la maison blanche.

Le chemin était droit, et ils n'avaient pas marché cinq minutes que Socrate s'arrêtait.

– Trois Chênes ! dit-il, et il montrait du doigt.

Droit en avant d'eux se trouvaient trois grands chênes et le chemin qu'ils suivaient s'enfonçait sous leurs branches.

– Voilà ce que c'était : Trois Chênes !

– Il y a toujours trois chênes dans un endroit de ce genre, comme il y a toujours un arbre sur la colline ou trois poutres ailleurs, dit Lexington. Pour ce qui est de moi, je ne suis pas assez romantique pour m'intéresser à un rendez-vous d'amoureux. Je me demande si M. Mandle vient jamais par ici, c'est charmant.

Soc sourit.

– Ce pauvre vieux John serait heureux de pouvoir marcher deux cents mètres, dit-il. Il n'a pas posé ses pieds sur le sol depuis des mois.

Il leur fallait passer une sorte d'avenue entre des buissons et momentanément ils perdirent de vue les arbres. Le chemin tourna brusquement et les mit à moins de quatre mètres du plus voisin des chênes. Et soudain Lexington se sentit saisi par le bras.

– Ah par exemple ! dit Socrate Smith, le doigt tendu.

Une grosse branche de l'arbre voisin surplombait le chemin et couché à plat le long de la branche, ficelé soigneusement avec une corde, il y avait un homme ; ses mains pendaient vers le chemin, son visage était tourné vers eux, et entre ses yeux il y avait une marque violette là où une balle l'avait frappé.

Socrate courut à l'arbre et leva les yeux. Aucun doute ne pouvait lui rester.

C'était John Mandle, mort assassiné.

CHAPITRE V

LE SOULIER ET M. JETHEROE.

Ils restaient comme pétrifiés, considérant l'horrible objet, et c'est Lexington qui remua le premier. Son pied s'apprêtait à s'avancer quand Soc, qui n'avait pas lâché le bras du jeune homme, le tira en arrière.

– Ne bouge pas, dit-il sévèrement.

– C'est Mandle ! murmura Lexington, et Soc acquiesça.

– C'est en effet Mandle, dit-il, et il baissa ses regards sur le sol à ses pieds. La terre est un peu trop dure pour garder la moindre empreinte, dit-il avec regret. Avance avec soin, mais prends garde de ne pas poser tes pieds sur ce qui peut ressembler à une empreinte.

Pour l'instant il se trouvait sous la branche et tendant le bras et en se tenant sur la pointe des pieds il pouvait juste toucher la main du mort.

– Regarde bien autour, Lex, et vois ce que tu peux trouver. Moi je vais monter à l'arbre.

Avec une extraordinaire agilité il escalada le tronc noueux et trouva cette opération relativement aisée, car il était incliné à un angle favorable. Un autre grimpeur avait passé par ici, et ré-

cemment. À plusieurs endroits l'écorce était arrachée, et il y avait là une empreinte de souliers à clous. Il était facile d'atteindre la branche où se trouvait l'homme assassiné, et Lexington, surveillant son frère, vit qu'il ne donnait que peu ou pas d'attention au cadavre, excepté pour regarder longuement ses pieds. Il semblait plus intéressé par les branches supérieures, et regardait en l'air à la façon d'un myope, ce qui était de l'affectation de sa part, car la vue de Socrate Smith était excellente.

Puis il s'en retourna et se laissa glisser légèrement sur le sol.

– Oui, dit-il.

– Oui, quoi ? demanda curieusement Lexington, mais Soc ne donna pas d'explication.

Évidemment, il avait vu quelque chose qu'il s'attendait à voir.

– Tu as trouvé quelque chose ? demanda-t-il.

– Ceci, dit Lex, et il lui tendit un petit cylindre métallique.

Soc regarda le chargeur et acquiesça.

– Un 35 automatique, dit-il. Je savais que c'était une balle à douille de nickel par la blessure que ça a fait. Rien d'autre ?

Lex secoua la tête.

– Quelle horreur, n'est-ce pas, dit-il dans un souffle, regardant le terrible visage qui les fixait de haut en bas avec ses yeux sans expression.

– Une véritable horreur, dit son frère, tranquillement, mais remarquablement intéressante.

Lexington Smith n'avait pas assez d'expérience pour prendre un intérêt détaché, purement artistique, dans un tel crime.

Pour lui la forme branlante et inanimée était celle de son hôte, un homme qui avait été vivant et bien portant, et avec lequel il avait conversé la veille au soir.

Quel terrible choc pour la jeune fille ! Il se souvint d'elle tout à coup.

– Comment ont-ils fait ça ? interrogea-t-il. Il a fallu plus d'une personne. Ils ont dû venir dans la maison pendant que nous dormions, Soc. C'est affreux à penser.

– Combien de gens crois-tu ? demanda tranquillement Socrate.

– Au moins trois, répondit son frère. Ils ont dû le tirer du lit, et cependant nous n'avons rien entendu. Penses-tu qu'ils l'aient drogué ?

– Je pense des tas de choses répondit l'aîné évasivement. Allons, Lex, dis-moi simplement ce que tu penses qui s'est passé.

Lexington garda un moment le silence.

– Il a dû avoir de grands ennemis, dit-il. Tu m'as dit qu'il craignait quelque chose si évidemment il s'attendait à quelque attaque dans ce genre. Pendant la nuit ils se sont arrangés pour pénétrer dans sa chambre, et ou ils l'ont drogué ou ils lui ont imposé le silence par la terreur, et puis ils l'ont transporté ici et l'ont assassiné.

Socrate secoua la tête.

– Pourquoi ne pas l'assassiner dans la maison ? dit-il. S'ils pouvaient le droguer, pourquoi ne pas l'empoisonner ? Pourquoi prendre la peine de le transporter pendant près d'un mille pour le fusiller à son aise ? Non, mon fils, ta théorie ne colle pas.

– Mais il faut bien qu'ils l'aient porté, insista Lexington. Ce pauvre Mandle n'avait pas l'usage de ses jambes. Et, Soc ! te rappelles-tu la lumière, le signal ?

– Je n'ai pas oublié ce détail, dit le frère. Maintenant, Lex, rentre à la maison et téléphone à la police. Je reste ici.

Par chance, Lexington n'eut pas besoin de rentrer à la maison.

Quand il eût grimpé le chemin et émergea sur la grand'route, la première personne qu'il vit fut un agent de police descendant doucement la colline sur sa bicyclette, Lexington l'arrêta et lui dit en peu de mots les événements.

– Assassiné ? dit l'agent incrédule. M. Mandle ?

Il gara sa bicyclette dans le creux d'un buisson.

– Attendez un petit instant, monsieur, dit-il.

Mon inspecteur va venir ici dans trois minutes environ. Nous pourrons le mettre au courant, pas besoin de téléphoner.

L'inspecteur apparut cinq minutes plus tard et arrêta sa petite auto au signal de son subordonné. Les trois hommes se rendirent sur la scène de la tragédie.

Socrate Smith avait disparu, mais ils l'entendirent qui travaillait dans l'épaisseur des buissons de gauche. Après un petit temps, il reparut portant à la main une paire de souliers de caoutchouc qu'il déposa avec précaution.

Lexington avait révélé l'identité de son frère, et le nom de Socrate Smith était de ceux qu'on respectait.

– Eh bien, monsieur Smith, voici du vilain travail, dit l'inspecteur.

– Assez vilain, dit Socrate avec un regard au cadavre.

– C'est déconcertant, dit l'inspecteur. Pourquoi l'ont-ils attaché ?

– Il n'est pas attaché très sérieusement, je trouve, comme vous constaterez, dit Socrate. La corde a seulement été jetée sur le corps et l'a entouré de soi-même. Ça a l'air comme si c'était lié serré, mais la première chose que j'ai vue en grimpant à l'arbre est que les deux bouts de la corde sont libres. Le corps se maintient sur la branche par équilibre naturel. Il n'y a pas la moindre empreinte de pied.

– Le sol est un peu trop dur, dit l'inspecteur désappointé, puis son visage s'éclaira. S'ils sont venus de la vallée, ou sont partis par là, ils ont dû passer par un coin où le sol est mou. Il y a un ruisseau une centaine de yards plus loin qui entretient de la boue sur le sentier.

– Ah oui ? dit Socrate rapidement. Cela explique : il exhiba les galoches et en montra les semelles. Elles étaient couvertes d'une mince couche de boue jaune qui avait séché. Je me demandais d'où ça venait.

L'inspecteur prit les souliers et les examina...

– Elles sont neuves, dit-il et il secoua la tête. Cette sorte d'article se vend par centaines et à moins qu'ils n'aient été achetés à Godalming ou quelque localité voisine il sera difficile de pister l'acheteur.

Socrate Smith approuva.

– Voilà le mystère numéro un éclairci, dit-il, je ne pouvais comprendre pourquoi il leur avait fallu des galoches.

– Il n'y en avait qu'une paire, je suppose ?

– Une paire seulement, dit Smith gravement, parce qu'il n'y avait qu'une personne.

Lexington regarda son frère et s'exclama :

– Une seule ? dit-il incrédule. Voudrais-tu dire qu’une seule personne pourrait l’avoir transporté pendant un mille ?

– Je dis qu’il n’y avait qu’une personne dans cette histoire, dit Socrate sans plus.

– Ils ont dû être davantage, M. Smith. C’était l’inspecteur qui parlait. Vous ne savez probablement pas que M. Mandle était un martyr des rhumatismes et qu’il n’avait pas marché d’un mois. Il n’y a pas plus de deux ou trois jours que j’en parlais avec lui.

– Je sais, interrompit Soc. Mon frère et moi sommes ses hôtes.

– Dans sa maison ? demanda l’inspecteur surpris, et Socrate acquiesça.

– Néanmoins, je maintiens qu’il n’y avait qu’une personne trempant dans cette affaire, dit-il, et l’inspecteur respira profondément.

– Eh bien, ça a dû être quelqu’un de pas ordinaire, dit-il.

– Sur ce, jetons un coup d’œil sur le coin boueux, dit Socrate. Je pense que nous trouverons des traces des galoches, qui au fait sont du numéro 12, et ont été portées par quelqu’un qui avait un pied plus grand que du 12, car le soulier gauche a légèrement craqué.

Ils suivirent le sentier pendant quelques centaines de yards, puis arrivèrent à un endroit où il s’enfonçait et traversait un passage nettement marécageux.

– Attention, maintenant, prévint Socrate, voici une demi-douzaine d’empreintes, mais la plupart sont vieilles. Voici nos galoches.

Il se courba et désigna une marque qui avait été certainement faite par une galoche. Les inégalités du sol étaient très vi-

sibles, et il n'y avait la marque que d'une semelle. Ils trouvèrent l'empreinte de l'autre à cinq pieds de là, sur l'autre côté du passage boueux.

– Un monsieur qui a de jolis ciseaux, dit l'inspecteur, mais Socrate secoua la tête.

– Il a sauté, dit-il. Voyez-vous comme l'empreinte est profonde au niveau de l'orteil, là où il s'est élancé, et combien pesamment il s'est enfoncé en retombant ? Il connaissait la disposition du terrain, car il ne s'est pas trompé dans l'estimation de la largeur de son saut.

– Qu'est-ce ? demanda Lexington, le doigt tendu.

Socrate suivit la direction du doigt qui désignait un emplacement encore plus boueux sur le côté droit du chemin.

– Seigneur ! s'exclama Socrate, et sautant dans la boue, il se pencha et ramassa un soulier.

C'était un soulier de femme fortement enfoncé dans la lourde argile et, tout près, était une petite empreinte ayant la forme d'un pied déchaussé.

– Un soulier de femme : ça peut être important une femme qui a abandonné son soulier.

Socrate approuva.

– Et ça a aussi l'air comme si elle avait essayé d'éviter de laisser une trace, dit-il.

C'était un petit soulier, presque neuf, et il l'examina curieusement.

– Chaussure de fabrication américaine, dit-il, et il retint sa langue.

Sur le dessous le cuir était défait et quelqu'un avait écrit les initiales M. T.

– M. T. ? répéta-t-il. Molly Templeton !

– Molly Templeton ! répéta Lex. Dieu de dieu, Soc, elle n'a pas pu être ici ! Elle...

Dans un éclair il se rappela la forme noire qu'il avait vu traverser la prairie la veille au soir.

Molly Templeton ! Cette fille éblouissante ! Qu'est-ce qu'elle avait pu faire ici, et pourquoi aurait-elle essayé d'éviter de laisser sa trace dans la boue ?

Il regarda, bouleversé, Socrate, et il y eut un petit pétilllement de rire dans l'œil du frère aîné, un pétilllement inattendu, car Socrate était un homme sérieux en cette sorte d'occasion.

– Où ce sentier mène-t-il ? demanda-t-il tout d'un coup.

– À la maison blanche. La maison de M. Jetheroe.

– Qui est M. Jetheroe ?

L'inspecteur sembla manquer de moyens pour décrire M. Jetheroe en mots adéquats et compréhensibles.

– C'est un monsieur qui écrit, dit-il. Je ne sais pas ce qu'il est par profession, mais je sais qu'il écrit des articles scientifiques. C'est un homme aimable et tranquille, et un ami de miss Mandle.

Évidemment l'inspecteur ne savait pas que Molly était la belle-fille du mort, car il poursuivit :

– Qui est Molly Templeton ?

À la surprise de Lexington, son frère répondit :

– Le nom d'une jeune fille de mes amies. L'habitude, vous comprenez.

« Est-ce que Jetheroe habite le voisinage depuis longtemps ?

– Environ quatre ans, dit l'inspecteur. Il est arrivé ici environ deux mois après la mort de feu M^{me} Mandle. Il avait voyagé, je crois.

– Voyagé, hein ? dit Socrate pensif.

Il s'avança avec Lexington le long du sentier dans la direction de la maison de M. Jetheroe, laissant l'inspecteur et l'agent garder le corps.

– Naturellement Mandle avait de nombreux ennemis, expliqua-t-il. Il avait envoyé une belle quantité de jeunes gens aux travaux forcés, et bien qu'on ne prête guère d'attention aux menaces que les criminels profèrent sous le coup de la colère au moment de la sentence, cependant de temps à autre, vous rencontrez un convict qui nourrit un plan de vengeance pendant le long délai de son emprisonnement.

– Pensez-vous que ce soit le cas ? demanda Lexington.

– C'est possible, répliqua Socrate. C'est possible. De toutes manières, je suis toujours un peu méfiant à propos des gens qui apparaissent tout à coup dans le voisinage après avoir été en voyage pendant quelque temps.

De la fumée venait des cheminées de la maison Jetheroe, quand ils passèrent le portail et remontèrent l'allée de gravier.

Une servante, un peu désorientée par l'apparition d'étrangers à cette heure, leur ouvrit la porte.

– M. Jetheroe est dans sa chambre, dit-elle. Quel nom dois-je dire ?

– Smith, tout court, et dites-lui que nous sommes venus pour une affaire importante.

Ils furent introduits dans une salle de travail, vaste, un peu en désordre, et un homme assis à une grande table en chêne, couverte d'un flot de papiers épars, se leva et les regarda de dessous ses épais sourcils blancs.

– Un homme qui a de l'allure, pensa Socrate, avec raison.

Il avait plus de six pieds de haut et l'étroitesse de sa structure donnait encore l'impression d'une taille plus élevée.

Le visage était mince et fin. Les cheveux retombaient sur son col, une sorte de crinière blanche. Il avait l'air d'un musicien.

– Bonjour, messieurs, dit M. Jetheroe.

Ses manières n'étaient pas particulièrement joyeuses. En fait dans sa voix dure, coupante, il y avait quelque chose de menaçant, et, pour l'impressionnable Lexington, le ton d'un homme sur sa défense.

– Que puis-je faire pour vous ?

– Je suis venu vous voir à propos de M. John Mandle, dit Socrate calmement, et il eut l'impression que l'homme tiquait.

– Oui, je connais, M. John Mandle de vue, dit Jetheroe. Asseyez-vous. Est-ce lui qui vous envoie ?

– Mandle est mort, dit Soc.

– Mort !

Une extraordinaire émotion fut exprimée par un éclair des yeux et un changement imperceptible de contenance.

– Vous dites, mort ?

– Il a été assassiné la nuit dernière, à quelques centaines de yards de votre maison, dit Socrate, et le silence se creusa.

– Très intéressant, dit Jetheroe, et sa voix était dure et froide. Et, bien entendu, très affreux. Avez-vous trouvé le meurtrier ?

– Nous le cherchons pour l’instant, dit Smith.

– Vous êtes un détective ?

Socrate sourit.

– Je pense que oui, d’une certaine façon, dit-il. Je ne suis pas attaché à la police régulière. Mon nom est Socrate Smith. Vous l’avez peut-être déjà entendu ?

À sa surprise Jetheroe acquiesça.

– Oui ; j’ai lu votre livre sur la détection du sang, dit-il. Eh bien, M. Smith, puis-je vous aider ? Je puis vous dire que je n’ai jamais fait la connaissance de M. Mandle, bien que je connaisse très bien sa belle-fille. Très bien vraiment, insista-t-il emphatiquement.

– Est-ce que miss Templeton est venue ici hier soir ?

Cette fois, l’homme s’était ressaisi.

– Je n’ai pas vu miss Templeton, dit-il, depuis deux ou trois jours.

– Elle n’est pas venue ici hier soir ?

Jetheroe secoua la tête.

– Pourquoi imagineriez-vous qu’elle l’ait fait ? Je suppose qu’elle est chez M. Mandle. Est-elle au courant ?

Il n’y avait pas de raison particulière pour que Socrate Smith pensât que cet homme essayait de le tromper. Sa voix et son attitude étaient naturelles, et pourtant Soc savait d’instinct que cet homme à cheveux blancs se jouait de lui.

– Si vous ne m'en voulez pas de parler ainsi, M. Jetheroe, vous n'avez pas l'air très frappé par la mort de M. Mandle.

– Je ne me frappe pas facilement, dit Jetheroe, se renversant dans sa chaise et joignant les bouts de ses doigts. Je ne suis ni frappé ni surpris d'apprendre que Mandle a été assassiné.

– Et pourquoi pas surpris ? demanda Socrate gravement, et un pâle sourire retroussa le coin de la bouche mince de son interlocuteur.

– Mandle n'était pas la personne la plus aimable du monde, dit-il. Il traitait honteusement Molly, mais ceci est à côté de la question. C'était un ancien officier de police et il devait avoir bien des ennemis. Car c'était un homme dur, sans scrupules, qui, avec son ami Stone, n'aurait jamais hésité à dépasser la limite de l'honnêteté quand il s'agissait de se procurer une preuve contre quelque pauvre diable tombé dans leurs pattes.

– Vous semblez en savoir long sur lui, M. Jetheroe ?

Jetheroe secoua ses épaules.

– On apprend ces choses-là. Après tout, c'était une sorte de personnage public en son temps, M. Smith, juste comme vous-même.

– Vous a-t-il jamais fait tort ? demanda Soc à brûle-pourpoint, et encore ce même sourire.

– Comment aurait-il pu me faire tort ? répliqua Jetheroe. Il n'est guère apparu dans mes eaux que récemment. J'ai beaucoup voyagé.

Malgré son visage imperturbable et sa préoccupation apparente, l'esprit de Smith travaillait à la vitesse du vent. Il mit sa main dans sa poche et en sortit un petit carnet.

– Je pense que je ferais mieux de prendre des notes, dit-il. Bien que je ne sois pas officiellement de Scotland Yard, ma pré-

sence sur les lieux fera que j'aurai sûrement quelque mandat officiel dans cette affaire.

– Où était-il quand on lui a tiré dessus ? demanda Jetheroe.

– Comment savez-vous qu'on lui a tiré dessus ? demanda Smith, rapidement, et ce ne fut qu'une seconde que l'homme eut l'air désarçonné.

– Ça a tout l'air comme si j'avais quelque connaissance de ce qui s'est passé, dit-il avec un sourire. Mais je vais vous dire pourquoi. À minuit et demie environ, ou peut-être une heure moins le quart, j'étais assis ici à mon travail corrigeant les épreuves d'un article que j'ai écrit pour *The Scientific Englishman*, voilà les épreuves, il désignait un jeu de feuillets. Au milieu de mon travail j'ai entendu un coup de feu. Cela venait de la vallée. Nous appelons cette petite dépression à trois cents yards de la maison, une vallée, bien qu'elle ne mérite pas ce nom. Je suppose qu'on dit vallée parce qu'il y a un ruisseau, et même, dans la saison des pluies, une véritable petite rivière.

– Vous n'avez entendu qu'un seul coup de feu ?

– Rien qu'un, répondit Jetheroe. J'avais oublié cela, pensant que ce pouvait être des braconniers. Quand vous m'avez dit que Mandle avait été tué, le coup de feu m'est revenu à l'esprit.

– Hum, dit Soc, et il ouvrit son carnet.

Sur une petite table au niveau du coude de Jetheroe, il avait remarqué les restes d'une tasse de thé et de ce qui avait été évidemment une assiette de toasts beurrés, car il restait juste un doigt de toast.

Posant son carnet sur son genou, Soc écrivit trois mots et Jetheroe le regarda faire.

– Connaissez-vous cette personne ? demanda Socrate tendant le carnet à l'homme.

Jetheroe fronça le sourcil en lisant le nom et secoua la tête, rendant le carnet.

– Non, je ne la connais pas, dit-il. Pourquoi ?

– Je me demandais, répliqua Socrate, et il se leva, glissant le carnet dans sa poche.

– Vous êtes sûr que vous n’avez pas vu miss Templeton la nuit dernière ? demanda-t-il doucement.

– Absolument sûr, répliqua l’autre en haussant la voix. Je n’ai pas vu miss Templeton depuis...

Socrate Smith se pencha et tira de dessous la table de Jetheroe une grande corbeille à papiers, à moitié pleine de feuilles froissées.

Il y plongea la main et en retira quelque chose.

– M’expliquerez-vous comment ceci est venu ici ? dit-il, et Lexington sursauta, car c’était un soulier de femme, et il sut tout de suite que c’était le camarade de celui qu’on avait trouvé là-bas, dans la vallée.

CHAPITRE VI

LA DISPARITION DE MOLLY TEMPLETON.

Une seconde, pas davantage, la figure de Jetheroe se crispa.

– C’est en effet le soulier de miss Templeton, dit-il, et sa présence est aisément explicable. Elle est venue ici un jour de pluie, ayant perdu un soulier. Elle dit qu’elle l’avait laissé enfoncé dans la boue quelque part. C’était vers le soir, il faisait assez sombre. J’empruntai une paire de vieux souliers à ma gouvernante pour la renvoyer chez elle et je tâchai de trouver l’autre soulier. Je gardai celui-ci dans mon bureau pendant quelques jours, et c’est seulement la nuit dernière que je l’ai jeté dans la corbeille, pensant que c’était peu vraisemblable que l’autre se retrouve.

Socrate Smith restait silencieux. Quant à Lexington, il poussa un soupir de soulagement parce que l’histoire avait un air de vraisemblance. Mais Jetheroe commit la faute d’essayer de développer son histoire avec quelques détails supplémentaires.

– Miss Templeton me renvoya les souliers le lendemain, dit-il, et je n’eus pas à expliquer à ma gouvernante pourquoi je lui avais pris son bien sans qu’elle en eût connaissance.

– Je vois, dit Socrate. Ce qui fait que si je questionnais votre gouvernante sur cet incident elle n'en saurait rien du tout. Très ingénieux. Au revoir, monsieur Jetheroe.

Jetheroe ne répondit pas. Il demeura, silencieux, comme une statue à côté de la table et ne fit pas mine de les accompagner vers la porte.

– Eh bien, que penses-tu, Soc ? dit Lexington, comme ils se hâtaient d'aller retrouver l'inspecteur.

– Je pense que Jetheroe est un menteur de sang-froid, dit Soc.

– Quel nom avais-tu écrit sur ton carnet ?

Soc haussa les épaules.

– Je parie dix sous que tu ne devineras jamais.

Il s'arrêta et ouvrit le carnet, et, à la lecture du nom les sourcils de Lexington se soulevèrent.

– Et alors ? c'est le nom d'une étoile du cinéma américain, dit-il, qu'est-ce qu'elle peut avoir à faire là-dedans ?

Absolument rien, répliqua joyeusement Soc, clignant des yeux. As-tu seulement remarqué qu'il mangeait des toasts beurrés ?

– Et quel est la relation entre des toasts beurrés et Mary Miles Minter ? demanda Lexington, au comble de la surprise.

– Si propre qu'un homme puisse être, et si bien qu'il essuie ses doigts après avoir mangé un toast beurré, répondit Socrate, il laisse généralement une pellicule de graisse sur ses doigts, et si tu regardes bien le carnet tu verras une empreinte de pouce sur le coin de la page. Tourne-le comme ça, que le soleil l'éclaire comme il faut.

– Tu voulais donc l’empreinte de son pouce ? demanda Lexington toujours étonné.

– C’est exactement ce que je désirais et c’est exactement ce que j’ai obtenu, dit Soc, fermant soigneusement le carnet et glissant un élastique autour. Je te dis que je suis extrêmement méfiant pour ce qui est des messieurs qui quittent le pays et restent plusieurs années à l’étranger. Particulièrement quand personne ne semble savoir où ils ont été. As-tu remarqué comme les véritables voyageurs n’ont rien de plus pressé que de dire où ils ont été, où ils ont habité, les curiosités du pays, ses beautés, ses défauts, on tout ce qui peut en être caractéristique ? Prends l’Anglais de retour du Chili, ou l’homme qui a passé quelques années en Argentine, en Australie, ou dans l’Afrique du Sud, je te parie que la première chose qu’il dira sur lui-même à ses nouvelles relations aura trait à ces pays lointains. Quand un homme revient après une longue absence et reste silencieux ou vague sur le pays où il a vécu, de deux choses l’une : il sort d’une prison ou d’un asile d’aliénés, ou bien il a fui la justice du pays où il séjournait.

– Tu es un méfiant comme on n’en fait plus, dit avec admiration Lexington. Crois-tu que Jetheroe sache quelque chose à propos de cet assassinat ?

– Demandons à l’inspecteur ce qu’il a découvert, répondit Soc.

L’inspecteur n’avait rien découvert. Avec l’aide de deux paysans, qu’il avait réquisitionné à cet effet, le corps de John Mandle avait été descendu sur le sol. Comme Socrate l’avait dit, il n’avait pas été attaché et la corde autour du cadavre n’avait que l’apparence d’être nouée.

– Et maintenant, dit Socrate, nous avons le désagréable devoir d’apporter à cette pauvre petite des nouvelles de son beau-père. Si vous n’y voyez pas d’inconvénient, inspecteur, je vous précéderai de quelques instants.

L'inspecteur Mallett s'inclina.

– Cela me paraît s'imposer, monsieur, et il faudrait aussi que quelqu'un aille chez M. Stone le prévenir.

– J'avais oublié Stone, dit Soc pensif.

– Ça sera un terrible coup pour lui, poursuivit l'inspecteur. C'étaient de grands amis et d'anciens collaborateurs. Vous le savez, je pense.

– Oui, conclut Soc.

Il fut tout à fait taciturne, tout le long du chemin qui les ramenait à la maison, et aux questions de Lexington ne répondit qu'en monosyllabes.

Les domestiques étaient debout, travaillant, quand ils rentrèrent, et l'absence de John Mandle n'avait pas été remarquée. Timms, son valet de chambre, était en train de broser ses habits quand Soc lui annonça la nouvelle. L'homme pâlit et faillit s'évanouir.

– Mort ! dit-il avec un soupir de terreur. Assassiné ? Comment ? Dans sa chambre, monsieur ?

– Non, il a été tué aux Trois-Chênes, dit simplement Socrate.

– Mais comment aurait-il pu y aller, Monsieur ? Le pauvre monsieur ne pouvait pas marcher.

– Vous n'êtes bien entendu pas entré dans sa chambre.

– Non, monsieur. Je n'y vais jamais avant qu'il me sonne. Il n'aime pas être éveillé.

– Est-ce que miss Templeton est déjà descendue ? demanda Socrate.

– Je vais le demander à la bonne, dit le valet de chambre, et il disparut dans la direction des chambres de domestiques. Il revint et dit en secouant la tête.

– Non, monsieur, miss Templeton ne descend généralement pas avant neuf heures et demie.

– Voyons d’abord la chambre de Mandle. Demandez à la bonne d’éveiller miss Templeton et de lui dire que j’ai quelque chose de très important à lui faire savoir.

La chambre de John Mandle était grande, aérée, la plus vaste de la maison. Elle était bien meublée mais avec simplicité. Un lit à une place remplissait un coin de la pièce, et il était vide, naturellement. Bien plus, on n’y avait pas dormi, comme on pouvait le voir du premier coup d’œil. Soc se tourna vers Timms, qui avait accompagné les deux frères.

– Vous n’avez donc pas mis vous-même votre maître au lit hier soir ? demanda-t-il.

– Non, monsieur. C’est un point sur lequel M. Mandle avait ses idées. Il s’arrangeait toujours pour se déshabiller tout seul, bien qu’il eût besoin d’un petit coup de main quand il s’habillait.

– Où l’avez-vous laissé cette nuit ?

– Je l’ai laissé assis sur le bord du lit. Tenez, là.

Il désignait une dépression qui montrait que quelqu’un s’était assis pesamment sur le bord du lit, près du pied du lit. Les draps étaient en ordre, le pyjama, nettement plié, reposait sur l’oreiller qu’aucune tête n’avait touché.

– Où cette porte mène-t-elle ? demanda Soc, la désignant.

– C’est un escalier privé que M. Mandle a fait construire. Il conduit au studio de M. Mandle au rez-de-chaussée : il s’en sert rarement.

Soc vérifia la porte. Le verrou n'était pas mis. L'escalier était étroit et sombre, et en regardant autour de lui pour voir s'il n'y avait pas un commutateur électrique, il aperçut une lampe électrique portative de grande dimension, posée sur une commode. Il s'en saisit et tournant le commutateur commença ses recherches. La lumière était spécialement brillante pour une lampe à accumulateur, mais elle ne révéla pas d'indice qui permit d'éclairer l'extraordinaire mystère de la disparition de John Mandle. Au pied de l'escalier était une autre porte qui était ouverte, et ils entrèrent dans le studio que Mandle avait fait construire et dans lequel il passait de si longues heures. Sa petite voiture se tenait à côté de la table à écrire. Soc examina la porte du jardin. Elle n'était pas fermée non plus.

– Curieux, songea-t-il à voix haute. Très curieux. La porte a un verrou électrique. J'ai vu le bouton qui le commande sur le côté du bureau. Ce n'était pas un homme à aller se coucher sans avoir fermé la porte d'une façon ou d'une autre.

Il fit une autre découverte. Non seulement le bouton était tourné sur la mention : « ouvert » mais le second commutateur commandant la même porte qu'il trouva dans la chambre au-dessus, pris du lit de John Mandle, était aussi tourné sur la mention « ouvert ».

– Très singulier, dit-il. Qu'est-ce que vous désirez ? Ceci à une bonne au comble de l'agitation.

– Impossible d'avoir une réponse de miss Templeton, dit-elle. J'ai beau frapper et refrapper. La porte est verrouillée.

Socrate Smith grimpa rapidement l'escalier.

– Voici la chambre, monsieur, dit la bonne. Il essaya d'ouvrir, puis, se courbant, regarda par le trou de la serrure.

– La clef a été enlevée, dit-il, et il frappa encore.

– Miss Templeton ! cria-t-il.

Pas de réponse. Il appliqua son épaule contre la porte et poussa. Avec un craquement la serrure céda, et Lexington qui n'avait jamais été témoin d'une démonstration de la remarquable force de son frère, en ouvrit des yeux tout ronds.

Soc se précipita dans la chambre. Elle était vide !

Ici aussi, on n'avait pas dormi dans le lit. Il sortit dans le couloir et s'adressa au valet.

– Timms, dit-il, où M. Mandle garde-t-il ses valeurs ?

– Dans son coffre-fort. Monsieur, dit l'homme.

– Où est le coffre ?

Timms expliqua que le coffre était dans ce qu'il appelait la bibliothèque, une petite pièce dans la partie de la maison sur le derrière, dans laquelle John Mandle se retirait parfois pendant des jours quand c'était son humeur.

Le coffre était dans un coin de la pièce, un petit coffre en fer, et il était inutile de demander ce qui était arrivé ; car la porte en était grand'ouverte, et le coffre était vide de tout ce qui aurait pu sembler avoir quelque valeur.

CHAPITRE VII

A PRINCE'S PLACE.

– Est-ce que quelqu'un a les clefs de ce coffre en dehors de M. Mandle ? demanda Soc à Timms, quand il fut revenu du petit choc de sa découverte.

– Oui, monsieur, miss Molly avait les clefs, dit le valet. Je ne pense pas qu'il y eût dans ce coffre des choses de grande valeur. Miss Molly s'en servait pour garder son livre de comptes et l'argent du ménage.

– Rien d'autre ?

Timms hésita.

– Je crois qu'il y avait encore quelques bijoux, monsieur. Une des bonnes m'a dit un jour qu'elle avait vu miss Molly qui les regardait, et que M. Mandle avait été très fâché contre elle. M. Mandle ne conservait jamais de grandes sommes d'argent chez lui. Quand il lui fallait de l'argent, il allait à Godalming à la banque, en général le vendredi.

Pendant une dizaine de minutes, Socrate arpenta la prairie, ses mains derrière lui, son menton sur sa poitrine. Et Lexington étonné et désorienté par le tour que prenaient les événements s'assit le regardant, sa pipe éteinte à la main.

– Que nous reste-t-il à faire. Soc ? interrogea-t-il enfin quand Soc s’arrêta de marcher.

– Nous allons prendre notre petit déjeuner, dit Socrate Smith. J’ai eu ma ration de mystère pour la matinée et mon organisme n’en supporterait pas davantage.

Il le mangea de bon cœur, lui. Mais Lexington ne put guère avaler une bouchée.

– C’est la petite qui te met la tête à l’envers, dit Socrate en lampant son café et en regardant par-dessus la table son mélancolique frère. Tu es un pauvre vieux sentimental, Lex.

– Il est impossible qu’elle soit pour quelque chose dans tout ça, impossible, protesta Lexington. Non mais, peux-tu imaginer qu’une fille comme ça, avec un visage...

– J’ai connu d’étrangement belles personnes parmi les criminels jadis, Lex, dit Socrate d’un air méditatif.

Lex foudroya son frère.

– Elle n’est pas criminelle !

– Je ne dis pas qu’elle l’est, aussi tu peux quitter cette expression meurtrière et te rappeler que j’ai horreur de la violence sous toutes ses formes. Tu as exactement l’air de quelqu’un qui, au premier signe, m’assommerait.

– Mais, Soc, mon vieux, ce n’est pas possible ! Absolument pas possible ! reprit vigoureusement le jeune homme. Comment pourrait-elle porter un homme ? C’est trop ridicule !

– Comment qui que ce soit aurait-il pu le porter, à supposer qu’il n’ait pas voulu y aller ? dit Socrate.

– À tout le moins, le mystère du signal est éclairci.

– Éclairci ?

– Sans doute ; c’était Jetheroe signalisant pour Molly.

– Alors, tu ne crois pas... ?

– Je ne crois certainement pas qu’il était resté plusieurs jours sans la voir. Je suis également certain qu’il l’a vue hier, car les souliers qu’elle portait sont ceux qu’elle portait quand nous sommes arrivés.

Lexington sursauta.

– Es-tu sûr ? dit-il d’un air incrédule.

– Absolument, affirma Soc. J’ai spécialement remarqué ces drôles de boucles jaunes.

Lexington se taisant, l’autre poursuivit.

– Oui, elle a été chez Jetheroe hier soir. Pour quelle raison ? je n’ai pas la prétention de l’expliquer. Elle y a été en réponse au signal.

Soudain un sourire brilla dans les yeux du jeune frère.

– Tu es une oie, Soc, dit-il. Comment aurait-il pu lui envoyer son signal quand sa chambre à elle est de l’autre côté de la maison ?

Le système de Soc venait de recevoir un coup.

– C’est vrai, dit-il pensif. Mais pourquoi aurait-elle été dans sa chambre ? Elle aurait pu être dans le jardin à l’attendre.

– Elle n’aurait pas pu le voir, dit Lexington. On ne peut pas voir la maison blanche, si ce n’est du bout de la prairie ou d’une des fenêtres d’en haut.

Voilà qui démolit une de mes hypothèses, admit Socrate. Tu as raison, Lexington, il y a l’étoffe d’un détective en toi, quoique ta découverte soit une simple question de bon sens.

Elle ne pourrait certainement pas avoir vu le signal. Mais alors à qui diable Jetheroe pouvait-il bien envoyer ce message ?

– À Mandle ? suggéra Lex, mais son frère secoua la tête.

– Je n’y crois guère. Non, ça ne colle pas avec les idées que je me fais.

Voici notre inspecteur, et il faut que nous lui expliquions l’absence de Molly Templeton.

Lexington fronça le sourcil.

– Ne pourrions-nous pas dire qu’elle était partie à Londres, hier soir ?

Soc secoua la tête.

– L’idée ne te vient pas, dit-il tranquillement, que miss Templeton peut aussi bien être une victime ?

– Bon Dieu ! Lexington sauta sur ses pieds, la figure toute blanche. Tu n’avances pas ça sérieusement, Soc, non ?

– C’est une possibilité que nous n’avons pas les moyens d’écarter. Nous devons dire à l’inspecteur tout ce que nous savons.

Vingt-sept ans de service policier avait endurci l’inspecteur Mallett contre la surprise. Il écouta l’histoire de la disparition de Molly sans un commentaire, jusqu’à ce que Socrate eût terminé son récit.

– C’est extraordinaire, dit-il. J’ai déjà envoyé un message à Hindhead et Haslemere et nous aurons tous les hommes dont nous disposons pour fouiller la campagne. Pour ce qui est du soulier trouvé.

– C’était celui de miss Templeton. Miss Templeton est la belle-fille de Mandle.

Apparemment l'inspecteur ne sembla pas remarquer la petite déception de Soc, et il s'en alla pour interroger M. Jetheroe.

– Et maintenant pensons à cette empreinte digitale, dit Socrate, et il écrivit une lettre hâtive à Scotland Yard, y joignant une feuille de son carnet. Timms peut porter ça à Londres, dit-il. Bien entendu il peut arriver que ce soit une démarche absolument inutile, mais nous n'avons pas le droit de ne pas le faire.

– Crois-tu que ce Jetheroe soit connu à Scotland Yard ? interrogea Lexington.

– C'est possible, répondit son frère.

Il regarda sa montre, et, à son grand étonnement, il n'était pas tout à fait neuf heures. Quelle quantité de choses dans un petit délai de deux heures et demie !

– Il n'y a plus qu'à attendre le retour de l'inspecteur, dit-il à Lexington, et ils ne l'attendirent pas longtemps.

La petite auto de l'inspecteur Mallett arriva en soufflant et tressautant en haut de l'allée et l'inspecteur en jaillit.

– Jetheroe ne sait rien, dit-il, bien que son témoignage soit important pour fixer l'heure du crime.

– Vous voulez parler du coup de feu qu'il a entendu ? demanda Soc, et l'inspecteur fit oui de la tête.

– Est-ce que quelqu'un a été chez Stone, inspecteur ?

– Non, je n'ai pas encore pu disposer d'un homme. Je crois que ce ne serait pas une mauvaise idée si j'y allais moi-même, et que je le mette au courant. Viendrez-vous avec moi ?

– Pouvez-vous nous caser tous dans votre voiture ? demanda ce sceptique de Socrate, et l'inspecteur, qui n'était pas peu fier de sa petite machine, marcha comme un seul homme et se mit à raconter une belle histoire, comment il y avait installé

sept policemen à l'occasion d'un cambriolage commis quelques mois auparavant dans la région.

– Bob sera terriblement frappé, dit Socrate. Ces deux types-là étaient des amis de toujours, et je dois dire que Bob ne serait pas un mauvais limier à mettre sur la piste, car ce vieux camarade est le plus habile détective que je connaisse.

– C'est drôle que M. Stone ait tourné à la religion, dit Mallett avec une grimace.

– Il est sérieusement touché ? demanda Lex sèchement.

– Bon, on ne sait pas trop, avec M. Stone, dit Mallett, évitant une grosse pierre au milieu du chemin. Il se lance dans une histoire, puis il laisse tout tomber. Il n'a pas grand intérêt dans la vie, vous savez : c'est un célibataire.

Socrate se souvint du ricanement de Mandle à propos de Bob et de son goût de la réclame, mais ne dit rien.

– Il doit ouvrir un meeting religieux, dit l'inspecteur. Son nom est en toutes lettres sur les affiches qu'on a collées dans toute la région de Godalming. Un bon vivant comme ça, tourner à la religion !

– On peut sans doute être pieux et bon vivant à la fois, dit Socrate comme s'il croyait à ce qu'il disait.

Ils parcoururent une longue avenue de pins et arrivèrent en haut en vue de Prince's Place, édifice autrement prétentieux que la modeste maison de John Mandle.

– C'est un célibataire, répéta l'inspecteur, et c'était probablement pour lui une formule qui lui servait à expliquer non seulement l'excentricité des gens, mais aussi leur opulence.

– Je me demande s'il se lève tôt, dit Socrate comme il appuya sur le bouton de sonnette.

Sans doute M. Bob Stone était-il aussi tardif à se lever que ses amis des Woodlands. Un valet de pied vint dire que M. Stone n'avait pas encore sonné pour son eau chaude.

– Il faut que je le voie immédiatement, dit Socrate. Montrez-moi le chemin de sa chambre.

L'homme hésita un instant.

– Monsieur, vous êtes un ami intime de M. Stone, n'est-ce pas ? parce qu'il a horreur qu'on le dérange ; et comme ses yeux tombaient sur l'inspecteur :

– Bonjour, Monsieur Mallett, je suppose que je dois laisser monter monsieur ? Vous savez combien M. Stone est tatillon. Il déteste même que des étrangers entrent chez lui.

Il craignait aussi quelque chose, pensa Socrate.

L'homme le conduisit à travers le dédale d'escaliers jusqu'à un long corridor. Tout au bout étoit une porte.

– Voici la chambre de M. Stone, dit l'homme, et il frappa.

Pas de réponse. Il tourna la poignée. La porte était fermée. Il frappa encore et regarda anxieusement vers Socrate.

– Y a-t-il une autre entrée de cette chambre ? demanda rapidement Socrate.

– On peut passer par la salle de bains que voici, Monsieur, et le domestique désignait une porte basse sur la droite.

Celle-ci n'était pas fermée, et non plus la porte qui donnait dans la chambre de Bob Stone, et Socrate, avec un sentiment d'appréhension, tourna la poignée et pénétra dans la pièce. Là il s'arrêta et regarda, car Bob Stone, vêtu seulement d'un pyjama, était couché sur le lit, un mouchoir le bâillonnant, ses mains et ses pieds ligotés ensemble, les yeux lui sortant de la tête !

CHAPITRE VIII

UN BRIN DE DUVET.

Socrate arracha le bâillon, et de ses doigts experts relâcha les nœuds qui immobilisaient l'homme. En une minute, les survivants l'eurent assis, mais il semblait privé de la parole. Son visage était cramoisi, ses poignets rouges et talés ; il restait sur son séant, l'air hébété, frottant ses bras encore engourdis, tandis que les quatre hommes le considéraient en silence.

– Eh bien, Bob, qu'est-il donc arrivé ? demanda Socrate.

Bob Stone se tourna vers lui, les yeux clignotants.

– Qu'est-il arrivé ? répéta-t-il. Je ne sais ce qui est arrivé. Plusieurs hommes ont surgi ici la nuit dernière et m'ont ligoté. Je me suis débattu comme le diable mais ils étaient trop nombreux pour moi.

– Combien, pensez-vous ? interrogea Soc.

– Trois ou quatre. Je ne peux pas dire. Il faisait noir. Et alors ils m'ont ficelé, et c'est à peu près tout ce que je sais. Je crois qu'ils ont eu une espèce de conciliabule sur ce qu'ils avaient à faire, mais quelque chose doit les avoir dérangés, parce qu'ils ont disparu tout à coup.

– Est-ce que vous les avez reconnus ?

Bob secoua la tête.

– Je vous dis que je ne les ai pas vus.

– Quelle heure était-il ?

Bob se frottait le coude et gémissait.

– Les salauds, dit-il. Si j'avais seulement pu atteindre mon revolver. Quelle heure, Soc ? bon, ça pouvait être minuit, ou un tout petit peu plus. Je m'étais endormi.

Ça lui prit quelque temps de se remettre, et jusqu'à ce qu'il se fût habillé et qu'il fût descendu dans sa confortable salle à manger, Socrate ne souffla pas mot de Mandle. Quand il lui raconta l'histoire, l'autre resta muet, puis soudain laissa tomber sa tête dans ses mains et demeura sans un mot pendant un long temps.

– C'est épouvantable ! dit-il. Épouvantable !

– Savez-vous si John avait des ennemis ? demanda Socrate.

– Nous en avons tous les deux, tous les deux, nous avons reçu des menaces.

– Par lettre ?

Bob Stone acquiesça.

– Mais c'est une aventure commune, comme vous savez, Socrate. Ça vous est sûrement arrivé. Il y a environ une semaine, poursuivit-il, j'ai reçu une carte postale que j'ai malheureusement détruite qui me disait de prendre garde à moi, j'y ai si peu fait attention que je l'ai jetée au feu. J'avais comme une idée que John avait dû recevoir quelque chose dans le même genre vers la même époque, mais c'était un type si renfermé qu'il ne m'en aurait pas ouvert la bouche. Je veux dire que c'est seulement sa conduite, son attitude qui m'avaient donné à penser qu'il avait reçu une carte du même genre.

Après le départ de l'inspecteur, Soc parla librement.

– Écoutez, Bob, mon vieux, ça ne nous fera pas avancer d'un pas de faire mystère de quelque chose dans une pareille histoire. Tous les deux, John et vous, vous aviez une frayeur mortelle de quelque chose.

– Comment savez-vous ça ? demanda Bob rapidement.

– Par les précautions que vous preniez. John Mandle avait couvert son jardin de trappes et de sonneries. Vous, vous avez une sonnerie spéciale à l'usage des cambrioleurs sur votre fenêtre, qui aurait dû vous éveiller.

Le visage de Bob Stone fut encore élargi par un sourire d'aveu.

– Toujours le même, ce vieux Socrate, dit-il d'un ton admiratif. Ainsi vous avez vu ça ? Oui, j'ai pris les précautions qui s'imposaient.

– Contre qui ?

– Contre le Grand Inconnu. La voix de Stone était ironique, et cela voulait dire apparemment qu'il était peu disposé à s'exprimer à ce sujet.

– Est-ce que vous vous rendez compte que votre Grand Inconnu est le meurtrier de John Mandle ? demanda rudement Socrate. Stone se tut un instant.

Quand il reprit la parole, ce fut comme pour lui-même.

– Je l'attraperai à ma manière, dit-il.

Socrate insista :

– Ça signifie que vous ne voulez pas de mon aide ?

– Je ne vais pas si loin que ça. Je dis simplement que je l'attraperai à ma manière.

– Connaissez-vous Jetheroe ?

– Jetheroe ! Bob Stone leva les yeux brusquement. L'homme qui habite la maison blanche ? Non, je ne sais presque rien de lui, sinon que Molly et lui sont très amis. C'est une manière de botaniste, et Molly a un faible pour ce genre d'occupation. Ils se sont rencontrés, je crois, un jour qu'elle était à herboriser. John n'a jamais beaucoup approuvé cette amitié-là, mais je pense que la petite s'était prise de plus de sympathie et d'affection pour Jetheroe, qu'elle n'en avait jamais eu pour John, qui était vraiment une brute pour ce qui est de Molly.

– Vous aimez Molly, pas vrai ?

Le visage de Bob Stone se contracta.

– Oui, je l'aime, dit-il simplement. Je suppose que c'est ridicule de la part d'un homme de cinquante-quatre ans de s'éprendre d'une fille de vingt-deux, ou même de n'importe quel âge, mais je suis tout à fait amoureux de Molly. C'est une enfant absolument charmante.

– Vous désapprouviez son amitié avec Jetheroe ?

– Pourquoi donc ? demanda Bob Stone sans grande attention. Est-ce que vous avez quelque chose contre Jetheroe ?

– Rien, sinon que Molly a été chez lui la nuit dernière et qu'elle a disparu.

– Disparu ! Bob Stone sauta sur ses pieds, blanc comme un linge. Vous n'allez pas dire...

Socrate lui raconta son enquête, la découverte du coffre ouvert, celle des souliers. Il lui raconta comment il l'avait vue traversant la prairie. Bob Stone le fixa.

– Le coffre, ça n'est rien, bien sûr. Vous n'allez pas imaginer qu'elle ait pu voler Mandle, hein ? demanda-t-il âprement. Elle avait là quelques bijoux venant de sa mère : probablement

qu'elle les aura emportés en s'enfuyant. Elle le menaçait tout le temps de le faire, et ce n'est pas bien naturel qu'elle soit allée chez Jetheroe qui était son meilleur ami. Je donnerais gros... Il s'arrêta.

– Pour qu'elle soit venue chez vous ? demanda Socrate avec curiosité.

– C'est bien ce que j'allais dire, coupa Bob.

– Et maintenant, j'aimerais jeter un coup d'œil sur votre chambre, dit Socrate. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi, ayant décidé de tuer John Mandle, ils se seraient contentés de vous ligoter.

Stone secoua la tête.

– Ils me ménageaient probablement quelque chose du même goût, mais ils ont été dérangés, dit-il. C'est une aventure parfaitement désagréable, croyez-moi, Soc. Mais allez donc, et voyez si vous pouvez trouver quelque chose.

Les recherches de Socrate dans la chambre ne furent guère heureuses, et pour la plupart du temps, il les mena tout seul.

– Eh bien, dit Stone en le joignant, avez-vous trouvé quelque chose ?

– Non, dit l'autre secouant la tête.

– Vous êtes un mystérieux diable, et vous garderiez vos découvertes pour vous, dit en souriant Bob qui commençait à se remettre de son aventure, et il faut croire que cette vue sur le caractère de Socrate Smith n'était pas dépourvue de fondement, car Socrate ne lui avait rien dit d'un petit fragment d'étoupe, deux ou trois petits filaments, qu'il avait découvert sur l'oreiller de Bob et qu'il avait soigneusement enveloppé et mis dans sa poche.

Une heure plus tard, Socrate Smith était assis dans le studio de Mandle, avec son puissant microscope, examinant une plaque qu'il avait préparée !

– Qu'est-ce que tu regardes ? demanda Lexington, qui entra.

Soc retira la plaque, faite à la va-vite avec deux bouts de verre entre lesquels on voyait quelque chose qui avait l'air de cheveux.

– Qu'est-ce que c'est que ce petit brin de duvet ? demanda Lexington.

– Un brin de duvet, dit Socrate sans plus.

– Mais qu'est-ce que c'est ? insista l'autre.

– Un brin de duvet, dit Socrate encore. Je l'ai trouvé sur l'oreiller de Bob.

– Laisse par un des assaillants ?

– Laisse là par l'homme qui a si proprement ficelé Bob, dit Socrate. Sais-tu, Lex, que ceci est une des affaires des plus passionnantes que j'ai jamais vues ? J'ai télégraphié au Commissaire principal pour lui demander le mandat, mais j'imagine qu'il va nous rappliquer ici dans le courant du jour un des jeunes drôles de la nouvelle équipe.

Cette prédiction ne devait pas se réaliser. À son grand étonnement, il reçut l'ordre de prendre l'affaire en charge.

– À propos, dit Socrate – ils étaient, en train de déjeuner à l'auberge à Hindhead quand on lui apporta le télégramme, – Bob Stone ne sait rien de ce brin de duvet qui a excité ta curiosité, et je ne tiens pas qu'il en entende parler, parce que bien sûr qu'il attacherait à ma découverte le même sens que moi, et je ne tiens pas à rendre Bob nerveux.

– Est-il homme à devenir nerveux devant le danger ?

– Qui sait ? fut la seule réponse.

La police avait emmené le corps de Mandle à la morgue de Haslemere, et toute la campagne était parcourue de curieux qui s'employaient activement à effacer toute espèce de traces que les meurtriers auraient pu laisser. Un petit bataillon de journalistes était arrivé, et c'est pour les éviter que Socrate était allé déjeuner à l'auberge.

Lexington prit son repas de mauvaise humeur et d'un air absolument détaché, et son frère le contemplait avec un intime amusement.

– Lex, dit-il, vous n'avez jamais eu sous le nez, et il se pourrait que vous n'ayez jamais plus sous le nez, une affaire aussi intéressante, et vous ne montrez pas le moindre entrain.

– Je pensais à quelque chose d'autre.

– Je sais que vous pensez à quelque chose d'autre, dit sèchement Socrate, mais elle est sans doute tranquillement à Londres.

Lexington rougit.

– Je peux te promettre une chose, ajouta Socrate. Une chose qui te mettra de la lumière dans l'œil et de l'espoir au cœur.

– Ne te paye pas ma tête, Soc, dit l'autre. Je suis vraiment bouleversé par cette histoire. Qu'est-ce que c'est que tu allais me promettre ?

– Je te promets que tu verras Molly Templeton ce soir, lui fut-il répondu.

– Ce soir ! s'exclama Lexington. Sais-tu donc où elle est ? Est-ce que tu vas l'arrêter ?

– Ce n'est pas un crime que de quitter la maison de son beau-père, répondit Socrate. Ni une escroquerie de perdre un soulier dans la boue. Non, je ne crois pas que personne ait supposé que miss Templeton a assassiné son beau-père, et si quelqu'un l'avait fait, j'aurais...

– Je lui aurais cassé sa sale gueule de menteur, dit sauvagement Lexington.

– Bon, je n'irai pas si loin, Socrate riait en soi-même. Non, je ne crois pas que je lui sauterais dessus, mais je n'aurais pas moins été tout à fait amusé.

– Tu es un drôle d'individu, comme je l'ai déjà dit, grommela Lexington. Sais-tu, Soc, que c'est la première fois que je te vois à l'œuvre dans une affaire de ce genre. Ça a l'air de te procurer un amusement sans fin.

– Tout ça parce que j'ai le cœur absolument libre, dit Soc.

– En fait, je suis bien plus jeune que toi, et si j'étais de l'espèce qui se marie, il secoua la tête. Un caractère, cette petite. Et très, très jolie. Oui, je n'en ai pas vu de plus jolie depuis des années.

Le visage de Lexington était si rouge que ç'en était pénible.

– Ne fais pas l'idiot, dit-il avec une sorte de soupir. Je n'ai connu miss Templeton que quelques heures. C'est une fille tout à fait charmante, et...

– Je sais, je sais, dit tranquillement son frère, mais si la beauté et ce charme d'une jeune fille peuvent faire une telle impression sur un vieux monsieur comme moi, quel effet ne peuvent-ils avoir sur un poussin de vingt-cinq ans ?

Il posa affectueusement sa main sur l'épaule de son frère.

– Ma bénédiction, mon petit, dit-il tout à fait sérieux, et Bob Stone qui se trouvait sur la route à l'extérieur de l'auberge

des *Chequers*, entendit son rire, et se demanda ce qui pouvait bien le rendre joyeux par un jour pareil.

Ils le trouvèrent qui les attendait quand ils quittèrent l'auberge, et sa première question fut au sujet de Molly. On voyait bien qu'il était bouleversé de sa disparition.

– Oh ! oui, dit-il. J'ai été aux Trois Chênes et je suis sûr que c'est l'œuvre de la bande qui m'a attaqué. En premier lieu, John ne pouvait pas marcher, et il fallait qu'on le portât.

– Quel est votre système ? interrogea Socrate.

– Je pense qu'il a été attaqué tout juste comme moi, dit Bob Stone. Ils l'ont bâillonné et ligoté, l'ont enlevé de la maison et emporté là où on l'a trouvé.

– Mais pourquoi dans l'arbre ? Pourquoi l'avoir mis dans l'arbre ?

Stone secoua la tête.

– J'ai essayé de me rappeler tous les criminels de ma connaissance qui ont le goût de la bizarrerie dans le crime, dit-il, mais je n'arrive pas à me figurer qui ça peut être.

– Est-ce que vous pensez qu'il a été tué avant d'être perché dans l'arbre ?

– Sans aucun doute, dit Stone, sans hésitation.

– Je ne suis pas d'accord avec vous.

Stone le regarda.

– Vous n'êtes pas d'accord avec moi, dit-il lentement.

– Non, sûrement pas, répliqua Socrate. La balle qui tua Mandle a été tirée d'en bas. Si vous grimpez à l'arbre vous verriez que la balle a brisé plusieurs petites branches, et si vous

prenez la peine de grimper plus haut vous pisteriez probablement la balle jusqu'au bout de sa course.

Lexington était aussi surpris que Stone.

– Pourquoi l'auraient-ils mis dans l'arbre avant de lui tirer dessus ? demanda-t-il, mais Socrate secoua la tête.

– À propos, Bob, dit-il comme ils descendaient la côte. Le Commissaire principal m'a donné le mandat de cette affaire.

– C'est vous qui en êtes chargé ? dit Stone surpris. Ils n'ont guère l'habitude de prendre quelqu'un de l'extérieur.

– On peut à peine dire que je sois de l'extérieur, répondit Socrate, piqué.

C'était son point faible, mais Bob Stone ne se rendit pas compte de sa gaffe. De l'assassinat il passa tout naturellement à la disparition, de la jeune fille.

– Je ne sais ce que je donnerais pour qu'elle ne se soit pas enfuie juste à ce moment, dit-il, préoccupé. Une espèce de suspicion peut très bien s'attacher à elle, Soc. Ces imbéciles de journalistes s'empareront de l'histoire, et ça donnera de belles manchettes. « Disparition de la fille de la victime » dans les journaux de demain matin. Au fait, j'ai vu Jetheroe, dit-il tout à coup, et il sourit faiblement.

– À votre air, je devine que M. Jetheroe a été plutôt ennuyé de votre enquête ?

Bob s'inclina.

– Mallett l'avait vu, et ce genre de choses le met hors de lui.

– Lui avez-vous tiré quelque chose du nez ?

– Absolument rien. Bien entendu, elle est venue chez lui hier soir. Mais il ne veut pas en convenir. C'est un drôle d'oiseau, ce type. Je regrette de ne pas l'avoir connu plus tôt.

Ils marchèrent quelque temps en silence, et arrivèrent à une bifurcation de la route ; l'une des deux branches allait aux Woodlands, l'autre dans la vallée. C'est sur cette dernière que se trouvait la maison de M. Jetheroe.

– Je regrette de ne pas l'avoir connu plus tôt, dit à nouveau Bob Stone.

– Vous ne l'aviez jamais vu ?

Bob Stone secoua la tête.

– Non, c'est un inconnu pour moi, et cependant il a dans les yeux quelque chose qui m'est curieusement familier. Je n'oublie jamais les yeux d'un homme. Mais je ne peux pas mettre un nom sur ces yeux-là, quand ma vie en dépendrait.

Il prit congé d'eux, et ils poursuivirent leur route vers la maison de Mandle pour aller voir les journalistes.

– Il a l'air plus touché de la disparition de Molly que de la mort de ce pauvre John, dit Socrate, et comme il se tournait vers son cadet il vit que la figure du jeune homme était toute ridée et que ses sourcils se rejoignaient avec fureur.

– Ridicule vraiment ! Lex éclatait. Non mais l'idée pour un homme comme ça, de vouloir épouser une jeune fille comme miss Templeton !

– Tu peux l'appeler Molly en me parlant, dit Socrate. Je te le permets.

– Enfin est-ce que tu ne trouves pas ça absurde, Soc ? Quoi, c'est un vieil homme.

– Personne n'est vieux en ce monde à moins d'être infirme, répliqua Socrate, et tu me permettras de te rappeler ce fâcheux détail, mais je suis de deux ans l'aîné de Bob.

– Toi, bien sûr, tu n’es pas vieux. Le jeune homme se hâtait de réparer son impair. Mais ce type ! Tu n’as pas d’avis que c’est monstrueux de sa part de penser seulement à l’épouser ?

Socrate rit doucement.

– Je ne suis pas aussi indigné que je pourrais l’être, dit-il, et de toutes manières, elle n’est pas très encline à ce mariage, pas vrai ?

– Qu’en saurais-je ? répliqua Lexington changeant de couleur, mais Socrate ne répondit pas.

– C’est un fait que nous avons eu une petite conversation sur tout ça, poursuivit Lexington d’un air absolument détaché. Et elle m’a dit... eh bien, elle m’a laissé entendre que Stone voulait l’épouser et qu’elle ne l’encourageait pas.

– Abandonne l’idée, Lex, dit sérieusement Socrate comme ils entraient dans la maison, que le désir de Stone d’épouser Molly est une injure grave. Si tu as vraiment l’intention d’embrasser ma profession, tu dois t’habituer, prendre l’habitude de te débarrasser de tout préjugé. Ceci, pas du tout pour plaider la cause de Stone, mais pour te mettre dans le droit chemin.

Ils trouvèrent une demi-douzaine de reporters, avides de nouvelles, et Soc leur fit un petit compte rendu de l’affaire. Il est vrai qu’il omit plusieurs détails importants, mais c’est une habitude commune à tous les détectives.

Il renvoya les journalistes, sinon heureux, au moins contents.

– Tu ne leur as pas dit un traître mot de Jetheroe, dit Lex, et Socrate secoua la tête.

– Non, ça ne m’a pas paru opportun, dit-il. Non seulement parce que Jetheroe est mon propre matériel de laboratoire, mais parce que toute enquête sur Jetheroe amènera une enquête sur

Molly Templeton, et que c'est précisément ce que je désire éviter. Il y a quelque chose que je dois aux journalistes, dit-il en riant. Il y a un excellent récit du crime dans les premières éditions des journaux du soir à Londres. C'est excellent.

– Quoi ? demanda Lexington surpris.

– Souviens-toi de me poser cette question ce soir, répondit Soc.

Il passa l'après-midi à examiner les papiers de Mandle. À quatre heures Lexington lui apporta un télégramme.

– Le télégraphiste sort d'ici. Est-ce une réponse ?

Soc ouvrit la dépêche, et son frère vit d'un coup d'œil que c'était une longue dépêche, car elle couvrait deux pages. Socrate lut lentement le message et à la fin il murmura :

– C'est ce que je pensais.

– Qu'est-ce ? demanda Lexington.

– Je te le lis, dit Socrate. C'est du Bureau des Dossiers à Scotland Yard. *Reçu votre message. Empreinte pouce incluse est celle Théodore Kenneth Ward. Condamné à Old Bailey en 1903 pour faux et falsification d'écritures. Dix ans de travaux forcés. Arrêté par inspecteur Mandle et sergent Stone. À sa sortie prison 1910, partie de la peine ayant été remise, réarrêté par Mandle sous nouvelle inculpation fraude, et condamné à trois ans travaux forcés.*

Les deux hommes se regardèrent.

– Eh bien, voilà pour Jetheroe, dit Socrate en hochant la tête.

CHAPITRE IX

QU'ÉTAIT JETHEROE ?

Une brume bleue comblait la vallée, et le soleil avait été se cacher derrière la montagne quand Stone reparut. Il avait l'air hagard et défait, et se laissa tomber pesamment dans le fauteuil que lui avança Lexington.

– Pas la moindre trace d'elle nulle part, dit-il. Ni à Haslemere ni à Godalming, personne ne l'a vue, les employés du chemin de fer ne se souviennent pas d'elle. On la connaît aux deux endroits, ils me l'ont dit.

Socrate sifflota.

– Je ne pense pas qu'elle ait pris le train dit-il. Elle est partie à bicyclette à cinq heures ce matin.

Stone le regarda :

– Comment le savez-vous ? demanda-t-il.

– L'heure, je la devine. Mais je ne pense pas que ce soit plus d'une heure après le lever du soleil.

– Mais elle n'avait pas de bicyclette ! John Mandle ne lui aurait jamais donné l'argent nécessaire pour s'en payer une.

– Quelqu’un d’autre le lui a donné, dit Socrate. De toutes façons, elle savait monter à bicyclette. Je me suis permis de visiter son secrétaire cet après-midi, et j’ai trouvé entre autre choses, une pompe de bicyclette cassée, presque neuve, qu’elle a manifestement réparée en secret. Ceci, et d’autres témoignages, prouve qu’elle était cycliste, et il est de toute probabilité qu’elle garait sa machine ailleurs que dans cette maison-ci.

– Et où donc, je vous prie ?

– Chez Jetheroe ! Il était de ses amis. C’est probablement lui qui avait payé la machine. Ce matin j’ai bien recherché si je ne trouverais pas de traces sur la route, mais elles étaient trop nombreuses près de la maison de Jetheroe, pour que je puisse être absolument sûr que sa machine a passé par là aujourd’hui. Par ailleurs, ajouta-t-il avec un sourire, son habitude d’aller à bicyclette n’est pas un mystère. Mallett l’a vue sur la route de Haslemere, et probablement que les seules gens qui ignoraient qu’elle pratiquât ce sport étaient John Mandle et vous-même.

Stone se taisait. Il était assis, la tête penchée, les mains jointes, étudiant les dessins du tapis.

– Jetheroe a l’air d’avoir été au courant de toutes ses affaires, dit-il d’un ton bourru.

– Vous rappelez-vous Jetheroe ?

– Si je me le rappelle ? Stone leva les yeux.

– Vous rappelez-vous un homme nommé Ward, Theodore Kenneth Ward ?

– Seigneur Dieu ! Ce serait Jetheroe ? dit Stone en sautant sur ses pieds. Oui, je me souviens très bien de lui. Bien sûr, c’est Ward ! L’homme que Mandle détestait tant ! Je n’ai jamais vu Mandle aussi infatigable que lorsqu’il mettait sur pied l’affaire Ward, spécialement pour le second procès. Mandle avait déjà quitté la police, et il a fait tous les frais de ce procès lui-même.

Quand il apprit que Ward n'avait attrapé que trois ans, il était absolument enragé. Vous vous rappelez sûrement ce procès-là !

Socrate acquiesça :

– Je m'en souviens maintenant, dit-il.

– Ainsi Jetheroe, c'est Ward, hein ? dit Stone et ses yeux se rapetissèrent. Je me demande pourquoi il est venu habiter par ici, ajouta-t-il pensif. Bien sûr, il devait avoir planqué de l'argent.

– Quelle est l'histoire de Ward, et pourquoi Mandle le haïssait-il ? demanda Soc.

– Je n'ai jamais compris, répliqua l'autre en secouant la tête. J'ai toujours pensé qu'il y avait une femme là-dessous. Et je le pense encore. Ward s'était trouvé engagé au cours d'années dans une série de fraudes, et c'est Mandle qui monta toute l'affaire qui lui valut dix ans de bagne. Il est hors de doute que ce type était un brillant escroc. Il est certain aussi que Ward n'était pas le seul nom qu'il portait. Toute tentative faite pour découvrir quelque chose de sa vie privée resta sans résultat. Je me suis souvent demandé, dit-il comme à soi-même, si Mandle, dans son enquête, avait ou non découvert la famille de Ward. Il y avait comme ça une histoire que je lui ai entendu dire d'une femme très jolie que Ward aurait eue et qui aurait été entièrement ignorante de la carrière criminelle de son mari. Il fronça les sourcils comme pour mieux se souvenir. C'est Mandle qui m'a raconté ça ! affirma-t-il. Bien sûr, c'est Mandle qui me l'a raconté ! Par exemple !

Socrate ne l'interrompit pas dans ses pensées, et Bob Stone continua donc :

– Trois ans après la chute de Ward, Mandle à la surprise générale épousa une veuve qui avait un enfant. Une ravissante personne, Mrs Mandle. Vous ne l'avez probablement pas connue, Soc ?

Socrate fit non de la tête.

– Supposez, dit doucement Soc, que Mrs Mandle fût la femme de Jetheroe ?

Bob Stone s'inclina.

– Ce n'est pas une théorie fantastique. Si elle ignorait la carrière de son mari, elle ignorait aussi son destin. Mandle n'aurait regardé à rien pour obtenir ce qu'il voulait, et c'est tout à fait son genre d'avoir inventé quelque histoire, que cet homme étant mort après une telle absence, etc., etc. En un mot qu'il ait persuadé Mrs Ward de se marier avec lui quand son époux était encore de ce monde.

– Mais et le nom de Templeton ?

– Ça pourrait bien être l'un des pseudonymes de Ward, dit Bob. Cette théorie en vaut une autre.

– Et si elle se confirme, dit Socrate, il s'ensuit que Molly Templeton est la fille de Ward.

– Bon Dieu mais qu'y faire ? s'exclama Bob. Qu'y faire ?

– Incidemment, dit Socrate, voilà qui nous procure un excellent et suffisant motif pour le meurtre de John Mandle.

Un lourd silence suivit ces mots.

– Oui, c'est un motif, en effet, dit Stone à la fin, un motif, un vrai motif.

Il se leva soudain.

– Je vais prendre un peu l'air et réfléchir à tout ça, dit-il. Vous me préviendrez si vous apprenez quelque chose concernant Molly ?

Lexington sortit de son long mutisme.

– Vous m’avez dit de vous reposer une question que je vous faisais de meilleure heure aujourd’hui, Soc ? dit-il. Est-ce que vous vous plaisez à l’idée que les nouvelles du crime étaient dans les journaux du soir ?

Il y eut un certain va-et-vient dans le hall et la bonne se précipita dans la pièce, les yeux brillants.

– Miss Templeton est de retour ! s’exclama-t-elle.

– Voilà pourquoi dit Socrate ; mais Lex était sorti de la pièce en deux enjambées et balbutiait avec incohérence dans le hall en présence de la jeune fille aussi pâle qu’une morte.

CHAPITRE X

MOLLY RACONTE SON HISTOIRE.

– Est-ce vrai, est-ce vrai ? demandait-elle. Oh ! dites-moi que ce n'est pas vrai ! Est-ce que... – elle hésita devant le mot *père* – Socrate le remarqua.

Il acquiesça gravement :

– Je suis fâché de vous dire que ce n'est que trop vrai, Miss Templeton, dit-il.

– Et cette histoire, cette histoire d'arbre, c'est vrai ?

Il fit oui de la tête.

– Je ne peux pas y croire. C'est trop terrible ! Elle tendit sa main à Bob Stone, qui s'avavançait vers eux et Lex observa avec jalousie que l'homme la retint et ne l'abandonna plus.

– Je pense que vous avez lu le récit des journaux du soir et que c'est ce qui vous a ramenée ? dit Socrate.

– Je l'ai vu juste par hasard, répondit la jeune fille. Bien entendu, c'était dans toutes les dernières éditions, mais dans les premières, il n'y avait qu'un journal qui en parlait, et c'est celui-là qui m'est tombé sous les yeux.

Socrate la prit par le bras et la conduisit au salon.

– Je pense que vous pouvez nous raconter bien des choses, Miss Templeton, dit-il, mais elle secoua la tête.

– Je ne peux pas vous dire grand'chose.

Et il remarqua un drôle de regard dans ses yeux.

– Je me demande ? dit-elle à demi pour elle-même.

– Que vous demandez-vous ?

– Je ferais mieux de vous raconter l'histoire du commencement, dit-elle, et elle enleva son chapeau.

Ce fut Lexington qui le lui prit des mains et qui l'aida à enlever son manteau, un Lexington plein de défis, pensa Socrate secrètement amusé, mais Bob Stone n'eut pas l'air de réaliser la provocation du jeune homme.

– Après que vous soyez allé vous coucher hier, M. Smith, dit-elle, Père me demanda de demeurer pour parler avec lui. Je l'appelais Père bien que je n'eus pour lui aucun sentiment filial. Il était extrêmement brutal avec moi. Je ne voudrais pas dire du mal de lui maintenant. Dieu sait, mais il ne me rendait pas la vie particulièrement joyeuse. Il y a environ deux ans j'ai rencontré un monsieur, un homme d'un certain âge, qui habite dans le voisinage, qui a été toujours très bon pour moi. J'avais pratiquement la direction de sa maison.

– M. Jetheroe, sans doute, interrompit Socrate, et elle inclina la tête.

– Il m'acheta une bicyclette. Vous devez savoir ça ? Et d'un faible sourire elle paya tribut à Socrate et à son habileté d'enquêteur. Il fallait que Mandle n'en sût rien ou cela aurait fait des histoires. Mais comme je vous l'ai dit, hier soir, M. Mandle me demanda de rester avec lui après que vous soyez allés au lit, et me fit une épouvantable scène à propos de... à propos... – son visage devint écarlate, et Socrate comprit que le sujet de la discussion avait été l'attitude de la jeune fille à

l'égard de Lexington – enfin à propos de quelque chose qui ne le regardait pas. Je lui dis que j'allais quitter la maison et il me dit que je n'avais qu'à le faire tout de suite. Je montai dans ma chambre et me changeai et je m'en allai de la maison traversant la prairie.

– Je vous ai vue, confirma Socrate.

– Vous m'avez vue ? dit-elle surprise. Par votre fenêtre ?

– Nous regardions tous les deux par la fenêtre, sourit Soc. Mais je tous interromps.

– Le seul endroit où je pensais aller était chez M. Jetheroe. Il m'avait dit que si jamais l'idée de me sauver me venait, que je vienne tout droit chez lui, qu'il me donnerait les moyens de me procurer une situation.

– Un instant, interrompit encore Socrate. Aviez-vous un système de signaux ?

– De signaux ? dit-elle, déroulée.

– Entre vous et M. Jetheroe ?

Elle secoua la tête :

– Je ne suis pas ce que vous voulez dire.

– Je veux dire, est-ce que vous comprenez l'alphabet Morse, et savez-vous le signaler avec une lampe ?

– Non, dit-elle en souriant, je n'ai pas étudié la télégraphie.

– Et vous n'avez jamais fait de signalisation avec M. Jetheroe ?

– Non, répéta-t-elle surprise.

– Ni lui à vous ?

– Pas que je sache. S’il l’avait fait, ça ne m’aurait rien appris, parce que je n’aurais pas pu le comprendre.

– Bon. Continuez, dit Socrate. Qu’arriva-t-il ensuite ?

– J’atteignis la route et me mis à descendre le sentier qui conduit dans la vallée. C’est le plus court chemin pour aller chez M. Jetheroe. Je ne suis guère nerveuse et j’ai fait des centaines de fois ce chemin, mais la nuit dernière j’ai eu une drôle d’impression d’être épiée.

– Voyons un peu, dit Socrate, c’était combien de temps après que vous ayiez laissé votre père – M. Mandle je veux dire, – que vous êtes partie de la maison ?

– Environ une demi-heure, dit la jeune fille.

Sociale s’inclina.

– Vous avez pensé que vous étiez épiée ?

– Je suis certaine que je l’étais, dit-elle en appuyant. Je pourrais jurer que j’ai vu un homme se jeter dans les buissons et j’ai entendu un pas derrière moi. Alors j’ai commencé à courir. Je suis sortie du chemin près du ruisseau, et j’y ai perdu un soulier, mais je ne me suis pas arrêtée pour si peu.

– M. Jetheroe n’était pas au lit, je suppose ?

– Non, il était levé, dit la jeune fille. C’est lui-même qui m’a ouvert la porte.

Elle s’arrêta soudain.

Je ne sais pas si je devrais vous raconter tout ceci. Avez-vous vu M. Jetheroe ?

Socrate fit oui.

– Et bien sûr qu’il a fait l’impossible pour vous couvrir parce qu’il ne voulait pas que nous découvrions votre retraite.

– Je passai la nuit sur le sofa dans son bureau, dit-elle, et il m'éveilla à quatre heures en m'apportant une tasse de thé, et à cinq je pris ma bicyclette dans le hangar et je partis pour Londres. Il m'avait donné de l'argent pour louer une chambre et l'adresse de gens qu'il connaît dans les affaires qu'il croyait susceptibles de me donner du travail, et elle sourit. Vous ne savez pas combien M. Jetheroe est bon. Il voulait, me faire une rente pour que je n'aie pas à travailler, et fut très ennuyé de mon refus. Je vais monter me changer. Est-ce que... Est-ce que... Elle hésita, et Socrate comprit ce qu'elle voulait dire.

– Non, on l'a transporté à Haslemere, dit-il.

– Et alors, qu'en pensez-vous ? demanda Stone quand elle se fut retirée.

– Son histoire est bien entendu vraie.

– Vraie ? dit Stone indigné, et pour la première fois Lexington trouva l'ancien détective sympathique. Bien entendu qu'elle est vraie ! Vous n'avez jamais pensé une seconde qu'elle mentirait, non ?

– Je pense que tout le monde peut mentir, dit froidement Socrate. C'est une action commune à toute l'humanité. Et elle pensait bien qu'elle ne reverrait plus Mandle de sa vie, quand elle l'eut laissé au salon ! murmura-t-il.

– Bon, elle ne mentirait pas non plus en l'affirmant, dit Lexington.

– Elle l'a revu. Socrate le regarda singulièrement. Elle l'a revu, dit-il plus doucement, mais elle ne savait pas que c'était lui. Car l'homme qui se cachait dans les buissons quand elle a passé était John Mandle !

L'affirmation de Soc stupéfia ses interlocuteurs.

– Vous êtes fou, dit enfin Stone. Comment aurait-ce pu être Mandle. Mandle ne pouvait pas marcher !

– Néanmoins, c'était John Mandle, insista Socrate.

– Allez-vous prétendre qu'il y a eu miracle hier soir ?

– Deux miracles, dit Socrate en fumant un long cigare noir qui sentait diablement mauvais, tous deux, susceptibles d'une explication enfantine, explication que je ne suis pas en mesure de vous fournir pour l'instant, parce que...

– Parce que ? demandèrent-ils à l'unisson.

– Parce que je l'ignore, dit Stone avec un grand sourire. Stone, resterez-vous à dîner ?

Il évita le regard de Lex, qui était suppliant, et sembla inconscient des malédictions que son frère appelait en marmonnant sur sa tête.

– Merci, bien volontiers, dit Stone. Vous resterez ici jusqu'à la fin de l'enquête ?

Socrate acquiesça.

Plus tard, comme il marchait de long en large, méditant à l'écart, il fut rejoint par son frère.

– Qu'est-ce que c'est que cette idée infernale de retenir ce type à dîner ? grogna Lexington, et pour la première fois de sa vie les yeux que Soc tourna vers son frère furent absolument froids.

– Considères-tu Bob Stone comme un rival si favorisé que tu n'oses pas entrer en compétition avec lui ? demanda-t-il d'un ton coupant. Te vient-il à l'esprit, Lex, que je désire que Bob reste ici pour l'aide qu'il peut me donner, et que la solution du mystère des Trois Chênes est une question bien plus importante pour moi pour le monde en général que celle de savoir si tu gagneras ou perdras une occasion de rencontrer Molly Templeton ?

Lex baissa la tête.

– Fâché, mon vieux, dit-il à voix basse, mais le bras de Socrate lui entourait les épaules.

– L’amour est une aimable forme de folie, dit-il. Maintenant, ta boîte, et laisse-moi la paix. J’ai sept problèmes séparés, qu’il faut que je fusionne ensemble dans ma tête, avant de pouvoir progresser d’un pas.

Il arriva en retard au dîner, et la jeune fille, qui était venue à table avec une nouvelle pour lui, attendait impatiemment son entrée. Quand il s’assit, il avait l’air plus sérieux que jamais Lex ne l’avait vu avoir, et pendant les deux premiers plats, il ne prononça pas un mot si ce n’est pour couper court à toute question qu’on lui posait.

– Avez-vous trouvé le journal de M. Mandle ? demanda-t-elle enfin, un peu avant le dessert.

– Je ne savais pas qu’il tînt un journal, dit Socrate rapidement, et son air de préoccupation, tomba comme un masque.

– Je n’ai découvert ça que cet après-midi, dit-elle. Je ne sais pas si j’ai raison d’appeler ça un journal, mais Timms, qui était admis au studio, m’a dit qu’il pensait que ce devait être un journal, parce que M. Mandle écrivait dans une sorte de livre. Il dit qu’il y avait deux livres entiers, pleins d’un texte serré, manuscrit, et c’était entièrement au sujet de la vie de M. Mandle, parce qu’il avait vu le commencement d’une page déchirée dans le panier à papiers, et qu’il se rappelait les mots. Il n’y avait qu’une ligne sur cette page-là, et elle avait été arrachée apparemment à cause d’une faute d’orthographe. Les mots étaient quelque chose comme : *Vers ce temps-là nous commençâmes à penser que Deveroux...*

– Deveroux ? dit brusquement Soc. C’est l’homme du Crédit Lyonnais que Mandle a laissé filer.

– Dites Mandle et moi, dit laconiquement Stone, mais cela avait fait une plus vive impression sur Mandle que sur moi. Que faisait-il là, je me le demande, entreprenant d'écrire l'histoire de sa vie ? Une vie intéressante en tous les cas. Il hocha la tête. Et c'est tout ce qu'on a trouvé ?

La jeune fille opina.

– J'ai soigneusement examiné le secrétaire, dit Socrate. Je me demande s'il y a un tiroir secret. C'est un vieux secrétaire à l'ancienne mode, ce ne serait pas extraordinaire. Il s'arrêta tout à coup, regardant vers la porte.

La porte était entre-bâillée, et si prudent qu'ait été le pas, il avait entendu un mouvement. Il bondit sur ses pieds, saisit la poignée de la porte et la poussa grande ouverte. Un homme apparut dans l'entrée, un homme à cheveux gris.

– Bonsoir, M. Jetheroe, dit Socrate poliment, et comment êtes-vous donc entré ?

CHAPITRE XI

AU FEU !

Mais Jetheroe ne le regardait et ne faisait pas la moindre attention à ce qu'il pouvait dire. Ses yeux étaient fixés sur la jeune fille et un sourire d'une singulière beauté adoucissait et illuminait son visage ridé. Elle vint à mi-chemin à travers la pièce à sa rencontre, les mains tendues.

– Vous voilà donc de retour. J'ai pensé que vous revien-
driez, dit-il. J'ai été préoccupé de vous tout le jour, et j'ai bien
peur d'avoir raconté un bon nombre de contes de fées à ces
messieurs.

– Je suis contente que vous soyez venu, dit-elle en le regar-
dant avec des yeux brillants. Je ne savais pas comment vous
faire savoir que j'étais rentrée. Je n'aurais pas osé traverser la
vallée ce soir, et ce disant elle grelotta.

– C'est ce que j'ai pensé, dit-il posément. Je dois m'excuser
d'interrompre votre repas. Et pour répondre à votre question,
M. Smith, je suis entré par la grande porte qui était ouverte.

Il y avait un certain ton de défi dans sa voix, comme s'il
avait demandé à Socrate de qui il tenait le droit de l'interroger
sur sa présence. Et il est vrai que Molly étant là, était la maî-

trousse de maison, et que Socrate n'avait pas le droit de demander à un hôte pourquoi ou par quels moyens il était venu.

Il le reconnut pour lui-même et aussitôt en convint à haute voix :

– J'ai pris l'habitude de me considérer comme le propriétaire, dit-il d'un ton de bonne humeur, et j'ajouterai encore à mon impertinence en vous demandant de vous asseoir. Connaissez-vous M. Stone ?

– Nous nous sommes déjà rencontrés, dit Jetheroe, à Londres, il y a seize ou dix-huit ans. Vous rappelez-vous, M. Stone ?

Bob Stone s'inclina, et Socrate réalisa que sa connaissance du passé de Jetheroe venait de perdre moitié de son intérêt du fait de cette confession tacite contenue dans les paroles du visiteur.

– Je suis surtout venu ici, dit Jetheroe, s'asseyant à l'invitation de la jeune fille, pour vous demander si vous ne voudriez pas venir habiter chez moi ce soir. Je ne puis guère croire que vous restiez volontiers ici.

Elle hésita.

– Je n'ai pas vraiment envie de rester ici ce soir, dit-elle, mais, je peux avoir une chambre aux Chequers. J'en ai demandé une en venant ici, et ils me l'ont réservée.

Il s'inclina.

– Vous faites bien, dit Bob Stone. Vous faites même très bien.

Jetheroe promenait ses regards autour de la table, et une fois encore une espèce de doux sourire l'éclaira.

– J’ai peur d’être venu à un moment mal choisi et d’avoir interrompu une conversation intéressante, dit-il en se levant. Bonne nuit, Molly.

– Bonne nuit, M. Jetheroe. Elle serra sa main dans les deux siennes.

Il ne s’en alla pas seul. Bob Stone l’accompagna, à la joie non dissimulée de Lexington. Avant de partir Stone prit Socrate à part.

– Soc, dit-il à voix basse, je viendrai demain vous aider à chercher le journal de John. Possible que cela jette quelque clarté sur bien des choses qui sont un peu mystérieuses à cette heure. Je resterais bien cette nuit pour vous aider, mais j’imagine que vous avez besoin de la lumière du jour pour ce travail.

– Nous sortirons le secrétaire dans le jardin, et au besoin nous le mettrons en morceaux.

– Vous ne pensez pas que ce peut-être ailleurs ?

Socrate secoua la tête.

– J’ai fait des recherches extrêmement soigneuses. Je penche pour l’idée d’un tiroir secret. Le secrétaire est un de ces vieux meubles encombrants qui pourraient tout simplement être bourrés de cavités.

Bob approuva.

– Je serai avec vous à neuf heures et demie. Est-ce assez tôt ?

Il jeta un regard derrière lui sur la jeune fille.

– Je pense que Molly ne veut pas encore aller à l’auberge dit-il.

– Je l’y accompagnerai quand elle voudra, dit hypocritement Socrate, car il savait bien qu’en son temps, il n’y aurait qu’un cavalier pour miss Molly Templeton.

Il laissa le jeune couple seul tandis qu’il poursuivait l’examen des papiers laissés par John Mandle. La plupart n’étaient d’aucun intérêt, et il ne trouva pas trace de ce journal que Timms avait vu son patron écrire. Il inspecta encore bien le secrétaire, les tiroirs, et chercha les tiroirs secrets dans les endroits plausibles et conventionnels, mais sans succès. Ce serait un long travail, pensa-t-il, mais cela pourrait apporter la clef de bien des mystères.

Il regarda sa montre et fut surpris de voir qu’il était onze heures.

– Dites-moi, jeunes gens, dit-il en entrant dans le salon, savez-vous l’heure qu’il est ? Votre hôtel sera fermé.

– Je reste ici ce soir, j’ai changé d’avis, dit la jeune fille un peu gênée. Socrate les regarda tous deux avec étonnement.

Jeunesse. Ah ! c’était bien la jeunesse essentiellement cuirassée et indifférente en face de tout ce qui n’est pas la vie même. La jeunesse flirtant dans la maison de la mort, un phénomène que pour la première fois dans sa vie Socrate Smith pouvait voir comme cela sous ses yeux, pour ainsi dire chez lui. Il se gratta la tête et rit doucement.

– Qu’est-ce qui t’amuse, Soc ?

– Oh ! des idées, dit Socrate. Alors, miss Templeton, je vais jouer le rôle du vieil oncle et vous envoyer au lit.

Elle fut un peu confuse.

– Je ne croyais qu’il était si tard, dit-elle comme repentante. Bonne nuit, M. Smith. Bonne nuit, Lexington.

– Lexington ! pensa Socrate.

Il faut croire qu'il était indispensable pour la tranquillité d'esprit de Molly Templeton que Lex l'accompagnât jusqu'au pied de l'escalier. Ils avaient dû parler de choses si importantes qu'on ne pouvait interrompre la scène qu'à toute extrémité.

– Eh bien, Lex, dit Socrate quand son frère revint. Avez-vous arrangé les affaires de l'univers !

– De mon univers, dit Lexington fièrement.

Socrate souleva ses sourcils.

– Tu as un univers maintenant ? demanda-t-il ironiquement. À deux places, hein ? Et le reste de l'humanité se contentera de faire de pittoresques détails dans le paysage. Une charmante fille, Lex.

– Il n'y a rien de mieux au monde, dit Lex.

– Je ne dirais pas ça, dit l'aîné, quoique j'ose dire qu'elle est ce qu'il y a de mieux pour quelqu'un au monde. Maintenant va te coucher.

– Tu as fini ton travail ? demanda Lexington heureux de parler d'autre chose que de Molly Templeton.

– Pour la nuit. Nous sortirons le secrétaire demain et nous le démolirons. Je me demande si Jetheroe a pu entendre ?

– Quand il était à la porte ?

Socrate fit oui de la tête.

– Nous parlions de tiroirs secrets et autres histoires.

– Crois-tu que cela l'intéresse ? demanda Lexington.

– Je ne sais pas, dit Socrate brièvement. Allons, au lit, mon fils. On se lève tôt demain.

Lexington s'arrêta sur l'escalier, puis se retournant vers son frère.

– À la façon dont tu es là t'éclaircissant le gosier, et te balançant sur un pied, je crois comprendre que tu t'es choisi un autre partenaire pour ta promenade matinale, dit Socrate ; et tu es le bienvenu, car j'ai beaucoup de travail à abattre.

Il s'en fut dans sa chambre, et comme Lexington allait se mettre au lit, il entendit frapper à la porte.

Entrez, dit-il.

C'était Socrate.

– Une idée. Ça me prend comme ça, Lex. Mets ta robe de chambre et viens avec moi dans la chambre de Mandle. Tu n'as pas peur ?

– Pas le moins du monde, dit Lexington avec vigueur, bien qu'il eût senti un petit quelque chose.

La chambre de la jeune fille était à l'autre bout du corridor, aussi n'eurent-ils pas à passer près d'elle. À la surprise de Lex, Socrate ne tourna pas le commutateur quand ils entrèrent dans la chambre, mais tâtonnant se saisit de la lampe électrique qu'il avait trouvée dans l'escalier du studio.

– Voilà celui que je cherchais.

Il tira une petite table devant la fenêtre qui était ouverte.

Posant la lampe sur la table il toucha un bouton et un grand jet de lumière s'échappa.

– Maintenant va-t'en dans ma chambre et dis-moi ce que tu vois.

Lexington obéit. De la fenêtre il pouvait voir la maison blanche.

– Nom de nom ! dit-il à haute voix, car les fenêtres de la maison blanche étaient embrasées de la même clarté douteuse qu'ils avaient surprise la nuit précédente !

Il s'en retourna vers Socrate et lui en fit part.

– C'est ce que je pensais, dit posément Socrate. Ce que nous avons pris pour un signal venant de la maison blanche était simplement la réflexion de cette lampe dans les grandes fenêtres.

– Ainsi Mandle faisait des signaux ?

Soc acquiesça.

– Mais à qui ?

– Je n'en sais rien, répondit Socrate.

Il rentra dans sa chambre après un rapide bonsoir à son frère.

Lexington resta longtemps assis à sa fenêtre avant d'aller enfin au lit, somnola, puis s'endormit.

Et il commença à rêver. Il rêva qu'il était en France pendant la guerre, durant une attaque nocturne. Il entendit le bruit des mitrailleuses, l'éclatement des fusants, et se sentit enveloppé des fumées empoisonnées qui roulaient au-dessus des champs dévastés. C'est alors qu'un grand officier ennemi, avec une figure qui ressemblait à celle de Jetheroe, se jeta sur lui et le frappa sauvagement.

– Debout, debout, disait l'officier, le secouant par l'épaule, et il cligna des yeux en les ouvrant encore pleins de rêves.

C'était Socrate. – Debout, Lexington ! La maison est en feu !

– Quoi ?

– La maison est en feu, répéta Socrate. Va tirer miss Templeton de sa chambre, enfonce la porte au besoin. Je vais faire lever les domestiques.

– En feu ? dit Lexington ahuri.

Alors il entendit le craquement du bois brûlant partout, vit les flammes et la fumée jaune. La chambre en était pleine. Le corridor était absolument opaque. Il bondit jusqu'au bout de la galerie et frappa à la porte de la jeune fille. Pas de réponse, et Lex n'attendit pas davantage, il enfonça le panneau, passa la main, tourna la clef par le trou qu'il avait fait et se précipita dans la chambre.

Molly était couchée à demi dans le lit, à demi en dehors, à ce qu'il vit, quand il put voir quelque chose. Et elle avait un livre à la main, mais il ne s'en préoccupa point. C'était un gros livre relié en cuir, dont la reliure fermait avec une petite serrure. Le feu faisait rage dans les chambres au-dessus d'eux, et la chambre était chaude à brûler. Elle avait dû être anéantie par la fumée, car elle ne donna aucun signe de vie quand il la souleva dans ses bras et l'emporta tout le long du corridor, maintenant rouge de flammes qui s'étaient propagées là venant d'en dessous.

La porte de la chambre de Mandle brûlait, et deux ou trois chambres flambaient en dessous, mais heureusement l'escalier était encore intact. Le hall était noir de fumée, mais la porte était grande ouverte.

Socrate avec les domestiques se tenait debout devant la porte en regardant à travers les ténèbres.

– Vous voici, Dieu merci ! dit-il, quand Lex apparut avec son fardeau. Timms, il y a des manteaux dans le hall, croyez-vous pouvoir les atteindre ?

– Je vais essayer, monsieur, dit Timms, et il s'enfonça dans la maison.

Il reparut les deux bras chargés de couvertures et de manteaux, et il était grand temps, car il n'était pas sorti du bâtiment depuis trois secondes que les planchers cédèrent et qu'une colonne de flamme s'élança et traversa le toit comme une feuille de papier.

Il fallut cinq bonnes minutes avant que la jeune fille revînt à elle. Elle regarda autour d'elle avec ahurissement, ne comprenant pas comment elle se trouvait là enveloppée dans un vieux pardessus de John Mandle.

– Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle. Oh oui, je me souviens, le feu, et elle frissonnait. J'ai essayé de sortir du lit, mais j'ai dû m'évanouir.

– Proprement asphyxiée, mon enfant, dit Socrate qui avait la chance incroyable de rentrer en possession de son propre pardessus, et qui y avait trouvé son étui à cigarettes dans une poche. Un petit incendie tout à fait sérieux, il regardait le bâtiment changé en un enfer mugissant. La brigade de pompiers la plus voisine est celle de Haslemere, et ils s'amèneront juste à temps pour poser la première pierre d'une maison neuve. Ouf ! quelle chaleur !

– Où a débuté le feu ? demanda Molly, maintenant capable de se tenir debout avec, bien entendu, l'assistance des bras de Lexington.

– Pas la moindre idée, répliqua Socrate, fumant son cigare par bouffées. Un peu partout, je crois bien.

– Croyez-vous que ce soit un court-circuit ? commença-t-elle.

Il secoua la tête.

– Si je n'avais pas été le pire des idiots, dit-il amèrement, il n'y aurait pas eu d'incendie.

Il n'expliqua pas comment son idiotie pouvait porter une telle responsabilité. Les pompiers calomniés arrivèrent bien plus tôt qu'on ne l'avait cru, mais assez tard pour n'être d'aucune utilité. Heureusement que la jeune fille avait retenu une chambre à l'auberge et que tout le village avait été réveillé par les pompiers.

Les deux frères l'y conduisirent et n'eurent pas grande difficulté à trouver des chambres pour eux-mêmes.

Socrate Smith ne se coucha pas. Revêtu d'un pantalon plusieurs fois trop large pour lui et d'un veston de chasse dont les manches devaient bien être trop courtes de quinze centimètres, il passa le restant de la nuit à téléphoner.

Le lendemain matin quand Lex descendit, il trouva son frère, à force de recherches, entre les mains du barbier du pays.

– J'ai téléphoné à notre brave Septimus de nous apporter des vêtements ici, dit-il, et Scotland Yard m'envoie son meilleur spécialiste en matière d'incendie.

– Pourquoi ? demanda Lex surpris.

– Parce que je suis un homme abominablement curieux, et que je veux savoir exactement d'où le feu est parti. Et t'imagines-tu d'où il est parti, Lex ?

Lex secoua la tête.

– Je croyais que tu l'ignorais également.

– Pure spéculation de ma part, dit Socrate, mais je te parie ce que tu veux à trois contre un, qu'il est parti du secrétaire de Mandle, le secrétaire aux tiroirs secrets. Je parie également, poursuivit-il lentement, que l'expert trouvera des traces de pé-trole non seulement en cet endroit mais dans toutes les pièces du rez-de-chaussée.

– Nom de nom ! s'exclama Lex, veux-tu dire que c'est un incendie criminel ?

– Tout juste, Auguste, dit à peu près Socrate, et quand les experts arrivèrent et qu'ils l'accompagnèrent à travers les ruines encore fumantes, ils confirmèrent les soupçons de Soc.

– Le feu est parti d'ici, dit l'homme de Londres, montrant les débris du studio de John Mandle. Ceci était un secrétaire, je pense.

– C'était un secrétaire.

L'expert se pencha et renifla.

– Pétrole. C'est une curieuse chose qu'on ne puisse faire disparaître l'odeur du pétrole, et je l'ai sentie aussi dans l'autre partie du bâtiment. Y avait-il quelque chose de particulièrement inflammable dans ce secrétaire ?

– Assurément, dit Socrate mélancolique.

Il s'était muni au village d'une petite hache, et il se mit à taillader ce qui restait du secrétaire. Pas la moindre trace de papier non brûlé. L'incendie avait été sévère, et il ne découvrit dans le tiroir secret que les cendres présumables du dernier manuscrit de John Mandle. Il avait brûlé entièrement formant un bloc de cendres, et comme pour comble une bûche brûlante était tombée dessus le réduisant en poudre, il était impossible d'en déchiffrer un mot.

Il ne trouva qu'une chose. Un coup de sa hache mit à jour un réceptacle qui n'était qu'à demi brûlé, au fond duquel se trouvaient deux clefs, une grande clef à l'ancienne mode et une plus petite.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Socrate.

Attachée à la grande clef, il y avait une étiquette de métal sur laquelle était écrit : *Porte du jardin.*

Sur l'autre, une étiquette de papier à demi-brûlée, et décolorée dont il prit quelque temps pour déchiffrer l'écriture : *La mare aux...* Quoi ? se demanda-t-il.

L'expert sourit.

– En général on n'a pas de clef pour une mare plaisanta-t-il, et il poursuivit sa démonstration, concluant que le feu avait été mis simultanément sur une demi-douzaine de points.

Je dirais, cependant, que cela a débuté ici, dit-il, chaque parcelle de ce bois est imbibée de pétrole, et voici du pétrole sur le plancher et du pétrole encore sur ce qui m'a l'air d'avoir été la première marche d'un escalier.

Socrate avait glissé les clefs dans sa poche et ne prenait plus guère qu'un intérêt de commande aux propos de l'expert.

Après tout il ne recevait que confirmation de ses propres soupçons, soupçons qui devenaient des certitudes, et voilà tout.

– *La mare aux...* quoi ? disait-il, retournant à pied à l'auberge avec Lexington. À propos, pas un mot de ces clefs à quiconque, même pas à miss Templeton.

– Convenu, dit Lexington, qui avait bien d'autres sujets de conversation pour Molly Templeton, et des sujets de conversation d'un intérêt autrement pressant pour lui-même et, il s'en flattait, pour elle.

CHAPITRE XII

CE QUE GRITT ENTENDIT.

Ils trouvèrent Bob Stone à l'hôtel. Il était avec la jeune fille dans le salon privé que lui avait loué Socrate ; et il avait l'air très troublé.

– Cela me fait froid rien que d'y penser.

Progressivement, il prenait des allures de propriétaire à l'égard de la jeune fille, du moins ce fut la pensée de Lexington.

– Je ne sais ce que j'aurais donné pour vous épargner cette aventure, Molly. Vous m'aviez dit que vous alliez à l'hôtel, dit-il d'un air de reproche.

Elle se mit à rire.

– Extraordinaire aventure, en effet, dit-elle. Et si terrible que cela ait été, je suis ravie d'avoir passé par là.

– Est-ce qu'on n'a rien pu sauver ? demanda Bob Stone.

– Rien, dit Socrate. Un sérieux incendie, ma foi. La seule chose qui soit restée debout est le petit pavillon d'été au bout du jardin.

La jeune fille hochait tristement la tête.

– Pauvre M. Mandle. Il aimait ce pavillon d'été. Il y passait des heures.

– Comment est-ce arrivé ? demanda Stone.

– Du pétrole qui a pris feu, répondit Soc.

– Au garage ?

Soc fit non de la tête.

– Le garage a souffert comme le reste de l'édifice, mais le feu a pris dans une des chambres du bas.

« Pour être précis, dans le studio. Pour être encore plus précis, sur le secrétaire aux tiroirs secrets où John Mandle enfermait l'histoire de sa vie ».

Bob le fixa.

– Voulez-vous dire que c'est un incendie criminel ? dit-il.

– Exactement, mon ami, répondit Socrate.

– Mais qui..., commença Bob.

– Qui a tué John Mandle ? interrompit simplement Soc. Un homme qui assassine tranquillement un autre, est aussi capable de détruire le témoignage qui le livrerait. Sans parler d'un représentant de la loi qui faisait de son mieux, modestement, pour percer l'énigme de la mort de Mandle.

Bob n'ouvrit plus la bouche jusqu'à ce que Molly soit sortie de la pièce.

– Allez-vous arrêter Jetheroe ? demanda-t-il alors.

– Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est Jetheroe ?

– Le fait que Jetheroe se trouvait derrière la porte quand nous parlions du tiroir secret et des mémoires de Mandle, répondit Bob Stone. Le fait, également que Jetheroe est l'un des

rares en Angleterre qui ait une bonne raison de haïr John, et enfin le fait qu'il habitait à un endroit d'où il était plus facile que de n'importe où ailleurs de perpétrer le meurtre de l'homme qu'il détestait.

Socrate se gratta pensivement le menton.

– Est-ce que Mandle parlait parfois de Jetheroe. Est-ce qu'il savait qu'il était son voisin ?

– Il savait qu'il habitait là, répondit Bob. Mais il n'avait pas la moindre idée de qui il était. Pas plus que moi, du reste. Il désapprouvait les relations avec Molly, mais il n'en faisait pas, comme je l'aurais souhaité, une question d'obéissance pour Molly. Probable qu'il croyait Jetheroe plus âgé qu'il n'était. Il donne l'impression d'un vieillard.

– C'est une affaire diablement compliquée. Socrate hocha la tête. Non je ne vais pas demander le mandat d'arrêt.

Stone méditait, les yeux à terre.

– Avez-vous remarqué, hier soir, que Jetheroe insistait vivement pour que Molly vînt coucher chez lui, mais qu'il s'en alla content dès qu'il sût qu'elle dormirait à l'hôtel.

– Tout comme vous pour ce dernier point, remarqua Socrate en souriant. Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que Jetheroe savait qu'il y aurait un incendie aux Woodlands hier soir, dit Bob Stone, et qu'il était désireux que Molly ne s'y trouvât pas. Songez, que si notre système est le bon, elle est sa propre fille.

Socrate gardait le silence.

– Est-il venu là-bas ce matin ? demanda-t-il.

– Non mais il a vu Molly. Il l’a rencontrée chez l’épicier où elle faisait une course. Pourquoi n’est-il pas accouru pendant l’incendie ? Pas possible qu’il ne l’ait pas vu de chez lui.

Socrate sourit encore.

– Tous ces soupçons, Bob, sont un peu rapides, dit-il. On pourrait aussi bien vous demander pourquoi vous n’êtes pas venu vous-même, car les Woodlands sont aussi visibles de chez vous.

– Mais je suis venu, dit Bob Stone en riant. Je suis arrivé juste après votre départ pour l’hôtel. Les pompiers m’ont parlé, mais je n’avais pas le moindre soupçon que Molly pût être avec vous, et je ne voulais pas vous déranger. Non, le filet se resserre autour de Jetheroe, et moi à votre place, Soc, je hâterais le dénouement.

Socrate gratta encore son menton, et ce n’était pas son habitude de donner comme cela des signes d’indécision.

– Tout ça demande à être ruminé sérieusement, dit-il. Irez-vous assister à l’enquête demain ?

Bob acquiesça.

– Les obsèques ont lieu l’après-midi, dit Socrate. Pauvre vieux. John, quelle drôle de fin d’une drôle de carrière ! À propos, vous qui le connaissiez bien mieux que moi, avait-il une autre maison de campagne ?

– Non, dit Bob. Pourquoi cette question ?

– Un appartement à Londres ? Spéculait-il sur les terrains ?

– Jamais entendu parler de ça, dit Bob. Ce n’était pas un bavard pour ce qui était de ses affaires, néanmoins il m’en aurait touché un mot, je crois. Pourquoi ?

– Parce que, dit Socrate, j’aimerais savoir exactement ce que je dois faire pour Molly.

Bob s’inclina.

– Je vous saisis. Vous croyez qu’elle devrait aller ailleurs. Ce n’est pas une mauvaise idée. Mais je crains qu’il n’ait pas laissé d’autre maison, ce pauvre John. Je suis tout disposé à quitter Prince’s Place et à aller vivre à Londres si elle veut l’accepter, mais elle n’a pas répondu à mes suggestions.

– Ce n’est pas très possible à accepter pour elle, dit Socrate.

– Mais il n’y a pas de raison pour que vous ne veniez pas tous, dit rapidement Bob. Elle n’y verrait plus d’objection, si vous étiez là, et si la visite se prolonge, je pourrais inviter une dame pour que ça soit plus correct.

Socrate approuva.

– Cela arrangerait tout. Je parlerai à Molly. Puis : Bob, vous êtes tout à fait épris d’elle ?

La question était si peu attendue qu’elle laissa l’autre un instant sans parole.

– Que voulez-vous... que voulez-vous dire ?

– Est-ce que vous voulez l’épouser ? demanda crûment Socrate.

– Oui, certes, ceci après une légère pause. Je suis très épris d’elle, Soc.

– Et qu’en pense-t-elle ?

– Ça ne lui dit rien, répondit l’autre, et brusquement il changea de conversation.

La jeune fille les rejoignit peu après. Oui, elle avait vu M. Jetheroe. Il était venu à l’épicerie, qui était aussi le bureau de

placement de l'endroit, pour engager un nouveau jardinier. Il avait renvoyé le sien ce matin-là pour ivresse. La quatrième fois qu'on l'y prenait.

– Je connais le bonhomme, approuva Bob. Un type incorrigible qui travaillait pour Mandle. Gritt. C'est bien ça.

Je crois que c'est le nom, dit Molly. Je n'ai pas bien fait attention.

– Est-ce que M. Jetheroe a été très bouleversé quand il a su combien vous l'aviez échappé belle ? demanda Socrate.

– Naturellement, dit la jeune fille. Il a été très bouleversé. Il me croyait à l'auberge.

– Je comprends, acquiesça Soc.

Il lui fallut aller en auto à la gare de Haslemere pour rencontrer les deux détectives envoyés par Scotland Yard pour se tenir à sa disposition. Il revint aux Chequers il était environ cinq heures. Une pluie fine tombait. La jeune fille était sortie et Socrate apprit avec surprise qu'elle était allée prendre le thé à la maison blanche, chez Jetheroe, en compagnie du fidèle Lexington.

Il sourit sympathiquement, mais d'une façon tout intérieure, parce que Bob Stone qui lui annonçait cette nouvelle, n'était pas précisément d'une humeur angélique.

– Vous avez là un frère qui aime un peu à pêcher en eau trouble, hein, Soc ? demanda-t-il.

– En eau claire comme en eau trouble, répliqua Socrate calmement. Et où qu'il pêche, il pêche comme il faut, Bob.

– Je ne voulais rien dire contre lui, grommela l'autre. Mais vous savez, Molly est mon point faible.

– Bob, vous êtes un idiot de vous en faire à propos d’une jeune fille à votre âge. Quand à cinquante-cinq ans on épouse une fille de vingt-deux, on peut dire que les dix années qui suivent vous paraîtront un siècle.

Bob Stone se mordit les lèvres.

– Probable que vous avez raison, Soc, dit-il. Il allait dire autre chose quand la bonne entra.

– Est-ce que je dois introduire M. Gritt, Monsieur ? demanda-t-elle à Soc. Il prétend qu’il a quelque chose d’important à vous dire.

– Amenez-le, dit Socrate.

– Il n’est pas bien dans son assiette, vous savez, Monsieur, dit-elle un peu hésitante.

– Voulez-vous dire qu’il a un peu bu ? demanda Socrate amusé. Néanmoins, amenez-le.

L’homme entra. Un grand corps mal dégrossi, les épaules arquées, avec une façon désagréable de loucher.

Il s’arrêta, tripotant sa casquette sur le pas de la porte jusqu’à ce que Socrate lui fit signe de s’asseoir.

– Eh bien, Grill, que désirez-vous ?

– Quelle est la prime pour celui qui fera découvrir le meurtrier ? demanda-t-il. Il avait manifestement bu, et sa voix était rauque et incertaine.

– Il n’y a pas de prime pour cela, répondit Socrate. Mais une prime est généralement donnée à tous ceux qui donnent des renseignements qui permettent de convaincre un meurtrier.

– Bon, dit Gritt, l’air mauvais. Alors, je la toucherai, la prime. Car je sais qui c’est.

– Vous savez qui c’est ? Bob Stone se penchait par-dessus la table et interrogeait avec âpreté.

– Oui, je le sais, répliqua l’autre avec orgueil. Qui prétend que je ne le sais pas ?

– Qui est-ce ? demanda Socrate.

– Mon ancien patron, M. Jetheroe, et je peux le prouver, dit Gritt.

S’il s’attendait à produire un effet, il n’eut pas lieu d’être mécontent. Bob se renversa dans sa chaise et poussa une exclamation. L’œil de Socrate se dilata.

– Ah oui ? dit-il, et vous pouvez le prouver ?

– C’tte idée que je le peux ! dit Gritt. Je sais bien ce qui est arrivé, toujours, et je sais ce qu’il a dit ! C’était après que la jeune demoiselle fut venue. Je nettoyait les souliers dans le petit hangar.

– Un peu tard pour nettoyer les souliers, interrompit Socrate.

– Oui, j’aurais dû le faire plus tôt, confessa l’homme, mais j’étais monté au *Cheval Blanc*, histoire de boire un coup avec des copains.

– Je saisis, dit Soc ; allons, dites-nous ce qui s’est passé. C’est de l’avant-dernière nuit que vous parlez ?

L’homme acquiesça.

– Oui, monsieur, l’avant-dernière nuit. Je portais les souliers à la maison quand j’ai vu entrer la jeune demoiselle. Elle avait l’air de boiter, je ne sais pas pourquoi.

Évidemment, il n’avait pas entendu parler du soulier perdu et ni Bob ni Socrate ne l’éclairèrent sur ce point.

– Elle entra, et il y avait dix minutes qu'elle était dedans quand le patron sortit. J'étais en train de m'en retourner au hangar, avec les souliers, parce que la cuisinière avait fermé la porte, si bien que quand le patron sortit il me frôla de si près que j'aurais pu lui mettre la main sur l'épaule. Eh bien, je n'en ai rien fait. Cette plaisanterie le fit rire.

– Et alors ? demanda Socrate.

– Alors, je m'en suis retourné au hangar. J'avais une bouteille de bière, et je m'assis et je pris un petit coup pour m'aider à réfléchir sur la situation, et l'idée me vint que je ferais pas mal de tâcher voir à rentrer dans la maison pendant que le patron était dehors. La fenêtre du bureau est d'habitude ouverte, et il m'était déjà arrivé de rentrer par ce chemin. Je regardai par la fenêtre, et je vis la jeune demoiselle, mademoiselle Mandle. Elle était couchée sur le sofa, avec une couverture sur les jambes, elle lisait un bouquin. Bon, que je pense, ce n'est pas par là que je rentrerai ce soir. Faudra dormir dans le hangar. J'étais à regarder par la fenêtre quand j'ai entendu le coup de feu. La jeune dame n'a pas eu l'air de l'entendre, elle n'a pas levé le nez de son bouquin. Ça m'a paru drôle. Les braconniers ne tirent pas comme ça la nuit en cette saison de l'année, et je me demandais de quoi qu'il retournait. Je savais que le Jetheroe n'était pas de retour parce que de mon hangar je l'aurais vu remonter l'allée du jardin.

Que je me dis, il y a quelque chose de pas chrétien là-dessous et je vais guetter voir. Là-dessus je me glisse dans les lauriers, près de la grande porte et j'attends. Il y avait bien un quart d'heure que j'y étais quand j'entends un pas dans l'allée. C'est une allée de gravier, alors. Quand je l'ai vu, le patron, ça m'a fait un tel coup, que vous m'auriez renversé en soufflant. L'avait un visage, mais un visage, blanc comme linge, et il se parlait, il se marmottait des choses.

– Comment pouviez-vous voir son visage dans la nuit ? demanda Socrate.

– Il y a un fanal au-dessus de la porte, monsieur, et il y avait de la lumière dans le hall, dit M. Gritt d'un air triomphant. Voilà comment.

– Avez-vous pu entendre ce qu'il disait ?

Gritt fit oui de la tête.

– Je l'ai entendu qui disait : *Enfin, enfin, je vous ai eu*, et puis quelque chose à propos de *frapper*. Comme il était sur le pas de la porte je l'ai vu sortir quelque chose de sa poche et le regarder. C'était un revolver. Il le regarda longtemps, puis le glissa dans sa poche. Alors il hésita un peu, et le ressortit, et il le cassa en deux, je veux dire, vous savez comme on casse les revolvers, comme les fusils, quand on veut les armer. Il marmonnait, et alors j'ai pas pu entendre ce qu'il disait, et il mit le revolver dans sa poche, ouvrit la porte et rentra.

Les yeux de Bob Stone ne lâchaient pas de vue Socrate.

– Bon, souffla-t-il, qu'est-ce que vous en pensez ?

– Parfait, monsieur Gritt, dit Socrate ; veuillez attendre dehors, et quand j'aurai réfléchi à la question je vous rappellerai.

M. Gritt sortit en titubant, et ils entendirent ses pas interrompus dans le corridor qui menait à la rue.

– Vous l'avez, vous l'avez. Soc ! s'exclama Bob Stone.

– Je l'ai ? répéta Socrate avec un léger sourire. Et comment diable ?

– C'était clair qu'il était l'assassin.

Socrate secoua la tête.

– La seule chose claire, dit-il, est qu'il a vu le crime se commettre.

– Mais le revolver.

– Le revolver était un revolver ordinaire. Vous avez entendu Gritt disant qu’il l’avait cassé par le milieu, etc., etc.

– Eh bien, dit l’autre impatientement, on peut tuer un homme avec un revolver ordinaire.

Socrate approuva.

– On peut, dit-il, mais John Mandle a été tué avec un automatique de 35 mm., qui ne se casse pas par le milieu. Et pour ce qui est de Jetheroe... Socrate se leva. Je me prévaudrai du premier prétexte pour lui rendre visite et apprendre de lui ce qu’il a vu et entendu aux Trois-Chênes la nuit où John Mandle trouva la mort.

CHAPITRE XIII

UN COUP DE FEU DANS LA NUIT.

Il y a à Scotland Yard un homme qui vit entièrement dans le passé. Il habite au milieu des piles de journaux poussiéreux et trouve tout son plaisir au souvenir des anciens procès. Il sait par cœur chaque détail de chaque incident, chaque bout de témoignage, vieux de plusieurs générations. C'est à lui que cet après-midi Socrate écrivit une longue lettre confidentielle qu'il expédia par express. Son frère et Molly rentrèrent de chez Jetheroe vers le moment où il finissait cette lettre, et ils étaient si visiblement occupés l'un de l'autre que Bob Stone dégoûté rentra chez lui.

Une diversion fut faite par l'arrivée de l'homme d'affaires de John Mandle. Il eut une conversation avec Molly. Elle découvrit à son grand étonnement que John Mandle l'avait faite sa légataire universelle. C'était un vieux testament, fait l'année du mariage de sa mère et de Mandle, laissant tout à la mère et en cas de décès de celle-ci à sa fille.

Or, John Mandle était un homme riche. Privément l'homme d'affaires informa Socrate qu'il avait eu plusieurs conversations avec Mandle qui n'avait pas l'intention de laisser sa fortune à sa belle-fille.

– Je ne sais pas ce qu’il voulait faire de ses biens, dit l’homme d’affaires, mais comme bien des gens il remettait toujours de prendre ses dispositions. Miss Templeton se montre touchée de la générosité de son beau-père, et personnellement je n’ai pas l’intention de la contredire. Je ne crois pas que quelque chose fût plus éloigné de son esprit que de laisser sa fortune à sa belle-fille.

Socrate approuva.

– Je ne crois pas que nous avancerions beaucoup la question en lui disant les intentions de John, dit-il, et cela mit fin à l’histoire, et jusqu’à la fin de sa vie la jeune fille crut que cette fortune lui avait été léguée par un homme qui la haïssait, non pas qu’elle lui eût causé préjudice, mais parce qu’elle était un vivant souvenir de la façon dont il avait trompé sa mère.

Car John Mandle avait commis un véritable crime, en trompant volontairement la pauvre femme, en la persuadant avec de faux certificats de la mort de son mari, si mystérieusement disparu, et déloyalement en la persuadant de contracter un nouveau mariage.

L’homme d’affaires resta à dîner, et sa présence fit que le repas dura jusqu’à près de neuf heures, lorsqu’il dut se lever pour attraper le train de Londres.

– Trop tard pour voir Jetheroe ce soir, dit Socrate.

– Tu voulais le voir ? dit Lexington surpris.

– Oui. Que penses-tu de lui ?

Lexington hésita.

– Je ne sais pas. Je l’ai trouvé très convenable.

Ils fumaient des cigares, marchant sur la route, devant l’auberge, quand Lexington se souvint.

– On a apporté un paquet pour toi de Haslemere. Ça a l'air d'un gros volume.

– Ah ! oui, dit Socrate s'arrêtant de marcher. Où est-il ?

– J'ai dit qu'on le mette au salon.

Socrate s'y précipita et trouva le paquet sur une table. La jeune fille lisait avant d'aller se coucher.

– Je me demandais ce que c'était, dit-elle avec un sourire comme il déchirait le papier d'emballage. Non, mais quel énorme livre !

– C'est la meilleure géographie d'Angleterre à mon sens, dit Socrate et il se mit à tourner les pages.

– Vous cherchez un endroit où aller ? dit-elle, se levant et posant son propre livre avec un bâillement étouffé.

– Je cherche le Pays Rose où tous les bons enfants vont voyager après neuf heures du soir. Je pense, ma jeune demoiselle, que vous feriez mieux d'aller vous coucher.

– Pour une fois, je suis de votre avis, monsieur Smith.

– Un de ces jours vous m'appellerez Soc, dit-il à mi-voix mais elle l'entendit.

– Pourquoi ? dit-elle.

– Sais-tu pourquoi, Lexington ?

Lex foudroyait du regard son frère innocent en apparence.

– Ne faites pas attention à ce vieux Soc, Molly, dit-il, je vais vous accompagner jusqu'au pied de l'escalier.

– Je me demande ce qui pourrait lui arriver si tu ne le faisais pas, dit ingénument Socrate, mais ils étaient sortis et la porte claqua derrière eux.

Lexington rentra au bout d'un quart d'heure.

– Nous avons fait un tour sur la route, dit-il légèrement.

– Je m'en doutais.

Socrate ne leva pas ses yeux du livre.

Les deux clefs qu'il avait prises dans le secrétaire étaient sur la table.

– La mare-au-quoi ? disait-il en grattant de l'ongle l'étiquette brûlée.

– Est-ce le nom d'un village ?

Socrate secoua la tête.

– Je l'avais espéré, dit-il. Bien sûr qu'il y a des endroits qui s'appellent l'Étang-aux-bois, la Flaque-aux-renards, et toutes sortes de choses au diable, aux cerfs, aux champs, aux bruyères. Mais il n'y a pas de mare aux bois, ni aux renards. La Mare-audiable ça n'existe pas en Angleterre et c'est un bien mauvais roman français. Pas de Mare aux champs ni aux cerfs. Allons je vote pour la mare-aux-bruyères. D'autant que ça pourrait être un nom de ferme, et que ce n'est qu'en Devonshire que les fermes portent des noms si pittoresques.

Il ferma le livre en le claquant.

– Pourquoi es-tu si curieux de le savoir ?

– Pourquoi John Mandle cachait-il si bien ces clefs ? demanda Socrate. Si bien qu'on pourrait penser qu'elles sont celles de quelque secret.

– Que vas-tu faire ?

– Je télégraphierai demain à la plus grande agence territoriale en Devonshire pour lui demander d'identifier la Mare-aux-Bruyères... Si elle n'y parvient pas j'essayerai la Mare-au-Cerfs

en Sussex, et en dernier ressort je me rabattrai sur le Pays de Galles. Après tout c'est peut-être la Mare-aux-Bois ? Je ne sais pas pourquoi ces gens ne baptisent pas plus chrétiennement leurs fermes. Et maintenant, et il empochait les clefs, puis-je te demander de faire un tour avec moi ? J'admets, dit modestement Socrate, que je ne suis pas très beau et que ma main, que tu tiens rarement, est rude et calleuse.

– Je ne tiens la main de personne, dit Lexington fortement, maintenant assez là-dessus, Soc ! Tu m'ennuies.

– Viens, Roméo, dit Soc, prenant sa casquette. Nous allons monter jusqu'à la maison incendiée et voir si l'inspiration ne nous y vient pas.

Ils marchèrent le long de la route obscure. La pluie s'était arrêtée, et au clair de lune de petites fumées blanches s'élevaient encore des Woodlands en ruines. Seul le pavillon d'été restait intact et solitaire au milieu de cette désolation.

– Penses-tu sérieusement que Jetheroe sache quelque chose concernant ce meurtre ? demanda Lexington.

– J'en suis certain, fut la réponse inattendue, inattendue de Lexington qui ignorait encore l'accusation portée par Gritt, et le témoignage de celui-ci.

Socrate le lui résuma brièvement.

– Je suis certain que Jetheroe a été témoin du meurtre, dit Socrate, et la petite conversation que j'ai eue avec Molly avant le dîner, confirme en tous points l'histoire de Gritt. Jetheroe est bien sorti pour voir s'il pouvait trouver l'homme qui l'avait effrayée, et elle s'était allongée pour lire sur le sofa et la fenêtre était ouverte. Elle a même entendu les pas de Gritt au dehors.

– Elle n'a cependant pas entendu le coup de feu ?

– Non, cela se comprend. La fenêtre est au nord, le vent venait du sud, ou plutôt du sud-est. De plus...

Les deux hommes s'arrêtèrent sur place.

C'était le bruit d'un coup de feu, tout à fait net dans l'air tranquille de la nuit, qui les avait immobilisés. L'explosion semblait voisine.

– Qu'était-ce ? demanda Lexington, le cœur battant. Un coup de revolver ?

– Non, d'un pistolet automatique. Cela, se reconnaît à la répercussion, dit tranquillement Socrate, et cela venait de la direction des Trois Chênes.

Il prit une petite lanterne de poche dans son veston et dirigea le jet de lumière sur la haie.

– Voici le sentier, dit-il. Maintenant, attention, Lexington ! Et quoi que tu fasses, tiens-toi hors de ma ligne de feu.

Dans sa main droite, comme par magie, avait apparu une vilaine arme, très grosse, avec un barillet court, et d'un calibre à faire peur. Il descendit légèrement le sentier en courant, à toute allure, et il éteignit sa lumière avant d'arriver à l'avenue des buissons.

Il s'arrêta une seconde comme ils arrivaient en vue de la grande branche visible sur un fond velouté de ciel. Pas un bruit, excepté leurs propres respirations, et il poursuivit éclairant le sol devant lui.

– Ah, par exemple ! s'exclama-t-il soudain.

C'était le même « Ah, par exemple ! » dont il s'était servi dans une occasion semblable. Au-dessous de la branche, un homme gisait sur le visage, les bras ouverts, inertes. Un filet de sang coulait de sa tête.

– Jetheroe ! s'écria Socrate Smith, et il se baissait pour retourner le corps sur le dos.

Quand, à portée de la main, éclata un rire maniaque, une sorte de trille dément, « Hoho-ho ! » dont la joie glaça le sang de Lexington. Doucement Socrate fit tourner sa lumière dans la direction du rire, mais personne ne parut.

– Avancez, ou je tire, cria-t-il.

Ping !

La balle le manqua de quelques millimètres, mais il avait vu l'éclair du pistolet, et deux fois son lourd revolver aboya, et il y eut un bruit de buissons, puis le silence.

Les deux hommes se jetèrent dans le buisson et entendirent le froissement des branches comme leur proie s'échappait.

Ils mirent un quart d'heure à abandonner la poursuite, puis s'en retournèrent aux Trois Chênes. Et là, ils eurent la plus grande surprise de la soirée.

Le corps de Théodore Kemeth Ward, allas Jetheroe, avait disparu !

CHAPITRE XIV

LE JOURNAL.

– Heureusement qu'elle ignore qu'il est son père, dit Socrate après une entrevue particulièrement pénible avec Molly. Et encore j'ai comme une idée qu'elle se rend compte qu'il y avait autre chose que de l'amitié dans l'attitude de cet homme envers elle.

– Stone ne lui dira pas, j'espère ? demanda Lexington.

Socrate secoua la tête.

– Stone ressemble trop à une porte de prison pour dire quoi que ce soit à qui que ce soit, dit-il. Il a entendu le coup de feu et mis tous ses domestiques en campagne pour rechercher le fou.

– Est-ce que les gens de Jetheroe peuvent nous donner quelque lumière de ce qui s'est passé ?

– Il était dans sa bibliothèque, c'est tout ce qu'ils savent, et il est parti sans un mot, et est sorti. C'est alors qu'on l'a vu pour la dernière fois.

– La fenêtre était-elle ouverte ?

– Oui, elle l'était, comme le disait Gritt.

– Est-il possible que quelqu'un ait communiqué avec lui à travers la fenêtre, dit Lexington, et l'ait persuadé de sortir ?

– Ce n'est pas qu'une possibilité, c'est une certitude. Jetheroe se doutait de son sort, et y marcha en connaissance de cause. Nous avons trouvé son revolver, avec le cran d'arrêt ouvert, chargé de six balles. Il a dû se rendre le revolver au poing à un rendez-vous qui a eu, je crois bien, sa mort pour conclusion.

– Mais où est le corps ? demanda Lex. Nous avons fouillé la vallée toute la nuit, et nous n'en avons pas trouvé la moindre trace. La seule chose sûre est que Jetheroe a disparu.

Socrate Smith s'était déjà posé plusieurs fois les mêmes questions.

– Il faut donc qu'il ait des complices, je parle du meurtrier, dit-il. Et cela renverse toutes mes théories. Quoique je ne sois pas en mesure d'écarter l'éventualité de plusieurs personnes mêlées à ces crimes. Voyons un peu.

Il se renversa dans sa chaise et compta sur ses doigts.

– Il a tué Mandle. Il a fait une tentative préméditée pour tuer Bob Stone. Il a probablement tué Jetheroe. Sans parler de l'incendie des Woodlands. À qui le tour maintenant ?

Lexington bougea, mal à l'aise, dans son fauteuil.

– Cela me fait froid, dit-il, quand je pense que pour quelques millimètres, c'en était fait de toi.

Soc approuva.

– La question présente est, dit-il doucement avec un air de réflexion profonde, est-il nécessaire que Molly meure aussi ? Je ne le crois pas.

– Sacrebleu ! hurla Lexington en bondissant sur ses pieds, le visage à l'envers. Tu ne veux pas dire sur ce ton froid et calculateur qu'il soit possible qu'ils aient des plans contre Molly ?

– Je ne voudrais pas écarter si simplement une telle possibilité, dit Socrate, absorbé, cela dépend entièrement de...

Il s'arrêta court.

– Tu as une horripilante habitude, dit Lex furieux, de t'interrompre au milieu de tes phrases. De quoi est-ce que cela dépend ?

– Ce n'est qu'une idée que j'ai, dit Soc, mais il mentait, car cette idée était pour lui une certitude, seulement il lui restait à éclaircir le mystère de la Mare-aux Bruyères, et que c'était bien la Mare-aux-Bruyères, c'est ce qu'il apprit dans le cours de l'après-midi.

– Ferme abandonnée à trois milles de Ashburton, sur la route de Newton Abbott, disait le message qu'il reçut d'Exeter. Le propriétaire est un Français qui ne vient jamais dans sa propriété. La ferme a été achetée par lui, il y a vingt ans, et payée par lui 630 livres sterling à MM. Haggit et George, de Torquay.

– Voilà ce que j'appelle une lettre d'affaires, dit Socrate avec satisfaction. Qu'est-ce qui arrive, Lex ? demanda-t-il. J'entends un vacarme en bas.

– Ils ont arrêté Gritt, dit Lexington ; notre ami l'inspecteur est décidé à arrêter quelqu'un et Gritt a jeté feu et flammes contre Jetheroe et proféré de mystérieuses menaces contre lui.

Socrate hocha la tête.

– Cependant, ses menaces sont bien explicables, dit-il. Il croyait qu'il allait faire arrêter Jetheroe. Le pauvre diable ! Dommage que je ne l'aie pas fait arrêter. Si j'avais suivi l'avis de Bob Stone, Jetheroe serait encore vivant.

Le jeune homme avait bien autre chose en tête que les malheurs de M. Gritt, ou même le tragique destin de Jetheroe.

– Penses-tu sérieusement, Soc, que Molly coure un danger quelconque pour une raison ou une autre ?

Son frère secoua la tête.

– Honnêtement, je ne peux te le dire une fois pour toutes, dit-il. Dans certains cas, il y a danger. Répondras-tu à une question franche, Lex ?

– Oui, dit l'autre.

– Es-tu amoureux de Molly Templeton ?

Lex hésita, puis :

– Oui, je le suis, dit-il. Je l'aime de toutes mes forces.

– Lui as-tu dit ?

– Non, pas encore, Lex baissa la tête. Je n'ai pas eu le courage d'essayer un refus.

– Et le lui diras-tu ? persista Socrate.

– À la première occasion. Comment sans muflerie parler d'amour dans un moment pareil quand la pauvre fille est tout occupée de la disparition de son meilleur ami ?

Socrate approuva.

– Je saisis la situation, dit-il. Et que crois-tu qu'elle pense de toi ?

– Je crois qu'elle ne me déteste pas.

– Qu'elle t'aime, hein ?

– Enfin, je ne pourrais pas dire ça sans être un effronté. Mais je crois qu'elle a de l'affection pour moi. Je crois qu'elle sait que je l'aime.

– C'est tout ce qu'il faut savoir, dit Socrate. Si une femme sait qu'un homme l'aime et si elle continue à le traiter comme un être humain, vous pouvez être sûr qu'elle l'aime.

– Crois-tu ? demanda Lex rapidement.

– Ce n'est pas mon métier de diagnostiquer l'amour des dames, dit Socrate en souriant, bien qu'il fût très sérieux à cet instant.

– Tiens-moi au courant de tes progrès, veux-tu ? Vois-tu, Lex, il serra affectueusement le bras du jeune homme, avec toi commence et finit ma famille, et j'ai un certain intérêt dans tes affaires, et spécialement dans l'une d'elles qui pourrait...

Il s'arrêta encore, suivant sa sale manie.

– Qui pourrait quoi ? demanda patiemment Lexington.

– Qui pourrait bouleverser mes habitudes domestiques, dit Soc, mais son frère ne s'y laissa pas prendre. Et une idée lui vint.

– Tu ne penses pas que Molly sache quelque chose concernant ces affreux crimes, hein, Soc ?

– Non, vraiment pas, repartit l'autre, mais il avait hésité juste assez longtemps pour que Lexington se méprît sur la signification de cette pause.

– Crois-tu donc qu'elle sache... commença-t-il sur un ton horrifié, et Socrate éclata de rire.

– Va, mon petit, va lui faire ta cour, et laisse-moi seul, dit-il. Veux-tu assister à une jolie enquête cet après-midi où irai-je sans toi ?

– Si ce n'est que de moi, tu iras seul, déclara Lexington, puis il ajouta : Je pense qu'il n'y a pas de danger que tu reçoives une balle en chemin ?

– Très peu probable. J'emmène Bob comme garde du corps. Tu peux continuer ton flirt avec une conscience tranquille.

L'enquête était affaire de pure forme, et elle fut ajournée comme Socrate l'espérait bien. Le tour pris par les événements avec la disparition de Jetheroe donnait à ce crime un aspect singulièrement sinistre, et Scotland Yard envoya pour l'enquête un de ses plus hauts fonctionnaires.

– Je ne crois pas que nous puissions mieux faire, que de vous laisser le mandat, monsieur Smith, dit-il après les formalités d'usage. Pour la forme, nous devons envoyer un officiel, à titre de contrôle, et il aura probablement la charge de tous les ennuis que l'avenir vous réserve.

– Il pourra avoir aussi sa part des balles à venir, ajouta Socrate, et il raconta l'histoire du soir précédent.

– Croyez-vous vraiment que ce soit un fou ?

– C'est possible, dit Socrate. D'un autre côté, ce rire maniaque pourrait bien n'être qu'un détail d'un plan plus large de camouflage. Il faut rappeler que la lutte est entre les nerfs du meurtrier et ceux de l'homme qui le recherche. Et les nerfs qui cèdent les premiers sont ceux de l'homme qui perd la partie. Un brusque accès de gaieté de la part d'un ennemi dans l'ombre est de nature à déconcerter de plus forts que moi, et incidemment à troubler leur sûreté de tir. Malheureusement pour le meurtrier, mes nerfs sont dans un état parfait.

– Vous êtes un type extraordinaire, monsieur Smith. C'est mille fois dommage que vous ayez quitté Scotland Yard.

– Si j’y étais resté, je serais devenu maintenant un commissaire, c’est-à-dire un inutile à l’heure qu’il est, dit Socrate Smith. Sur quoi il s’excusa car c’était précisément là le grade de son interlocuteur.

– Il y a plusieurs choses qui m’échappent dans la mort de Mandle, dit le commissaire. Pourquoi avait-il des menottes dans sa poche, et qui s’attendait-il à arrêter ?

La découverte des menottes avait été faite lors de la fouille des vêtements du cadavre à Haslemere. Socrate ne l’avait pas pratiquée.

– Pas la moindre idée, dit-il.

Ils parlèrent de l’incendie et des pertes qu’y avaient faites les habitants des Woodlands.

– Je n’avais porté qu’une valise. Elle me manquera, dit Socrate. Miss Templeton a perdu tout ce qu’elle possédait ; excepté son journal, qu’elle cache, je gagerais, sous son oreiller. Ces petites filles remplissent leur journal de leurs pensées les plus sacrées.

Le commissaire se prit à rire. Comme il rapportait cette conversation après le départ de Bob Stone – notons qu’il n’avait jamais plus fait mine de passer une soirée avec eux depuis le soir de l’incendie – Socrate vexa la jeune fille.

– Je n’ai pas remarqué ce journal, dit Lexington surpris.

– Monsieur Smith, je trouve que vous vous êtes conduit d’une façon dégoûtante en parlant ainsi au commissaire, dit la jeune fille écarlate de fureur. Je ne mets aucune pensée sacrée dans mon journal. Et d’ailleurs, je pense très peu.

Les yeux de Socrate la fixaient.

– Quand je vois une jeune demoiselle cachant un petit volume bien épais qui a une serrure, dit-il sentencieusement, je

flaire une fraîcheur d'âme, un goût de se confier à soi-même, qui sont bien agréables à un vieux bonhomme comme moi.

Elle plaida coupable. Oui, elle avait tenu un journal pendant des années, dit-elle, mais il n'en était rien resté après l'incendie, excepté le cahier qu'elle avait mécaniquement saisi quand elle s'était réveillée au milieu de la fumée et des flammes.

– Pourquoi as-tu ennuyé ainsi Molly au sujet de son journal ? demanda Lexington quand ils furent seuls.

– Et pourquoi n'ennuyerais-je pas n'importe qui au sujet de n'importe quoi ? demanda Socrate.

– Crois-tu que ce journal contienne quelque chose ?... il n'acheva pas sa phrase.

– Oui !

– Concernant Mandle ou Jetheroe ? Quelque, chose de dangereux pour elle ?

– C'est très possible, répliqua Socrate si sérieusement que la mâchoire inférieure de son frère en sembla tomber.

– Mais elle ne sait rien qu'elle ne nous ait dit, Soc.

– J'ai seulement dit que c'était très possible, dit Socrate, et il prit un journal pour le lire.

Lexington alla chercher la jeune fille et fit avec elle un petit tour sur la route. C'était devenu une habitude, et le petit tour grandissait à chaque fois.

– Vous n'en voulez pas à mon frère de ses plaisanteries, non ? interrogea-t-il.

– Je pense, répondit-elle, que c'est un homme délicieux.

– Oh, dit-il étonné, je croyais que vous ne l'aimiez pas du tout !

Elle rit doucement.

– Comment pouvez-vous dire si j’aime les gens ou non ?

Question fatale. Il y répondit directement.

– Comment puis-je dire que vous m’aimez ?

– Vous ? dit-elle, et si elle n’était pas surprise le ton y était. Mais quoi, bien sûr vous savez que je vous aime bien.

– Et je vous aime, dit sourdement Lex, et avant qu’il eût pu dire ce qui se passait, ou qu’il eût compris à quelle impulsion il obéissait, elle se trouva dans ses bras et ses lèvres contre les siennes. Quel moment inouï et terrible pour Lexington Smith ! Il était comme dédoublé et confondu de sa propre audace. Une sorte de panique s’empara de lui et il eut un désir fou de s’enfuir, mais il garda la jeune fille étroitement serrée, et, pour dire le vrai, il aurait eu quelque difficulté à se dégager lui-même de deux bras qui s’étaient timidement noués autour de son cou.

– Et laissons-les ensemble, ami lecteur, dit pour soi-même Socrate Smith, involontaire, mais curieux spectateur de cette scène, qui se passait par hasard sur une crête en haut de la route, si bien qu’ils se découpaient sur l’orange du soleil couchant.

Ce n’est qu’une heure après qu’il eût entendu leurs voix du seuil du salon, que Lexington revint seul, triomphant, assuré et semblant marcher sur des nuages.

Il ferma la porte derrière lui et s’assit à la table, fixant son frère avec des yeux brillants.

– Soc, mon vieux, j’ai quelque chose à te dire, dit-il.

– Tu es fiancé avec Molly Templeton, dit Soc, et Lex s’exclama :

– Comment sais-tu ?

– Vous avez choisi le haut de la côte pour vos tendres embrassements, dit Socrate. J’ai cru que vous le faisiez volontairement, ajouta-t-il avec un air d’innocence, et le visage de Lex prit la couleur de la betterave.

– Si Molly savait, elle – commença-t-il terrifié.

– Molly n’en sait rien, et d’autre part ce n’est pas un phénomène extraordinaire dans ces régions, dit Socrate, et il avait l’air de penser à autre chose.

– Est-ce que vous comptez garder le secret de ces fiançailles ?

– Tu nous as entendu ? demanda Lex avec soupçon.

– Non, je te le demandais. Le comptez-vous ?

– Oui, convint Lexington. Molly pense que ce ne serait pas convenable d’annoncer cela sitôt après la mort de M. Mandle.

Soc approuva, tirant doucement des bouffées de son cigare.

– Très content, dit-il. Nous déménageons à Prince’s Place demain. Bob insiste pour que nous y demeurions, et ce ne serait vraiment pas gentil pour ce pauvre vieux...

– Ne pouvons-nous pas rester ici ? demanda Lexington en fronçant le sourcil.

L’autre secoua la tête.

– Il nous faut rester dans le voisinage jusqu’à la fin de l’enquête, et ce ne serait pas poli de refuser l’invitation de Bob, dit-il. J’ai bien peur qu’il te faille en passer par là, Lex, pour une fois. Il n’y a pas de raison pour que vous ne vous mariiez pas dès que nous partirons d’ici, en rentrant à Londres.

– Est-ce que Molly sait que nous allons à Prince’s Place ?

Soc acquiesça.

– Elle ne m’en a rien dit, se plaignit le jeune homme.

– Faut croire qu’elle n’attache pas la même importance que toi à ce déménagement, dit Socrate en souriant. De toutes façons ne fais pas le boudeur, Lex. C’est un bel endroit avec un jardin magnifique. Et puis je ne vois pas comment nous pourrions éluder l’invitation.

– Je suppose que c’est impossible, dit Lexington, très peu convaincu.

Comme il passait devant la porte de Molly, ce soir-là, en se rendant à sa chambre, il glissa une lettre bien inutile et bien longue. Il n’y avait pas de raison de l’assurer de son amour, qui n’avait guère eu le temps de refroidir en si peu de temps, mais dans la chronologie des amants, les minutes de séparation valent des siècles, et les siècles, dans une union réciproque, s’envolent comme des secondes.

La jeune fille interrompit la rédaction de son journal, ce précieux journal qu’elle avait soustrait aux flammes, pour ramasser la lettre et la lire. C’était une lettre enthousiaste, et elle avait les joues en feu, prise à chaque syllabe de chaque mot, pleine d’admiration devant cette composition naïve. Et à la fin, elle la plia soigneusement et la mit sous son oreiller et ajouta encore un paragraphe au récit du jour écoulé.

Elle se mit au lit, mais ne s’endormit pas immédiatement.

Elle commençait à somnoler quand elle entendit une horloge lointaine sonner une heure. Puis elle s’enfonça dans un sommeil agité. Soudain elle ouvrit les yeux. Elle était couchée face au mur et elle avait vu une tâche lumineuse courir le long du mur vers sa tête. Elle se tourna vite dans son lit et vit une silhouette sombre debout près de la table, et un petit cercle jaunâtre qui se promenait sur celle-ci.

– Qui va là ? s’écria-t-elle.

– Silence, si tu tiens à la vie !

La voix était haute et impérative, et dans la lumière de la lampe elle aperçut le reflet de l'acier.

– Que voulez-vous ? demanda-t-elle dans un soupir terrifié, mais la silhouette resta muette.

Elle n'apercevait guère que la partie du visage qui était cachée par un mouchoir de soie bleue. Tout le reste était dissimulé par la visière d'une casquette enfoncée sur le front.

À cet instant, le chercheur trouva ce qu'il voulait, avec un petit sifflement. Elle le vit glisser quelque chose dans sa poche et s'emparer du revolver qu'elle avait posé sur la table. La lumière qu'il portait s'éteignit soudain et il s'appuya contre la porte.

– Ne crie pas. Je resterai dix minutes au dehors, dit-il. Si tu fais le moindre bruit...

Il n'acheva pas sa phrase, mais la menace fit froid dans le dos à Molly.

La porte se referma doucement sur lui. Comment était-il entré. Elle se rappelait l'avoir fermée à clef. Elle écouta et entendit craquer l'escalier. Les minutes lui semblèrent interminables. Enfin, elle n'en put plus et s'élança du lit, enfila sa robe de chambre et ouvrit la porte. Elle savait que la chambre voisine était celle de Socrate, et elle frappa à la cloison. Sa voix répondit tout de suite.

– Qui est-ce ?

– C'est Molly, dit-elle prête à pleurer, et elle entendit une exclamation de surprise et la lumière s'alluma.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, et sur un ton voisin de l'hystérie elle raconta son histoire.

Il saisit un revolver au chevet de son lit et s'élança hors de la chambre, dans les escaliers. Cinq minutes plus tard, il revenait disant que la porte principale de l'auberge était déverrouillée et grande ouverte, mais qu'il n'y avait personne en vue.

– Allons, il faut voir votre chambre, dit-il, et il tourna sa lampe électrique sur l'extérieur de la porte.

Le bout de la clef dépassait en dehors et il hocha la tête.

– Voilà comment il est entré, dit-il. Ces vieilles clefs sont faciles à tourner de l'extérieur si on a une bonne paire de pinces. Avez-vous perdu quelque chose ?

– Je ne sais, dit-elle. Il avait l'air de chercher quelque chose. Je me demandais justement s'il ne me restait pas quelque vieille lettre de M. Mandle.

– Il n'y avait rien sur là table ?

– Non, dit-elle d'abord, puis elle poussa un cri. Mon journal !

– Votre journal ? dit-il rapidement.

– Il était là, elle avait le doigt tendu et elle devint toute rouge, puis toute blanche, et il a disparu !

CHAPITRE XV

NE QUITTEZ PAS MOLLY.

– Il y a une demi-douzaine de façons de pénétrer dans les Chequers, expliqua Socrate en venant prendre le petit déjeuner, et je suis joliment content que nous allions à Prince's Place aujourd'hui. Ici, cela n'a vraiment rien d'une forteresse imprenable.

– J'aurais bien voulu que tu m'aies appelé, Soc, dit Lexington plein de reproches.

– Je me suis arrangé pour calmer miss Templeton sans ton aide, répliqua Soc, et je ne sais pas quel service tu aurais pu lui rendre – et vous, Molly ?

– Elle secoua la tête, sans lever les yeux de son assiette.

– Mais pourquoi diable, en voulaient-ils à votre journal, Molly ? demanda Lex la voix troublée. Est-ce qu'il y avait dedans un renseignement important ?

– Il y avait des tas de choses très importantes, dit-elle, très importantes pour moi. Oh, M. Smith, je mourrais de honte quand je pense que ce journal est entre les mains de quelqu'un !

Elle était si apparemment désespérée que Socrate ne fit pas de plaisanterie, bien qu'il fût en veine de plaisanter.

– Il n’y avait rien concernant M. Mandle ? demanda-t-il.

Elle s’inclina :

– Si, plusieurs choses. J’écrivais des tas de choses le concernant avant – avant – enfin il y a longtemps, corrigea-t-elle hâtivement, et bien davantage sur M. Jetheroe. Nous étions de si bons amis, et c’était un personnage si romantique que j’avais beaucoup à dire sur son compte.

– Vous ne vous rappelez rien de ce que vous avez écrit ?

Elle secoua la tête.

– Non, pas vraiment, dit-elle. Je me souviens, poursuivit-elle avec lenteur, que j’ai écrit des pages et des pages sur les habitudes de M. Mandle. La vie était si plate que je n’avais pas mieux à faire que de l’observer et de noter mes observations. Vous comprenez, ce n’était pas un véritable journal au jour le jour. Et cette année, si je ne l’avais pas rempli avec de petits croquis des gens rencontrés, je n’aurais rien eu à noter. J’avais l’habitude de noter comment M. Mandle avait passé la journée, comme il était resté des heures dans le pavillon d’été quand ce n’était pas dans le studio. Il y a une grande table en marbre dans le pavillon et pendant les journées chaudes, il s’installait avec ce qu’il faut pour écrire et il y restait jusqu’au crépuscule. Timms lui apportait son déjeuner et se tenait dans le voisinage pour le cas où il aurait eu besoin de lui. M. Mandle avait une sonnette électrique dans le pavillon, qui était reliée avec la cuisine.

Sociale hocha la tête.

– Je l’ai remarqué, dit-il.

– Il restait comme ça assis pendant des heures. Il y avait un fauteuil en marbre qu’il avait acheté à Londres et qu’il affectionnait. On dit que c’est de l’ancien, du vrai, et que ça vient d’Italie. Timms le remplissait de coussins et je me souviens qu’un jour j’eus en le voyant l’impression d’un roi sur son trône.

Cela ressemblait beaucoup à un trône. Mais je n'ai vraiment rien écrit dans mon journal que n'importe quel domestique de la maison n'aurait pu raconter à la personne qui a volé le livre.

– C'est drôle, murmura tranquillement Socrate.

Sans un mot, il les quitta et monta ans Woodlands en ruines qui se réduisaient maintenant à deux murs noirs et un tas d'objets brûlés. Le pavillon d'été était situé au point culminant du jardin et surplombait la route de Godalming. Il était construit en pierre blanche. C'était un joli petit bâtiment, un peu compliqué, avec un toit très orné. Il avait des fenêtres sur ses quatre côtés, et l'intérieur était bien sec et confortable. Ce que Molly décrivait comme un trône en avait toute l'apparence. Le siège était porté par quelque chose qui avait l'air d'un épais bloc de marbre, et l'intérieur du meuble avait un air de dignité très impressionnant. Un splendide siège, au dossier haut, placé derrière une table en même matière que lui.

Socrate avait déjà fouillé le pavillon, mais sans attacher grande importance aux séjours qu'y faisait John Mandle. C'était après tout le genre d'endroit où un homme de loisirs devait tout naturellement se retirer pour être seul. La vue, par la porte, était magnifique, et la situation du pavillon à tous égards plaisante.

Quand il rentra à l'auberge, les deux jeunes gens étaient encore accoudés à la même table, et quand il ouvrit la porte il y eut un coup d'œil et un bruit de chaises qui le mirent en joie.

– Je crois que nous devrions faire nos paquets, dit-il. Bob nous envoie sa voiture à onze heures.

Il vit une ombre sur le visage de la jeune fille.

– L'idée de séjourner à Prince's Place ne vous séduit pas, Molly ? demanda-t-il.

– Assez peu, accorda-t-elle. J'aime beaucoup M. Stone, c'est un homme très gentil, mais précisément aujourd'hui – elle

regarda Lex – je ne me sens pas très disposée à habiter sous son toit.

Soc la comprenait bien, mais plusieurs raisons militaient en faveur de l'arrangement suggéré par Bob Stone. Il désirait une maison où ses allées et venues ne seraient pas contrôlables, et où il pourrait librement se servir du téléphone. De plus, Bob pouvait mettre à sa disposition des ressources que n'offrait pas le village. Stone avait un grand train de maison, et il avait deux voitures qui pouvaient être bien utiles le cas échéant.

Bob arriva dans l'une d'elles à onze heures, et il fut très affecté au récit de l'aventure nocturne de la jeune fille.

– Le plus tôt que vous serez à Prince's Place sera le mieux, dit-il, assez irrité. Allons, Timms, dépêchons-nous avec ces bagages !

La jeune fille avait gardé à son service tous les domestiques de son beau-père et le fait que Bob eût étendu son invitation à la domesticité avait été d'un grand poids pour la lui faire accepter.

Timms descendit les bagages et on les plaça dans la limousine, Molly et Lex étant déjà partis en avant car la distance n'était que d'un demi-mille.

Bob regarda dans leur direction, le visage à l'envers et Socrate, qui l'observait, éprouva passagèrement une certaine pitié. La tristesse de Bob, toutefois, s'effaça presque immédiatement.

– Nous marcherons aussi, Soc, dit-il. Pas de nouvelles de Jetheroe ?

Socrate secoua la tête.

– Je ne crois pas que nous aurons de ses nouvelles, dit-il. Je n'arrive pas à comprendre comment ils l'ont enlevé.

– Il pourrait être parti de lui-même, suggéra Bob.

– Il pourrait, agréa Socrate Smith, mais la première impression que j’ai eue, était qu’il était dangereusement blessé, sinon mort.

– Et cependant on n’a pas trouvé trace de sang, malgré l’examen attentif que nous avons fait du sentier, dit Bob. S’il avait été simplement étourdi et qu’il fût revenu à lui, pourquoi ne serait-il pas retourné chez lui ?

– La réponse à cette question n’est pas en mon pouvoir, répliqua Socrate. De plusieurs façons la disparition de Jetheroe est encore plus mystérieuse que le meurtre de Mandle, ou l’incendie, ou cette visite extraordinaire faite à Molly la nuit dernière.

Ils prirent le chemin des Trois Chênes, et comme d’un mutuel accord, ils s’arrêtèrent au-dessous de la branche fatale.

– Avez-vous tenté une reconstitution du crime ? demanda Bob Stone.

Socrate secoua la tête.

– Pas depuis le premier soir, dit-il. Je sais, naturellement, que Mandle grimpa lui-même à l’arbre...

– Grimpa lui-même avec ses genoux, dans un tel état ?

– Je ne sais rien de l’état de ses genoux, répliqua Socrate. Tout ce que je sais est qu’il grimpa à l’arbre. La première chose que j’ai regardé quand j’ai grimpé moi-même pour l’atteindre fut la semelle de ses souliers. Ils avaient des clous très gros, et il y avait des fragments d’écorce entre la semelle et les clous. J’ai fait un examen microscopique de l’écorce et il n’y a pas de doute, c’était bien de l’écorce de chêne.

– Et la corde, comment s’est-elle entourée autour de son corps ?

Socrate secoua la tête.

– Pendant que vous y êtes, demandez-moi comment Jetheroe est entré en possession du revolver de John Mandle.

Bob Stone le regarda avec ahurissement :

– Son revolver ? dit-il d'un air incrédule, et Soc Smith expliqua.

– Vous savez que le revolver a été trouvé sur le côté du sentier ? Le cran d'arrêt était ôté, ce qui fait penser qu'il était venu à un rendez-vous sans grande confiance dans la bonne foi du monsieur qui l'avait convoqué. Le revolver a été identifié par Timms, qui l'avait vu dans la chambre de M. Mandle. Nous avons pu atteindre l'armurier qui lui avait vendu cette arme, et il n'y a pas de doute qu'il appartenait à Mandle. Selon moi, Jetheroe a trouvé ce revolver dans la nuit du crime. Possible qu'il ait glissé de la poche de Mandle. Rappelez-vous la déposition de Gritt, Jetheroe rentrant chez lui et s'arrêtant sur le seuil en marmonnant, en train de regarder un revolver tiré de sa poche. Il s'y reprit à deux fois, souvenez-vous.

Stone approuva.

– Voilà donc, dit-il en réfléchissant. Bien sûr il l'a regardé par deux fois parce que c'était quelque chose de nouveau pour lui, quelque chose qu'il n'avait pas depuis longtemps.

– Exactement, dit Socrate Smith. Bien que je n'aie pas fait une reconstitution du crime, j'ai trouvé le sentier par lequel l'homme au rire maniaque s'est enfui. En plein jour, il est facile à suivre et conduit directement à la route. Si au lieu de battre les buissons comme un fou moi-même derrière lui j'avais envoyé Lex sur la route, il l'aurait vu sortir des fourrés.

Stone soupira et résuma en quelques mots :

– Un drôle de cas, dans l'ensemble, dit-il. Diablement drôle.

Leur chemin les mena devant le portail de la maison blanche, et Socrate regarda du coin de l'œil dans l'allée du jardin. Il s'arrêta et tourna les talons.

– Qu'est-ce ? demanda Bob en le rejoignant.

Une épaisse maritorne descendait l'allée en courant et en agitant la main.

– Je suppose que c'est la gouvernante de Jetheroe, dit Soc.

La femme était en nage, la respiration coupée.

– J'ai vu ces messieurs par la fenêtre, dit-elle, et j'ai essayé d'attirer leur attention.

– Qu'est-ce demanda Soc. A-t-on retrouvé M. Jetheroe ?

– Non, monsieur, mais j'ai examiné toute la maison, et j'ai fait une ou deux découvertes que j'aimerais que vous voyiez. Vous êtes bien les messieurs chargés de l'affaire, n'est-ce pas ?

Socrate s'inclina, et suivit la dame haletante dans l'allée.

– Nous avons été si bouleversés, dit-elle, que nous n'avons plus su si nous marchions sur les pieds ou sur la tête. J'ai dit à Thomas – c'est le valet de M. Jetheroe – que pour moi il n'était pas mort.

– Avez-vous eu de ses nouvelles ? demanda Socrate.

Elle secoua la tête.

– Non, monsieur, mais je suis sûre qu'il ne se passera pas longtemps avant que nous en ayons.

Elle voulait sûrement ménager son petit effet, et Socrate ne voulut pas le lui gâter. Elle les conduisit en haut et ouvrit la porte de la salle de bains avec un air dramatique.

– Voilà ce que j'ai trouvé dit-elle.

Sur une chaise il y avait deux ou trois mouchoirs, bien qu'à première vue il fut difficile de les nommer ainsi, tant ils étaient raides et froissés, comme trempés dans une teinture brune.

– Du sang ! s'écria Socrate. Où les avez-vous trouvés ?

– Sous le tub, dit la femme. Comme je rangeais ce matin, je les y ai trouvés. Et je sais qu'il y a huit jours quand j'ai fait nettoyer cette pièce en ma présence, ils n'y étaient pas. M. Jetheroe était très méticuleux.

– Ce sont bien des taches de sang, dit Bob Stone, prenant un des morceaux d'étoffe dans la main de Soc.

– Et ce n'est pas tout, dit la femme triomphante. J'ai regardé partout, et, me rappelant que M. Jetheroe avait ici une petite armoire de médecine un en-cas de pharmacie, que vous voyez là pendant au mur, j'ai eu l'idée de l'ouvrir. Elle le fit, révélant un désordre de bouteilles, une confusion de bandages entassés dans un coin. Quelqu'un a passé par ici depuis la dernière fois que j'ai ouvert cette armoire, dit-elle. M. Jetheroe était excessivement rangé et soigneux. Et de plus, regardez ça ! Elle montrait une empreinte sanglante sur l'étagère.

Socrate sortit soigneusement les bandages. Deux ou trois avaient de petites taches brunes, une bouteille de teinture d'iode débouchée, à moitié vide, reposait sur l'étagère inférieure. Quelqu'un s'en était servi maladroitement, comme l'attestait une longue trace.

– Après cette découverte, dit Mrs Howard avec importance, j'ai soigneusement tout inspecté, et particulièrement la baignoire. Si vous faites comme moi vous verrez que quelque s'est servi du robinet pour laver une blessure.

En effet des traces brunes sur l'émail confirmaient cette hypothèse. Bob approuva.

– Il est évidemment revenu ici pour se laver et se faire un pansement.

– Mais pourquoi disparaître ensuite ? interrogea Socrate. Quand pensez-vous que M. Jetheroe est venu ? La nuit dernière ?

La femme hésita.

– Possible, monsieur, possible aussi que ça ait été la nuit d'avant. Ici on ne s'attendait à rien d'extraordinaire et personne n'était levé. M. Jetheroe se sert toujours de sa clef. Jusqu'à l'arrivée de la police vers trois heures du matin, nous ne nous doutions de rien.

– Je saisis, dit Socrate. Il est donc possible qu'entre le moment où il a été blessé et l'arrivée de la police, il soit rentré ici, ait pansé ses blessures et soit reparti. Du moins c'est vraisemblable.

Il examina encore l'armoire et toute la pièce.

– Pourrais-je voir la chambre de M. Jetheroe ? demanda-t-il.

– C'est ce que j'allais vous proposer, Monsieur, dit la gouvernante en le conduisant. Je n'ai pas encore pu faire l'inventaire des vêtements, ce qui fait que je ne sais pas s'il y en a de disparus. Je me souviens qu'au matin j'ai trouvé le tiroir des faux-cols ouvert, mais rien d'autre n'avait l'air touché.

M. Jetheroe était un homme méthodique. Il entretenait lui-même ses affaires et les rangeait lui-même. Trois ou quatre costumes pendaient dans une grande armoire. Ils les dépendirent. Le second porte-habits qu'ils décrochèrent de la tringle portait certainement le vêtement que Jetheroe avait sur lui la nuit de sa disparition. Socrate le regarda au jour.

– Voyez, les épaules sont imbibées de sang. Voilà qui nous renseigne sur M. Jetheroe. Il est vivant.

– Mais où est-il ? demanda Bob.

– Que vous dirais-je ? Il a une raison à lui de disparaître. Je pense que nous la connaissons dans un jour ou deux. Merci, Mrs Howard, – il se retourna vers la femme – vous pouvez être rassurée, M. Jetheroe est certainement vivant.

Un quart d'heure plus tard, il remontait la magnifique allée qui conduit à Prince's Place. Bob et lui se taisaient. C'est Socrate qui rompit le silence.

– Cette découverte m'a délivré d'une inquiétude personnelle.

– Que voulez-vous dire ? demanda l'autre surpris. La disparition de Jetheroe vous faisait quelque chose ?

– D'une certaine façon, dit Soc. J'étais inquiet. Tant que Jetheroe est du monde des vivants j'ai un peu de répit. Car l'assassin de John Mandle donnera certainement ses soins au meurtre de Jetheroe avant de tourner son œil homicide vers ma modeste personne.

Bob écarquilla les yeux :

– Croyez-vous que vous soyez en danger ?

– J'en ai la certitude absolue, répliqua Socrate et j'ajouterai que la méthode employée pour me supprimer sera particulièrement dangereuse, et pour moi et pour le meurtrier, ajouta-t-il en ricanant.

Lex et la jeune fille n'arrivèrent qu'au bout d'un certain temps. Bob avait réservé pour Molly la meilleure chambre de la maison, et quand elle visita son nouveau logement elle se sentit touchée des attentions de Bob. C'était une grande chambre donnant sur un ancien jardin, un jardin des jours d'autrefois quand des cavaliers enrubannés l'avaient fait exécuter par les ouvriers des Chequers, un jardin qu'on avait entretenu depuis le règne d'Élisabeth jusqu'aux jours de Nelson, et qui était au-

jourd'hui aussi frais, aussi gracieux qu'au temps passé, pour le plaisir de Molly, qui en devenait la reine.

Les nouvelles la réjouirent, mais elle restait étonnée.

– Je ne puis comprendre pourquoi il est parti. Lui, un homme tout à fait positif ; et malgré son air pittoresque un homme absolument pas mystérieux. Le croyez-vous dans le voisinage ?

– Je ne pense pas, dit Socrate, comme ils marchaient dans le jardin après le déjeuner.

– Mais pourquoi se cacher ? Il n'a rien fait de mal.

– Ces temps-ci, non, dit Socrate.

– Ces temps-ci ? répéta-t-elle.

– M. Jetheroe a eu une vie très dure, sa hâta d'expliquer Socrate, se rappelant qu'un jour la jeune fille pourrait apprendre sa parenté avec le disparu. Et les gens de science nous apprennent que nos cellules changent si bien que tous les sept ans nous n'avons plus rien de ce que nous étions, aussi se demande-t-on comment M. Jetheroe pourrait être aujourd'hui inquiet pour ses écarts de jeunesse. Je vous répète qu'il a eu une vie très dure, et qu'il a souffert une terrible injustice de la part de quelqu'un.

– Pensez-vous qu'il soit pour quelque chose dans la mort de M. Mandle ? demanda-t-elle en pâissant.

– Il est pour moi, innocent de ce crime. Mais...

– Mais ?

– Mais il y a, à son sujet, un petit mystère qui demande explication.

– Mais pourquoi se cacher ? Que craint-il ?

– La répétition de son aventure nocturne, par exemple. Et ne vous cassez pas la tête à ce sujet. Voici Lexington qui a certainement à vous dire des choses plus intéressantes que je n'en puis imaginer.

Le couple le rappela quelques minutes plus tard. On lui téléphona de Londres pour lui annoncer qu'un messenger apportant une communication surprenante se rendait à Prince's Place. C'était un employé de la *London and Surrey Bank* qui arriva peu après.

– Notre directeur général m'envoie à vous, sur les instructions de Scotland Yard, dit le visiteur. Je suis à l'agence de Lothbury de la *London and Surrey Bank* et c'est nous qui gérons les affaires de M. Jetheroe.

– Un instant.

Ils étaient dans la salle à manger.

– Vous ne verrez pas d'objections à ce que nous parlions dans le jardin. Dans le potager de préférence. Car les choux n'ont pas d'oreilles si les murs en ont.

Quand ils y furent :

– Vous disiez ?

– Monsieur, dit l'employé, nous avons lu la nouvelle de la disparition de M. Jetheroe, mais trop tard. Car une heure auparavant nous avons accepté un chèque de cinq cents livres sur son compte. Il sortit de sa serviette une enveloppe d'où il exhiba un chèque.

Socrate l'examina. Il était signé, et il reconnut la signature de Jetheroe.

– Qui a présenté ce chèque ?

– M. Jetheroe, à ce que dit le caissier.

– Est-ce que le caissier n'a rien remarqué de particulier ?

L'employé acquiesça :

– Si. Il avait la tête bandée et le caissier lui demanda si c'était un accident. M. Jetheroe répondit qu'il avait fait une chute de moto, et notre caissier pensa même que c'était étonnant pour un homme de l'âge de M. Jetheroe d'aller encore à motocyclette.

– A-t-il laissé quelque indication sur sa destination ?

– Non, monsieur. Tout ce qu'il a dit, c'est qu'il devrait probablement tirer bientôt d'autres chèques mais qu'il ne pourrait vraisemblablement pas venir les toucher lui-même.

Socrate Smith se gratta l'oreille.

– Puis-je demander comment se portent les affaires de M. Jetheroe ?

– Il y a un dépôt considérable, Monsieur. Le directeur, pensant que cela pouvait vous intéresser, m'a donné les chiffres exacts. Il a plus de quatre mille livres en argent liquide et des titres en nombre considérable entre nos mains. Il a hérité d'une tante, une véritable fortune, il y a six ans environ. Nous étions les banquiers de celle-ci, et c'est ainsi que nous sommes devenus les siens. Nous dirigeons ses affaires, touchons ses dividendes, et agissons en son nom quand il est en voyage. Notre directeur a été un peu inquiet par la publicité de l'affaire et il a pensé que la meilleure chose était d'entrer en communication avec Scotland Yard, ce qu'il a fait.

– Merci, dit Socrate après un instant. Je savais que M. Jetheroe était vivant et j'en avais eu la preuve ce matin. Quand ce chèque a-t-il été touché ?

– Hier matin vers onze heures et demie, et c'est à la vue du message...

– Du message ? Que voulez-vous dire ?

– Oh, je vous demande pardon ! J'ai oublié de vous dire. Tenez, monsieur, et l'employé retourna le chèque. Il y avait une ligne d'écriture dans la marge près des perforations. C'était écrit au crayon, assez faiblement.

Socrate éleva le chèque vers la lumière et lut :

« S. S. Ne quittez pas Molly ! J. »

CHAPITRE XVI

UN TRÔNE DE MARBRE.

Le message était pour lui. De cela pas le moindre doute. Jetheroe savait qu'il lui tomberait entre les mains.

« *S. S. Ne quittez pas Molly ! J.* », relut Socrate.

Ainsi Molly était en danger, et Jetheroe le savait, tout en ignorant d'où et comment viendrait le danger.

– Excusez-moi, monsieur, dit l'employé. C'est en réalité la raison de ma venue ici. Voyez-vous, le caissier ne l'avait pas remarqué d'abord. C'est le directeur qui, en tournant le chèque pour vérifier comme nous faisons toujours, si notre client avait signé au dos, comme c'est l'habitude, le chèque tiré sur lui-même, c'est le directeur qui a remarqué que le caissier avait oublié de rappeler à M. Jetheroe de remplir cette formalité. C'est alors qu'il découvrit cette ligne écrite au crayon.

Ainsi Jetheroe se cachait volontairement et entendait rester caché. De plus il ne serait pas en mesure de venir protéger Molly puisqu'il en chargeait le détective.

Il emprunta une des voitures de Bob pour reconduire l'employé à la gare et il revint à Prince's Place juste à temps pour dîner.

Bob savait qu'il avait eu une visite, mais Socrate ne crut pas bon de lui dire, non plus qu'à Lex, quelle visite, ni rien la concernant. On disait de Socrate qu'il était très secret, mais ce n'était pas sans raison. Son confident était lui-même. Il ne parla guère pendant le dîner.

Malgré ses préoccupations Soc ne manqua pas de remarquer avec une agréable surprise que l'attitude de Bob Stone à l'égard de Lex et de Molly était telle qu'on pouvait la désirer. Il fallait croire qu'il acceptait le sort qui avait rapproché ces deux jeunes gens l'un de l'autre, et comme il était un homme de résolution, il avait accepté philosophiquement la situation.

– Bon, dit Bob, comme ils se séparaient pour la nuit, vous avez eu trois jours fatigants.

– Trois jours ? dit Socrate Smith surpris. Cela m'avait l'air de trois ans !

– J'ai parlé à Molly, ce soir, dit Bob, à propos des Woodlands. Elle a décidé de rebâtir et de vendre. Trop de mauvais souvenirs s'y attachent, dit-elle, et je la comprends.

Soc approuva :

– J'espère qu'on ne se mettra pas à rebâtir avant que j'aie complètement tout inspecté.

– Vous attendez-vous toujours à y trouver quelque chose ?

– Oui, dit Socrate. J'y ai eu trois hommes employés depuis le matin de l'incendie, et le département des Incendies à Londres m'a envoyé un de ses meilleurs spécialistes.

– J'ai vu en effet des gens qui fouillaient comme je passais par là aujourd'hui, dit Bob. Je ne savais pas qu'ils travaillaient pour vous. Je crois que c'est encore une partie de perdue.

– Je le crois aussi, admit Socrate, mais comme vous le savez ce sont ces parties perdues qui nous fournissent tout d'un coup les meilleurs et les plus exploitables renseignements.

Le matin suivant, comme il en avait l'habitude, il marcha jusqu'aux Woodlands et interrogea le spécialiste, qui ne fut guère encourageant.

– Je n'ai jamais vu un incendie aussi complet, il n'y a pas un brin de charpente de laissé.

– Avez-vous examiné les restes du secrétaire ?

L'autre fit oui de la tête.

– Je l'ai pour ainsi dire passé au crible. Mais il n'y avait rien de caché. Vous êtes venu examiner l'endroit pendant la nuit, n'est-ce pas ?

– Moi ? dit Socrate, je n'ai même pas approché d'ici.

– Un de nos hommes a vu quelqu'un qui se promenait dans les ruines avec une lampe électrique. J'ai pensé que c'était vous.

– Vers quelle heure ?

– Un peu après la tombée de la nuit. Mon type habite un cottage en bas de la route, et il avait été prendre un verre aux Chequers, et il revenait chez lui. Il pouvait bien être neuf heures et demie, car c'est l'heure de la fermeture du bar. Il a vu quelqu'un qui allait de ci, de là, mais rien d'autre. Il croyait que c'était vous. Comme moi, quand il me l'a raconté ce matin.

Socrate Smith se taisait. L'idée ne lui était pas venue que le mystérieux criminel pouvait avoir intérêt à fouiller les ruines.

– Vous ferez bien de mettre un homme de garde la nuit, dit-il. Et pendant que j'y pense voulez-vous dire aux travailleurs de ne pas se servir du pavillon d'été pour leurs repas, je vous prie. J'en ai vu hier qui le faisaient.

L'autre s'inclina.

– Je les avais prévenus, dit-il. C'est un charmant endroit.

Ils marchaient lentement dans la direction du pavillon.

– Le marbre de la table est un marbre rare, et probablement d'une certaine valeur, expliquait Socrate, et comme il se trouvait sur le seuil, il ne put retenir une exclamation de mauvaise humeur.

– Ils ont passé par ici ! dit-il furieux. Non mais vraiment, voyez vous-même.

La table de marbre était renversée et brisée en deux. Le fauteuil, ce splendide trône dont parlait Molly, était renversé de son piédestal.

– Vraiment, c'est trop dommage, dit Socrate avec fureur.

– Mes hommes sont incapables de faire quelque chose de semblable, protesta le spécialiste, enjambant les morceaux de la table. Et ceci, monsieur, qu'est-ce que vous en pensez ?

La base du trône que Socrate croyait plein était en réalité une cavité vide, au fond de laquelle se trouvait une boîte plate en métal.

Il se pencha et la prit. La fermeture en avait été forcée et elle était vide, il n'y restait qu'une feuille de papier que le malfaiteur dans sa hâte avait évidemment omis d'emporter. Socrate regarda le papier au grand jour. C'était une page de titre, écrit de la main de John Mandle, dans cette écriture qu'il connaissait bien :

« Déposition de John Mandle, ex-détective, inspecteur de la Police Métropolitaine, concernant les événements qui eurent lieu à la Mare-aux-Bruyères, le 27 février 1902. »

Socrate bondit dans le pavillon et le fouilla soigneusement. Pas le moindre bout de papier ne fut retrouvé. Le visiteur nocturne avait fait très proprement son travail.

La déposition existait bien, mais entre quelles mains était-elle ?

Les ouvriers furent appelés à la hâte et replacèrent le haut du fauteuil sur la base. Il était intact et c'était bien inutilement qu'on l'avait ainsi renversé car un mécanisme très simple permettait de le faire basculer d'une légère pression de la main, de manière à découvrir la cavité.

Bob n'était pas chez lui quand Socrate revint à Prince's Place. Il avait une ferme à dix milles de là et était allé payer ses fermiers.

Lexington était au pied d'un arbre en train de prêter ses mains à Molly pour dévider sa laine.

– Fâché de te déranger, Lex, mais j'ai fait une importante découverte ce matin, dit d'emblée Socrate quand il eut amené son frère dans sa chambre. J'ai trouvé la cachette du manuscrit de Mandle.

– Et le manuscrit ?

– Rien qu'une feuille de celui-ci. Lis-la et dis-moi ce que tu en conclus.

Lex la lut d'un regard.

– C'est évidemment une page de titre ? Le reste était-il avec ?

– Quelqu'un avait une bonne raison de vouloir le détruire, dit-il. Quelqu'un qui a dû en venir à l'extrémité de brûler les Woodlands dans cette intention. Il devait y avoir quelque chose qui pesait lourdement sur la conscience de John Mandle, et je croirais volontiers que c'est bien plus cela, que sa conduite à

l'égard de la mère de Molly, qui l'inquiétait et le mettait dans un état de nerfs perpétuellement fâcheux. De plus, il devait s'attendre à ce que la personne contre la venue de laquelle il avait pris tant de précautions, voulût se rendre maîtresse de sa confession, car je pense que c'était une confession. D'où cette façon de dissimuler le manuscrit dans le pavillon. Te souviens-tu de ce que Molly nous a dit des longues heures qu'il y passait, ne permettant pas qu'on le dérange avant qu'il eût sonné les domestiques ?

– Ainsi tu penses, dit Lexington après un instant de réflexion que c'est cette personne qui a fouillé les ruines la nuit dernière ? Ç'aurait pu être Bob aussi bien.

– Il n'y est pas assez intéressé, dit Socrate. À part quoi Bob était avec moi hier soir jusqu'à près de minuit. C'est à neuf heures et demie que l'inconnu a été vu.

– Jetheroe ? suggéra Lex, et Socrate ne répondit pas. Le crois-tu ?

– Possible, concéda Soc.

– Si c'était Jetheroe, continua Lex, et si Jetheroe avait intérêt, à détruire ce manuscrit, c'est lui qui a tué Mandle.

– Cela ne me surprendrait pas, fut la réponse évasive. Lex, je voulais te dire que j'ai engagé un nouveau valet de chambre.

– Tu ne renvoies pas Septimus ? demanda Lexington, car il y avait des années que Septimus était au service de son frère.

– Je ne peux pas amener Septimus ici. Ça lui déplairait, dit Socrate. Tu sais comme il a horreur des nouvelles gens et des endroits nouveaux. Et il est fier de ne s'être jamais éloigné Regent's Park de plus de deux milles en toute sa vie. Non, je fais venir ici Frank.

– Et d'où sort-il, ce Frank ?

– Frank est un serviteur modèle. Il est bachelier ès lettres et ès sciences. Il a été secrétaire de deux commissaires, et je crois qu’il sera commissaire un de ces jours, dit Socrate avec un sourire.

Lexington soupira :

– Oh, je savais. En d’autres termes c’est un détective.

– Et des plus vulgaires, c’est un flic. Et j’ai besoin de lui pour surveiller cette maison.

– Bob n’aimera guère ça.

– Bob n’en saura rien, dit Socrate. Je reconnais que ce n’est pas gentil de tricher ainsi ce pauvre Bob, mais j’ai des instructions à suivre, ajouta-t-il humoristiquement, en pensant au message reçu au dos du chèque. Et je ne crois pas Bob capable de procurer à Molly la protection nécessaire à sa santé et à son bien-être. Pas plus que toi, dit-il, arrêtant une protestation. Tu es trop amoureux de Molly, et ça te brouille la cervelle et le jugement. Non, Franck fera beaucoup mieux l’affaire.

– Bien sûr, si tu crois que je ne peux pas protéger Molly... commença Lexington.

– Je ne le crois pas, dit l’autre, et d’autant moins que tu ne seras pas ici. Sans plus de mystère sur ce point, je me rends en Devonshire pour voir la Mare-aux-Bruyères. Je suis très intéressé par ce qu’elle peut contenir. Et tu viens avec moi.

– Ah bon, dit le jeune homme soulagé. Voilà pourquoi tu fais venir ce Frank.

– En effet, dit Socrate, et j’ajouterai que Frank est fiancé à une très jolie fille, la fille de Staines, le médecin. Tu n’as pas besoin de craindre la concurrence.

Frank arriva cet après-midi. C’était un jeune homme calme, de bon aspect, un serviteur idéal.

Il brossa et repassa les habits à la perfection, et eut un grand succès auprès des autres domestiques.

– Vous ne m’en voulez pas de vous accabler d’un domestique de plus, Bob ?

– Pas le moins du monde, dit en riant Bob Stone quand Socrate se fut excusé. Mais qu’est-ce qui est donc arrivé à ce respectable vieux monsieur qui vous dorlote à Regent’s Park ?

– Septimus n’aime pas voyager, mentit effrontément Socrate, et de nos jours il ne peut guère plus travailler. Il a fallu que je lui raconte que ce nouveau serviteur était pour Lexington.

Bob Stone approuva.

– Venez donc dans le bureau, dit-il.

Quand ils furent seuls, Socrate lui raconta les événements du matin.

– Ainsi il gardait son petit secret sous son fauteuil de marbre, hein ? dit lentement Bob. Quel drôle de type ! Quel drôle de type c’était !

Avez-vous une idée de ce que contenait le manuscrit ?

– Quelque chose d’assez terrible, probablement, dit Socrate. Il va falloir que je me renseigne sur les faits et gestes de Mandle le 27 février 1902.

– Je peux vous faciliter le travail, dit Bob se levant et il se dirigea vers une armoire. En 1902 Mandle et moi travaillions plus ou moins ensemble, et j’ai là un moyen de me remémorer nos pérégrinations. Pas tout à fait un journal, dit-il en souriant. Pauvre Molly, je pense qu’elle n’a pas retrouvé le sien ?

Socrate secoua la tête.

– J’avais l’habitude d’écrire quelques notes concernant mon emploi du temps et les affaires dont je m’occupais, dit Bob,

ouvrant l'armoire et cherchant de la main le long d'un rang de volumes uniformes. Nous y voici, 1902. Il tira le volume et tourna les pages. 27 février. C'était un vendredi, dit-il. J'étais à Cardiff à la recherche de Deveroux. Je me souviens d'avoir fouillé un bateau en partance à destination de Bilbao.

– Est-ce que Mandle était avec vous ? demanda Socrate.

Bob acquiesça :

– Voilà la citation, dit-il « *Mandle et moi avons fouillé le vapeur Autrim. Pas trace de Deveroux.* Nous retournâmes le lendemain à Londres. Non, le dimanche, il montra la ligne.

– Ainsi si quelque chose est arrivé à la Mare-aux-Bruyères ce jour-là, Mandle ne pouvait y être présent. Il a dû l'apprendre par la suite, dit Socrate.

– Apparemment, répondit Bob. Où est la Mare-aux-Bruyères ? Ça m'a l'air d'un nom de Devonshire.

Socrate approuva :

– C'est une ferme sur la route d'Askburton, la propriété d'un Français, dit-il. À ce que je sais c'est une propriété abandonnée et inoccupée.

– Pourquoi n'iriez-vous pas là-bas voir de quoi il retourne ?

– J'avais pensé y aller demain en prenant Lexington avec moi. Est-ce que Mandle vous a jamais parlé de cet endroit ?

Bob Stone secoua la tête.

– Savez-vous ce que je pense de Mandle ? demanda-t-il d'un air grave. Je crois qu'il était fou.

– Fou ?

Bob répéta :

– Fou. Il avait de drôles d'hallucinations. Je n'ai jamais cru que sa vie fût sérieusement menacée, et je suis certain que tous ces fusils à ressorts et ces pièges-à-homme dont il encombrait son jardin étaient autant de symptômes d'une monomanie.

– Il avait bien lieu de craindre, cependant, dit sèchement Socrate.

– Vous voulez dire parce qu'il a été tué ? Oui, mais n'est-il pas possible que la personne qui l'a tué n'ait rien eu de commun avec la personne – je dirai la personne imaginaire qu'il redoutait ? Mandle était quelqu'un d'aussi secret que vous, Soc. Il était toujours à soupçonner des mystères quand il voyait une maison abandonnée, et la vue d'une maison en ruines suffisait pour le lancer dans des spéculations sans fin sur les crimes mystérieux qui auraient pu s'y perpétuer. Et n'oubliez pas que Mandle a beaucoup voyagé en auto à travers le Devonshire. C'était là qu'il aimait à prendre ses vacances, et on peut bien penser qu'ayant aperçu cette Mare-aux-Bruyères et séduit par ce nom à l'ancienne mode il s'est mis à bâtir un roman avec cette propriété pour cadre.

– Je ne m'avancerais pas jusqu'à dire que c'est impossible, dit Socrate, mais j'irai quand même et je verrai la Mare-aux-Bruyères.

– Vous serez probablement bien désappointé, dit Bob en souriant. Pauvre vieux Mandle. Il nous donne bien plus de souci après sa mort que jamais avant !

– Au fait, dit Socrate comme il sortait du bureau, cela vous ennuerait-il si Frank dormait dans mon cabinet de toilette ? Je laisse ici un tas de petites choses qui pourraient avoir quelque importance pour l'affaire si nous arrivons à la mener plus loin.

– Pourquoi ne pas les mettre dans mon coffre-fort ? demanda Bob. Mais peut-être pas. Certainement faites dormir

votre homme là. C'est un type précieux, mais il ne fait pas très bien les souliers, dit-il en regardant les pieds de Socrate.

Un peu plus tard Soc interpella son nouveau serviteur :

– Weldon, vous êtes un mauvais cireur. Bob a remarqué mes souliers.

– Je suis très fâché, M. Smith, dit Frank, mais le fait est que les souliers sont mon point faible. Je prendrai quelques leçons à mon retour en ville.

– Vous dormirez ici, Frank, dit Socrate ouvrant la porte de son cabinet de toilette. Ils mettront un lit pour vous. Vous serez ainsi dans la chambre voisine de celle de miss Templeton, et tandis que nous serons absents vous aurez à dormir pendant le jour et à veiller la nuit. Je vous conseillerais même de rester ainsi dans les ténèbres avec votre porte entrebâillée.

Frank s'inclina.

– Croyez-vous qu'on tentera quelque chose contre la demoiselle ? demanda-t-il.

– Je crois que c'est plus que certain, dit Socrate.

CHAPITRE XVII

LA MARE-AUX-BRUYÈRES.

Il partit de bonne heure le lendemain avec Lex, et Molly les accompagna en voiture jusqu'à la gare. Ce fut un voyage long et fatigant, et la nuit vint avant qu'ils fussent à Exeter. Il n'y avait rien à faire avant le lendemain, et ils étaient tous les deux trop fatigués pour penser à autre chose qu'au confort de leurs lits à l'Hôtel de la Couronne. Mais avant de se coucher, Socrate demanda Molly au téléphone et eut la satisfaction de l'obtenir, à l'ennui sans nom de Lex, car le jeune homme ne fut mis au courant de cette communication que beaucoup plus tard.

En arrivant à Exeter, Socrate avait reçu de l'agent de location de Torquay des renseignements sur l'exacte situation de la Mare-aux-Bruyères, et, après le petit déjeuner, ils s'y rendirent en auto, traversant Dartmoor, descendant dans la rue centrale vers Ashburton pour remonter la colline de l'autre côté de la ville et se trouvèrent sur un plateau désolé, occupé par des landes.

– Ce doit être l'endroit, dit Socrate, consultant la lettre reçue de l'agence. Il désignait un bâtiment qui se dressait sur le ciel, et d'ailleurs pas une autre maison n'était en vue.

Il y a très peu d'arbres dans la lande de Dartmoor, cependant la ferme avait l'air entourée d'une haie d'arbre extrême-

ment serrée. Comme Socrate faisait une remarque à ce sujet, le chauffeur, un homme du pays, le propriétaire de la voiture qu'ils avaient louée à Exeter, le reprit :

– Non, Monsieur, ce ne sont pas des arbres. C'est le mur.

– Le mur ? dit Socrate stupéfait. C'est un mur joliment haut.

Le chauffeur expliqua que le propriétaire de la ferme avait fait spécialement ériger ce mur par un maçon d'Ashburton.

– Ça a coûté deux fois le prix de la ferme, dit-il, en souriant. Dans le pays ils appellent la boîte : *Les Folies Françaises*.

Comme ils approchaient de la Mare-aux-Bruyères ; le grand mur prenait un aspect de plus en plus surprenant. Il était si haut que quand l'auto se trouva dans son ombre, le bâtiment de la ferme disparut à leurs yeux.

– En tant que ferme, ce n'est pas grand, dit Socrate.

– Non, Monsieur, ce n'est guère une ferme, tout au plus un cottage, il doit son nom à une mare d'eau, à un quart de mille d'ici, la seule eau qu'il y ait sur la lande. On y attrape une truite de temps à autre.

Laissant la voiture sur le côté de la route, les deux frères firent le tour du bâtiment. Le mur formait un carré exact. Socrate estima chaque côté de dix-huit mètres. Le mur était haut de six mètres et surmonté d'un cheval de frise orné de tessons de bouteilles, et la seule ouverture que présentaient les quatre murs était une porte basse et carrée de chêne patinée par le temps.

En se reculant de cinquante mètres du mur, ils purent apercevoir seulement le toit de tuiles rouges et deux cheminées.

– Allons voir l'intérieur, dit Socrate.

Il essaya la grande clef, celle qui avait une étiquette en métal, et d'abord elle refusa de tourner. Socrate avait prévu cette difficulté et tira une burette de cycliste qui lui servit à huiler la serrure. La clef tourna avec un grincement et la porte s'ouvrit de quelques centimètres. Là, elle fut arrêtée par un arbuste qui avait poussé contre elle à l'intérieur. Il y avait bien vingt ans qu'on ne l'avait ouverte. Lex alla chercher dans la voiture une hachette avec laquelle il trancha le tronc au ras du sol. Ils se trouvèrent dans ce qui avait été un jardin et qui était maintenant un fouillis de mauvaises herbes. La maison était petite. Ses fenêtres basses étaient closes et la lumière matinale n'arrivait pas à dissiper l'air de désolation qui flottait sur l'édifice.

– Inutile de fouiller le jardin, occupons-nous de l'intérieur, dit Socrate. Il huila la serrure de la porte. La clef tourna tout de suite, la porte s'ouvrit sans difficulté, mais avec un bruit qui fit grincer les dents à Lex.

Le plancher du grand hall où ils entrèrent était fait de carreaux. Une épaisse poussière recouvrait la table et les chaises de chêne qui formaient tout le mobilier de la pièce, en dehors d'un lustre festonné de toiles d'araignée. Deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche. Celle-ci n'était pas fermée, et Socrate la poussa. Il y eut un vacarme de petits pieds et de grattements.

– Des souris, je pense, des rats ne vivraient pas dans la lande, dit Socrate.

Il alluma sa lampe de poche et alla à la fenêtre, dont il ouvrit les volets.

La chambre était maigrement meublée. Le tapis était à demi mangé par des générations de souris, les murs étaient tapissés de toiles d'araignées et sur les tableaux la poussière était si épaisse qu'il était impossible de voir ce qu'ils représentaient. Il examina soigneusement les murs.

– Rien pour nous, ici. Voyons l'autre pièce.

La porte de l'autre pièce, à droite, était verrouillée. Mais la clef de l'autre porte qu'il essaya ouvrit celle-ci comme il l'avait supposé. La chambre était plus grande avec deux fenêtres qu'il se hâta d'ouvrir. Ici aussi la poussière et la désolation. Au centre, une table était encore disposée comme pour un repas. Une chaise était à un bout, et à gauche de l'assiette il y avait un petit cylindre noir.

– Un cigare, dit Socrate, vois donc, il a continué à brûler et a même brûlé la table.

Ce n'était pas le genre de cigare généralement fumé par les Anglais, il était mince et drôlement roulé. La chaise n'était pas rangée, elle était tournée comme si l'homme assis s'était levé brusquement, abandonnant son cigare. Socrate en cherchant trouva un balai.

– Ouvre les fenêtres, Lex, je vais un peu balayer.

Il n'y avait pas une minute qu'il s'y était mit, qu'il se pencha. Le plancher était en bois naturel et ses yeux restaient fixés sur ce qui avait attiré son attention, une tache noire irrégulière, comme il en avait vu bien souvent.

– Regarde, Lex ! dit-il. Du sang !

– Du sang ? Es-tu sûr ?

– Je le saurais dans deux minutes.

Il s'agenouilla et gratta le sol avec un canif, et ramassant la poussière sur une feuille de papier » il la vida dans sa paume, la porta à la fenêtre et la regarda avec une loupe.

– Sans doute est-il impossible de se prononcer comme ça, mais je suis cependant certain que c'est du sang et à notre retour à Exeter, je suis sur de confirmer ma première impression. Même avec une loupe j'aperçois les cristaux. Il recueillit la poussière dans une enveloppe.

– Du sang, bien. Mais le sang de qui ?

Il y avait un petit morceau de tapis devant la cheminée. Le reste du plancher était nu.

– Oui, du sang, Lex. Vois donc, voici une tache, une autre, et une trace vers la porte. Nous en trouverons donc encore dans le hall. La prophétie se réalisa. Elles devaient amener au jardin, mais dès le seuil, la pluie les avait lavées. Ils s'en retournèrent vers la salle à manger, ou ce qui en avait servi, et Socrate s'arrêta.

– Qu'est-ce ? dit-il le doigt tendu.

Il y avait un trou rond dans le plafond, irrégulier, de deux centimètres et demi de diamètre. Socrate monta sur la table, regarda, puis tirant son canif il se mit à explorer la cavité. Dans le plâtre il trouva un petit objet qui, dégagé, tomba dans sa paume.

– Qu'est-ce ? demanda Lexington.

– Une balle, et une balle qui avait traversé un corps, car elle était déjà déformée quand elle frappa la poutre.

Lexington le fixa.

– Crois-tu qu'il y ait eu un meurtre ici ?

– Ou quelque chose d'approchant.

Socrate mit la balle dans sa boîte d'allumettes et monta au premier étage. Il y avait deux chambres, toutes deux avec des lits, mais dans une seule le lit était fait. Une malle de cuir était à côté du lit, ouverte, mais vide. Pas trace de vêtements pas même un faux-col. Une étiquette qu'avait dû porter la malle à son intérieur avait été découpée dans la doublure. Sous le lit il y avait une valise vide.

– Hum ! dit Socrate. Les voyageurs d’habitude n’emportent pas leurs effets en laissant leurs malles. J’ai comme une idée que nous trouverons la solution dans la cuisine.

La cuisine était sur le derrière de la maison. C’était une grande pièce basse, avec des fenêtres grillées fermées par des volets très lourds. Cela prit près d’une demi-heure pour y faire entrer la lumière du jour. La première chose que Socrate regarda fut le foyer. C’était un foyer immense à l’ancienne mode, avec d’énormes chenets de fonte, et l’intérieur en était bondé de cendres. Sur le côté il y avait une armoire avec du charbon et du bois. Socrate se baissa et ramassa une petite bouteille qu’il flaira.

– Paraffine, dit-il. On a brûlé des os ici, et si ça n’est pas le reste d’un faux-col, je veux bien perdre mon nom !

Il avait ramassé dans les cendres, un débris, dont la forme était bien reconnaissable.

– Je me demande si on n’a rien brûlé ailleurs, dit Socrate, et il revint dans la salle à manger.

La cheminée était aussi très grande et pleine de cendres. Comme il les examinait, Socrate remarqua, pris entre deux briques qui l’avaient préservé, un morceau de papier dont la base n’avait pas trois centimètres. Socrate s’en saisit avec une paire de pincettes et le posa doucement sur une enveloppe.

Il sortit encore sa loupe et Lex qui regardait par-dessus son épaule, se demanda ce qui dans ce petit débris avait pu arracher à son frère l’exclamation qu’il jeta.

– Regarde, regarde !

Lex regarda avec la loupe et ne vit rien qu’un fouillis de lignes violettes sur un fond jaune.

– Sais-tu ce que c’est ? demanda Socrate.

– Une étiquette quelconque ?

– C’est tout ce qui reste d’un billet de banque qui pouvait être de cent ou de mille francs, comme un expert nous le précisera. Si tu le regardes par transparence, tu verras un commencement de filigrane.

– Un billet de banque ? Qui donc brûle ainsi l’argent ? dit Lexington incrédule.

– Ceux qui ont de l’argent à brûler, lui fut-il répondu. C’est tout ce que nous avons à trouver. Nous allons rentrer à l’hôtel, prendre un bain, ce qui ne sera pas du luxe.

Ils rejoignirent le chauffeur dont la curiosité était éveillée, et sans doute qu’ils devaient avoir un air singulier, car après le premier choc de la surprise, il éclata de rire.

– Il y a un peu de poussière, là dedans, Monsieur, dit-il.

– Nous en ramenons un petit peu avec nous, dit Socrate.

Pendant le chemin du retour, le chauffeur lui demanda s’il pensait acheter la propriété.

– Je pense que oui, dit Socrate. Connaissez-vous un bon jardinier ? Un homme pour couper l’herbe et les buissons du jardin ?

– Je ferais votre affaire moi-même, Monsieur, bien volontiers. J’habite à Ashburton, vous comprenez, et je prends un mois de vacances ces jours-ci.

Ceci convenait merveilleusement à Socrate. Il ne voulait pas amener trop de curieux dans l’endroit, et le chauffeur lui semblait un homme de tout repos.

– Je vous enverrai la clef du jardin, dit-il. Sous aucun prétexte, vous ne devrez entrer dans la maison.

Il avait fermé portes et fenêtres avant de partir.

– Entendu, Monsieur, mais le jardin, d’après ce que j’en ai vu, me demandera déjà pas mal d’ouvrage.

– Vous savez, nous n’irons pas y faire pousser des fleurs. Tout ce que je veux, c’est que vous rasiez l’herbe, et que vous ramassiez soigneusement tout objet que vous pourrez y trouver.

Ils s’entendirent sur divers détails.

– Et ce n’est pas non plus une mauvaise idée, dit-il une heure plus tard en sortant de la salle de bains. Si j’amenaient les gens de la ville, les cancans iraient bon train. Comme ceci, on me prend pour un acheteur éventuel, et quoi de plus naturel que de faire défricher le jardin ?

– Que penses-tu trouver ? dit Lex.

– Pas grand’chose, dit l’autre. À moins que... mais sait-on jamais ?

– Tu as une idée de ce qui s’est passé dans cette maison ?

– Une ou deux idées – vraiment trois idées, dit simplement Socrate. Apparemment l’homme qui a été tué à la Mare-aux-Bruyères était Deveroux, le voleur du Crédit Lyonnais, et je penserais volontiers que c’est Mandle qui l’a tué.

CHAPITRE XVIII

MOLLY S'EN VA.

– Mandle ? dit Lexington stupéfait quand il retrouva la parole. Mais Deveroux s'était enfui en Amérique du Sud !

– Possible. Mon système ne prétend pas résister aux faits, dit Socrate. Et ce n'est qu'un système.

– Mais Bob Stone nous a dit qu'ils étaient ensemble ce jour-là à Cardiff !

– Ils ont pu se trouver ce jour-là à Cardiff, si tu entends le 27 février, comme le dit la suscription du manuscrit de Mandle, mais il n'est pas indispensable que ce soit ce jour-là que Deveroux soit mort. Après tout Bob Stone peut seulement rendre compte de ses faits et gestes en compagnie de Mandle jusqu'à leur retour à Londres, le dimanche. Et si tu avais été un lecteur aussi vif que moi, tu aurais appris l'autre jour qu'après cela Bob est parti passer un mois de vacances en Suisse. C'est à ce moment que leur chef s'est montré de mauvaise humeur contre nos deux détectives pour avoir manqué Deveroux, et il est probable que Bob saisit la première occasion d'échapper aux remontrances.

– Mais que s'est-il passé le 27 février ? insista Lex.

C'est à nous de le découvrir.

Ils repartirent cet après-midi-là, s'arrêtèrent à Londres où ils passèrent la nuit. Au matin ils partirent de bonne heure, car Lex était impatient de ne pas avoir obtenu la communication téléphonique la veille au soir. La ligne était en dérangement, à moins, comme le leur dit l'employé d'Haslemere, que le récepteur ne fût décroché à Prince's Place.

– Vas-tu raconter tes découvertes à Bob ? demanda Lexington comme ils voyageaient.

– Non, lui fut-il répondu contre son attente. Dans des cas de ce genre il ne faut pas se laisser déborder par des informations multiples.

– Je ne vois pas comment c'est possible, murmura Lex, et son frère se mit à rire doucement.

– Rien qu'un exemple, innocent jeune homme ! dit-il. Suppose que je raconte à Bob, et lui fasse entendre que je crois que Mandle a tué Deveroux. Bob se mettra immédiatement au travail pour me prouver avec son journal et un déluge de documents que Mandle ne pouvait pas se trouver à la Mare-aux-Bruyères ce jour-ci ou ce jour-là. Eh bien, s'il y a quelque chose dont je n'ai pas besoin c'est d'un alibi pour un inculpé que je n'inculpe pas encore ! Je dirai à Bob que je n'ai trouvé qu'une maison poussiéreuse, en désordre, au milieu d'un jardin mal tenu. Le reste, je le lui ferai savoir gentiment quand j'aurai prouvé la culpabilité de Mandle de façon irréfutable. Et quand j'en serai là, dit-il après réflexion, il est probable que j'aurai à portée de ma main l'homme qui, dans la nuit du 3 juin, a tué John Mandle d'un coup de feu.

Bob était assis sur les larges marches de sa maison, fumant son cigare du matin, quand la voiture les déposa en haut de l'allée.

– Bonjour, vous voilà de retour, dit-il cordialement. Vous avez eu bonne chance ?

– Guère, répliqua Socrate.

L'œil de Bob ne quittait pas la voiture.

– Vous ne ramenez pas Molly ?

– Molly ? dit rapidement Socrate. Que voulez-vous dire ?

– Elle est allée en ville hier après-midi, dit Bob, et s'il avait lâché une bombe il n'aurait pas produit plus d'effet. Je croyais que c'était entendu entre vous. Elle est venue me trouver, disant qu'elle voulait attraper le train de 3 h. 16, mais comme elle était en retard je lui ai proposé de la conduire jusqu'à Guildford.

– A-t-elle pris des bagages avec elle ?

– Une sacoche. Pourquoi ? Qu'y a-t-il ?

– Rien, dit Socrate, la voix incertaine, sauf qu'elle m'avait promis de ne pas bouger d'ici jusqu'à notre retour.

– C'est singulier, dit Bob. Elle m'a laissé l'impression d'agir en accord avec vous.

– A-t-elle dit où elle allait ? Donnée une adresse ?

Bob secoua la tête :

– Je n'ai pas cru devoir le lui demander.

Socrate grimpa jusqu'à sa chambre avec un pressentiment de catastrophe. Il trouva Frank qui brossait ses vêtements et ferma la porte.

– Frank, dit-il à mi-voix, qu'est-il arrivé à miss Templeton ?

– C'est bien ce que je me demande depuis ce matin, dit Frank. J'ai dormi hier après-midi. Je suis resté à veiller toute la nuit, suivant vos instructions, et ce n'est qu'à cinq heures et demie du matin quand une des bonnes m'a apporté une tasse de

thé que j'ai entendu parler de son départ. J'ai une sorte de souvenir obscur d'avoir entendu une auto s'éloigner dans l'allée, et j'ai depuis interrogé les domestiques. Tout ce qu'ils savent est l'heure du départ, et celle du retour de la voiture.

– Miss Templeton ne vous a pas dit qu'elle partait ?

Frank secoua la tête :

– En fait, j'ai eu une conversation avec elle. J'ai été à la bibliothèque chercher un livre. Elle était à lire. Elle m'a demandé si j'avais de vos nouvelles et j'ai répondu que non. Elle m'a demandé aussi d'enlever un clou d'un de ses souliers de soir qui lui faisait mal.

– Et pas un mot sur son départ ?

– Pas l'ombre d'un. Quand je l'ai quittée, j'ai entendu la sonnerie du téléphone dans la bibliothèque, mais je ne l'ai plus revue.

Lexington et son frère échangèrent un regard. Le jeune homme était mortellement pâle. Il avait l'air d'avoir vieilli soudain. Socrate lui prit le bras avec affection.

– Probablement des courses en ville. Peut-être est-ce le notaire qui lui a demandé de venir, dit-il. Mais le fait est que personne ne l'avait demandée au téléphone le jour d'avant.

– Pour plus de sûreté, dit Socrate, Lex, préviens de sa disparition la police locale et envoie un message à Scotland Yard.

– Je crains d'avoir manqué terriblement de vigilance, dit Frank inconsolable.

– Vous ne pouviez pas prévoir ça, dit Socrate. Vous suiviez mes instructions. Je n'aurais jamais imaginé que quelque chose pouvait lui arriver en plein jour.

– Crois-tu... commença Lexington.

– Je crois que c’est sérieux, répondit Soc avant d’écouter la question. Sa disparition précédente n’était rien, on pouvait se l’expliquer. Ceci, eh bien, ça ne me plaît pas.

Il revint à Bob.

L’avez-vous laissée sur le quai ? demanda Soc, ou à l’entrée de la gare ?

– Dans la salle où on prend les tickets. Quel idiot j’ai été de ne pas lui demander...

– Pourquoi lui auriez-vous demandé quoi que ce fût ? interrompit Socrate, dont les nerfs commençaient à s’user. Guildford est une gare assez animée et je crois que nous n’arriverions à rien en interrogeant le personnel. Il leur a passé bien cinq mille personnes sous le nez en un jour.

– J’irai tout de même faire une enquête, dit Bob. Et je ferai le tour des villages pour le cas où...

– Pour le cas où quoi ?

– Où elle serait revenue sur ses pas. J’ignore si elle allait à Londres, ou si c’était un subterfuge.

– Que voulez-vous dire ?

Socrate se retourna pour le regarder dans les yeux.

– Je veux dire que Jetheroe peut bien être au fond de l’histoire. Rappelez-vous qu’il est vivant et qu’il a de l’influence sur la petite. Et il a aussi ses raisons que j’ignore pour rester dans la coulisse.

– Jetheroe, répéta Socrate. Je l’avais oublié.

Bob partit peu après, et ne rentra que tard avant dîner. En même temps que lui arriva un télégraphiste qui remonta l’allée en s’aidant de l’auto.

– Pour moi, dit Socrate en déchirant l’enveloppe.

– De Molly s’exclama-t-il, et il lut :

« Prière venir immédiatement 479 Quaker Street. Suis en sûreté mais ai fait découverte extraordinaire. Amenez Lex et dites Frank Janet désire le voir. »

– Janet ? s’étonna Socrate. Qu’est-ce que c’est que celle-là ?

– Elle est en sûreté au moins ! dit Lexington joyeux et Bob eut un large sourire.

Socrate alla retrouver son *valet de chambre* et lui tendit le télégramme. Il le vit rougir.

– Qui est Janet ? demanda-t-il avec soupçon.

– Ma fiancée. Comment se sont-elles rencontrées ? Et que me veut-elle donc ?

– Elle habite à Quaker Street ?

– Tout près de là, à Portman Square, dit Frank.

– Eh bien, nous avons juste le temps d’attraper le train. Vite, vos paquets, Frank, et nous partons ensemble. Peut-être allons-nous avoir la clef du second mystère. Car ils sont deux.

– Deux ! grommela Frank. Dites donc vingt-deux !

*** **

Le train entra à Waterloo Station quand Socrate, sans prévenir, se frappa le genou d’un coup de poing.

– Enfer ! hurla-t-il.

Ce n'était pas là la façon ordinaire de s'exprimer de Socrate. Frank en laissa tomber son magazine.

– Qu'y a-t-il, monsieur Smith ?

– Rien, sinon que je suis un idiot, dit amèrement Socrate, et il ajouta : Est-ce que vos fiançailles sont publiques ?

– Quelle drôle de question ! dit Frank. Elles sont publiques pour un cercle restreint. Elles ont été annoncées il y a un mois.

Socrate grommela.

– Et je parierais que votre portrait à tous les deux a paru dans les journaux avec le nom de votre fiancée et au-dessous de votre gueule angélique un petit mot d'écrit pour dire que vous êtes un officier d'avenir du département de la Police criminelle !

– Il y a eu quelque chose de ce genre, dit Frank. Pourquoi ?

– Je vais vous le dire. Le visage de Socrate n'était pas joyeux.

Ils trouvèrent difficilement un taxi, mais enfin ils arrivèrent à la porte du 479 Quaker Street.

– Pas possible, nous nous trompons, dit Lexington en montrant la plaque de cuivre sur la porte. C'est une école maternelle.

En effet, la bonne ne connaissait personne de ce nom-là. Non plus le directeur de l'école, qui vint voir de quoi il s'agissait. C'était bien le 479 pourtant.

– Un instant, dit Frank. Allons jusqu'à la maison de ma fiancée. C'est à deux pas.

Et là ce fut pire encore. La jolie Janet n'avait pas vu Molly dont elle ignorait jusqu'à l'existence. Elle n'était pour rien dans le télégramme.

– Un faux ! c’est ce que j’ai compris dans le train ! dit amèrement Socrate.

– Mais pourquoi ?

– Pour nous écarter de Prince’s Place, Lex. Il faut y retourner aussi vite que possible.

Ils s’étaient mis en route tard dans l’après-midi et ils avaient maintenant manqué tous les rapides. Il leur restait un train pour Guildford où ils louèrent une auto. Quand ils arrivèrent à Prince’s Place, à dix heures et demie, Bob n’était pas là, mais un des domestiques tendit deux billets à Socrate. Le premier qu’il ouvrit était écrit hâtivement au crayon.

Cher Soc,

J’ai reçu à l’instant un appel téléphonique de Molly elle-même. Elle n’est pas à Londres, mais à Weston-super-Mare où je vais la chercher.

Socrate plia lentement le billet, et ne leva pas les yeux du plancher pendant quelques instants. Puis il ouvrit la seconde enveloppe. Elle venait du bureau de poste de Haslemere.

Il regarda Frank et sourit.

– Le message de Weston, je parierais, dit-il ; enfin il est heureux que nous soyons de retour. Je me demande où ils veulent en venir.

– Je me le demande, dit doucement Socrate.

Il regarda du côté du maître d’hôtel et ils le virent sourire avec étonnement.

– Je parierais bien, moi, Williams, dit-il avec un air de plaisanterie, qu’il y a un concert ou une représentation de cinéma ce soir à Haslemere ?

– En effet, monsieur, dit l’autre surpris.

– Je parierais aussi que vous avez mis du vin en bouteille.

– Exact, monsieur, dit encore Williams ahuri.

– Ça ne serait pas de jeu parce que ce matin, voyez-vous, j’ai entendu M. Stone parler de ça.

Et là-dessus il tourna le dos au domestique et il monta les escaliers, tandis que tous le regardaient.

– Que diable ce vieux Soc a-t-il en tête ? demanda Lexington.

Quand il monta à son tour, il trouva son frère couché sur le lit, tout habillé, mais profondément endormi. Socrate savait que bientôt il aurait une longue période sans sommeil et pour disposé qu’il fût à flirter avec le destin il estimait qu’à son âge on ne devait plus prendre de libertés avec la nature.

À part quoi, bien que son frère n’en sût rien, il avait appris le nom de la personne qui avait téléphoné à Prince’s Place l’après-midi de la disparition de Molly. La lettre du bureau de Haslemere était la suivante :

Appel à Prince’s Place à 3 h. 40 était de Jevington Institut, Londres, Marylebone 7979.

Aussi Socrate dormait-il profondément.

Lexington et Frank veillèrent toute la nuit, et ils avaient l’air hagards et défaits quand Soc descendit au matin, frais et dispos.

– Bob est de retour ?

Lexington secoua la tête.

– Bon, allez vous coucher. Vous ne vous attendiez pas à le voir rentrer de Weston-super-Mare pendant la nuit ? demanda-t-il narquoisement. Bob rentrera à 9 h. 30.

Et 10 heures moins le quart, la grande limousine de Bob, blanche de poussière, s'arrêtait à la porte, et Bob, les yeux rouges, bouffi de sommeil, descendit devant Lex.

– J'avais pris la limousine parce que je croyais la ramener, expliqua-t-il. Seigneur ! Quelle nuit !

– L'avez-vous trouvée ? demanda Lex avidement.

Bob secoua la tête.

– C'est une plaisanterie. Tout ce que je puis dire, une plaisanterie. Vous faites-vous une idée de là route d'ici à Weston. Je vous la recommande par une nuit noire, à trente milles de moyenne, si vous y parvenez.

Il entra dans le hall.

– Pas de nouvelles ? dit-il.

– Aucune, dit Socrate.

– Je vais prendre un bain et dormir, dit Bob et il disparut.

– Et je crois que vous autres, les enfants, vous feriez pas mal de l'imiter, dit Socrate. Je vais faire un tour dans le jardin.

– Je t'accompagne, dit Lex.

– Personnellement, je n'ai pas le moindre sommeil, dit Frank, et je crois qu'une promenade de dix milles ne me ferait aucun mal.

– Je pense que la circonférence du jardin vous suffira, répondit en souriant Socrate.

Ils suivirent le sentier qui longe la façade de la maison, et ils allaient tourner pour prendre la large avenue ombreuse, bordée d'aubépine quand Frank s'arrêta et son œil se dilata.

– Qu'y a-t-il ? demanda Socrate, et il regarda dans la même direction que le jeune homme.

Au beau milieu du sentier qui tournait autour de la maison, était un soulier, un soulier de femme.

Socrate bondit et le ramassa.

– C'est celui de Molly ! dit-il. De Molly ! et il n'était pas là hier matin, car j'ai passé dans ce sentier-ci, moi ! Frank fut sur le point de parler, mais Soc, d'un geste, lui imposa silence.

– Je veux rester seul, dit-il avec impatience. Maintenant voulez-vous m'accorder une grâce ? Allez vous coucher. Je ne veux voir le nez ni de l'un ni de l'autre de vous deux jusqu'à une heure de l'après-midi, et nom de Dieu, si vous vous faisiez idée de ce qui vous attend, vous ne voudriez plus quitter votre oreiller, jeunes gens !

CHAPITRE XIX

L'ÉTRANGLEUR.

Trois hommes dormaient profondément. Socrate, cependant, mettait sur pied son système, confrontant ses diverses théories, démolissant ceci, rebâtissant cela. La nuit précédente il avait percé le mystère de la disparition de Molly, mais il la croyait partie de son plein gré. Le soulier démentait ce dernier point. Elle l'avait lancé là comme un pitoyable signal de détresse, et, la vue de ce soulier avait réveillé en Socrate Smith un démon qui ne s'était guère montré chez lui plus de deux fois dans sa vie. Bien qu'elle fût dans un danger mortel, bien qu'elle fût peut-être mourante, il ne pouvait précipiter les événements.

« Il faut que le pain cuise », était sa formule. Mais il le regardait cuire avec un esprit de panique.

Certains points avaient à être éclaircis, et impatienté par le délai il demanda un taxi par téléphone et se fit conduire à Haslemere. Il se rendit à Scotland Yard où il s'enferma avec le chef du Département des Archives, et il fut sur le chemin de retour avant que Lexington se fût réveillé de son lourd sommeil.

Enfin, pensait Socrate, enfin ! Il avait dans les mains les fils qui conduisaient à la solution.

Son train, un direct pour Guildford, ralentit en sortant, à Londres, de Clapham Junction, et un train électrique urbain le rejoignit et marcha à la même allure que l'autre train. Regardant machinalement dans le wagon qui était à son niveau les yeux de Socrate rencontrèrent un visage et Socrate bondit.

C'était Jetheroe ! L'homme tourna la tête. Sa tempe était couverte d'un emplâtre et un instant ses yeux rencontrèrent ceux de Socrate, puis il se détourna.

Socrate abaissa la fenêtre, mais maintenant les trains étaient séparés par la vitesse, à travers Clapham Junction, où l'électrique s'était arrêté.

Jetheroe ! Un instant Socrate pensa tirer la sonnette d'alarme mais il réalisa la futilité d'une telle action. Avant que ce train eût stoppé et qu'il eût expliqué son affaire le train électrique aurait disparu, ou Jetheroe se serait évanoui dans la foule des passagers que ces trains locaux déversent à Clapham Junction.

– Non, je n'ai pas disparu à mon tour, répondit-il à Lexington quand celui-ci le rencontra en haut de l'allée. J'ai vu Jetheroe ! Frank est éveillé ?

– Il est debout. Et rien de Molly ?

Socrate secoua la tête.

– Je veux voir Frank. Dis-lui de venir dans le jardin. Où est Bob ?

– Pas encore levé.

Socrate fut rejoint bientôt par Frank.

– Vous voulez me voir, Monsieur Smith ?

– Oui, Frank. Vous rappelez-vous les poursuites contre le Jevington Institut il y a environ sept mois ?

Frank acquiesça.

– Je me suis occupé de l'affaire. Le Jevington Institut est asile d'aliénés privé, qui ne payait pas de licence, sous la direction d'une femme Barn. Et il s'y était produit quelques événements suspects.

– Qui lui ont valu ?

– Six mois de travaux, dit Frank.

– Il y a de cela cinq mois. Elle pourrait être sortie de là-bas, hein ? Ils font des diminutions de peine pour bonne conduite. J'ai téléphoné ce matin et l'homme qui répond à l'appareil de ce précieux institut m'a répondu que Mrs Barn était en voyage pour affaires. Bien sûr, c'est ce qu'on répond quand quelqu'un est en prison. Allez à Londres tout de suite, apprenez où est Mrs Barn, et ne la quittez pas jusqu'à nouvel ordre ».

– Croyez-vous qu'elle soit pour quelque chose...

– C'est une hypothèse tout à fait risquée de ma part, confessa Socrate. Mais j'ai soigneusement examiné la question ce matin, en me mettant dans la peau de l'assassin, et j'en ai conclu que s'il y a eu une personne au monde que j'aurais employée en pareil cas, cette personne est Mrs Barn. Allons, partez vite. Téléphonnez-moi ce soir. Vous ferez mieux, plutôt, de téléphoner au poste de police de Haslemere, où je téléphonerai, moi, pour avoir votre message.

Frank s'inclina et tourna les talons. Ils ne virent pas Bob jusqu'au soir, et il leur parut encore exténué de sa nuit précédente. Sa main en se versant du whisky tremblait un peu.

– Bob, vous vieillissez, plaisanta Socrate, et l'autre se retourna presque agressif.

– Je ne suis pas si vieux que ça, Soc, grogna-t-il, et en tout cas je n'aime pas qu'on me remette mon âge en tête.

Un peu plus tard Socrate dit à Lex qu'il craignait d'avoir offensé leur hôte.

– Ce vieux Bob a été bouder dans son bureau et nous fait savoir qu'il ne descendra pas dîner, dit-il. Nous dînerons donc tous les deux. Lex, tu ne dois pas te laisser démonter par cette histoire ou tu deviendras fou, dit-il en remarquant l'air de détresse sur le visage du jeune homme. Allons, fais bonne contenance et un peu de patience.

– Un peu de patience, grommela l'autre. De la patience quand Molly est le diable sait où !

– Après le dîner nous ferons une partie de piquet, dit Socrate avec ce drôle de sourire qui lui était propre. Rien de tel que le piquet pour les nerfs.

Le pauvre Lexington avait bien la tête aux cartes, mais son frère l'entraîna dans le salon, et l'obligeant Williams leur apporta une table à jouer.

– Je pense que M. Stone ne sortira pas de son bureau, ce soir.

– Non, Monsieur, dit Williams. M. Stone est très fatigué et il ne se sent pas bien. Je viens de lui porter son café, et il présente ses excuses à ces messieurs.

Soc s'inclina. Ils étaient au milieu de la seconde manche quand Socrate posa ses cartes et leva la tête comme pour écouter.

– Qu'est-ce ? demanda Lex, mais l'autre le fit taire d'un regard. Il se dirigea vers la porte du salon et l'ouvrit.

Il y avait un corridor latéral menant au hall central, et au bout de ce corridor était le bureau de Bob qui touchait à la bibliothèque.

– Je n'entends rien, dit Lex.

Les mots n'étaient pas sortis de sa bouche qu'il vint de la pièce où était Bob un cri qui se termina comme étranglé.

En une seconde Socrate traversa le corridor en courant avec Lex sur ses talons. Il se jeta sur la porte qui était verrouillée.

– Ouvrez la porte ! cria-t-il, et se reculant, il prit son élan, et de tout son poids fit sauter la porte. Bob Stone était assis à sa table à écrire, le visage bleu noir, les yeux hors de la tête, et la langue hideusement pendante.

Il touchait faiblement à sa gorge autour de laquelle un mouchoir de soie blanche était entouré étroitement et Socrate entra dans la chambre juste à temps pour apercevoir dans un éclair la silhouette d'un homme disparaissant dans le cadre de la fenêtre. Son premier mouvement fut pour Bob. Une règle d'ébène avait été mise dans le mouchoir et c'était en la tournant rapidement qu'on avait failli mettre fin aux jours de Bob.

Socrate fit tourner le bâton en sens inverse et Bob tomba avec un soupir, la tête sur la table, à demi-mort.

– Occupe-toi de lui ! jeta Socrate.

Ne s'arrêtant que pour éteindre la lumière, il se pencha par la fenêtre et regarda dans l'ombre. Il aperçut une silhouette qui bougeait et fit feu deux fois. Puis sans hésitation il sauta par la fenêtre bien qu'il n'eût pas idée de la hauteur de laquelle il tombait. Il se remit sur ses pieds et traversa un parterre de fleurs et arriva sur la pelouse, où il ne put que constater la disparition de l'intrus.

Un chauffeur et un jardinier étaient accourus du garage au bruit des coups de revolver, et Socrate leur expliqua rapidement ce qui se passait.

– Fouillez la cave, dit-il. Amenez-moi l'homme si vous le trouvez.

Il revint dans le bureau. Bob était revenu à lui, et quand Socrate revint, il fit un geste nerveux du bras comme pour cacher un papier qui était devant lui sur son buvard. L'encre était encore fraîche, remarqua Socrate, car le mouvement de Bob fut un peu trop tardif. Il n'y avait que quatre lettres d'écrites : « Mare », mais elles en expliquaient à elles seules bien davantage.

C'est alors que Socrate découvrit que la main gauche de Bob était attachée au pied de la chaise, et que seule la droite était libre. Une corde avait été passée autour de son corps, et il avait dû être entièrement à la merci de son agresseur inconnu.

Il se passa un long temps avant qu'il fût capable de se rendre compte de ce qui était arrivé.

– J'étais assis à écrire, dit-il. En réalité, comme vous voyez, Soc, je pensais à cette infernale Mare-aux-Bruyères, et je commençais à en écrire le nom, quand j'entendis une voix venant de la fenêtre ouverte : « Les mains en l'air ! » Je regardai. Il y avait là un homme dont le visage était masqué mais en qui je reconnus instantanément Jetheroe. Avec une facilité surprenante il grimpa par la fenêtre en me tenant sous la menace de son revolver, il alla fermer la porte et me ligota comme vous avez vu. Je savais qu'un cri c'était la mort, et j'espérais que, vous on Williams, quelqu'un viendrait, et tout d'un coup avant que j'aie réalisé ce qui se passait, il glissa cette écharpe autour de mon cou. Sans défense comme je l'étais, je luttais pourtant un peu.

– Ça a dû être le premier bruit que j'ai entendu, dit Socrate. Et ensuite ?

– Il serra le mouchoir et je jetai un cri.

– Et c'est tout ? demanda Socrate.

– Tout ? Je crois, dit Bob. Je vous ai tout dit.

– Pourquoi ne vous a-t-il pas bonnement étranglé sans tous ces préliminaires ?

– Demandez-lui, dit Bob en hochant la tête. Pardon, mon vieux, mais mes nerfs sont à bout. La mort de Mandle, la disparition de Molly,... et sans un mot de plus il laissa tomber sa tête dans ses bras et fut secoué de sanglots.

– Je vous laisse une minute, Bob. Je reviens, dit Socrate.

Il s'en retourna au jardin où il apprit que les domestiques n'avaient trouvé personne.

– Très bien, dit-il. Je vais voir moi-même.

Pas trace de l'intrus, et il revint vers la maison. Lexington le rejoignit dans le hall.

– Lex, va à Haslemere au poste de police. J'ai demandé à Frank de m'y téléphoner ce soir.

Il trouva Bob si bien remis d'aplomb qu'il était en train d'examiner le verrou sauté de la porte.

– Soc, dit-il, vous êtes deux fois plus fort qu'on ne pourrait l'imaginer.

– Mais pas deux fois aussi agile, dit Socrate en souriant, ou j'aurais rattrapé M. Jetheroe, et lui aurais appris que c'est très vilain d'essayer d'étrangler de distingués inspecteurs de police en retraite.

Bob frémit.

– Bien prêt à faire couic, mon vieux Soc. J'aurais payé cher pour pouvoir tirer à mon aise sur cette vieille connaissance.

Il arpenta la chambre avec humeur.

– Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'ils m'auront une autre fois, dit-il.

– Qui ça, ils ? demanda Socrate.

– Jetheroe et ses gens. Les gens qui sont derrière lui ou qui travaillent avec lui. Les gens qui ont tué Mandle et subtilisé Molly. C'est bien l'affaire la plus extraordinaire que nous ayons rencontrée, vous et moi.

– La plus extraordinaire, accéda Socrate. Et si je pouvais être tout à fait sûr qu'il s'agit bien d'une affaire, et non de deux, une seule intrigue et non pas une intrigue à l'intérieur d'une autre, j'aurais un poids de moins sur le cœur.

– Que voulez-vous dire ?

– Je vous expliquerai ça un jour, promit Soc en clignant de l'œil. Ce qui me gêne est l'absence de lien entre le mystère des Trois Chênes et l'enlèvement de Molly.

– Vous ne savez même pas si elle a été enlevée.

– J'en suis certain, dit Socrate Smith avec décision, Molly a été enlevée de cette maison hier.

– Sacrebleu, vous ne prétendez pas ? hier ? dit Bob mais elle est partie avant-hier !

Elle était dans la maison encore, je vous le répète, dit Socrate. Et tout le temps que nous étions à sa recherche comme des idiots, elle était prisonnière dans cette maison même. Le télégramme qui m'a fait venir à Londres avec mon domestique, Frank, qui est, comme vous savez, un homme de Scotland Yard, était un faux destiné à m'écarter de cette maison.

– Et le message télégraphique que j'ai reçu de Weston-super-More avait le même but ! dit Bob. Mais où pouvait-elle être ?

– Cherchons dans toute la maison. Elle a dû laisser quelque trace. Commençons ici.

– Ici ?

Soc acquiesça.

– Où est-ce que cette porte conduit ?

– À la bibliothèque, dit Bob, et cette autre à ma piscine. Piscine est un peu exagéré, s’excusa-t-il, il y a juste la place pour moi pour tirer deux brasses. Vous ne l’avez pas encore vue ?

Il ouvrit la porte, alluma la lumière, et l’introduisit dans une grande pièce dont les murs étaient de carreaux vernis blancs. Au centre une sorte de bain romain d’environ quatre mètres de long sur trois cinquante de large.

– Qu’est-ce que c’est que cette armoire ?

Socrate désignait deux portes blanches au bout de la pièce.

– Mon vestiaire de bain, rien d’autre.

Bob le conduisit et ouvrit les portes pour lui montrer.

– Et cette chaise, à quoi sert-elle ?

Bob se gratta la tête.

– Du diable si je le sais. Je n’ai jamais vu de chaise ici jusqu’à cet instant.

Socrate scruta les recoins de la pièce. Les fenêtres étaient situées très haut et hors de portée même d’un homme très grand.

– Quand êtes-vous venu ici en dernier lieu ?

– Je n’ai pas nagé depuis plus d’une semaine, dit Bob.

– Et vous n’êtes pas entré ici ?

Bob secoua la tête.

– Et cette porte, où mène-t-elle ?

– Au jardin. J’ai bâti cette piscine vers le moment où John Mandle a fait construire son studio, et j’ai suivi à peu près le même dispositif que lui, à l’exception du fait qu’une porte donne dans mon bureau et l’autre dans le jardin. Lui, il avait une porte pour sa chambre par l’intermédiaire d’un escalier. C’est pendant qu’il faisait bâtir son annexe que cette idée de piscine m’est venue.

– Qui, à part vous, a accès dans votre bureau ?

– La plupart des domestiques. Williams tout le temps.

– Et à votre piscine ? Vous autorisez les domestiques à s’en servir ?

Bob secoua la tête.

– Plutôt pas, dit-il en souriant. Non, personne ne s’en sert que moi. En fait je n’ai même pas besoin des domestiques pour nettoyer la piscine. Elle se remplit et se vide automatiquement.

Ils revinrent dans le bureau, et Socrate Smith se mit devant la cheminée, regardant le petit feu qui brûlait, ses mains derrière le dos, abîmé dans ses pensées.

– Et alors, à quelle conclusion arrivez-vous ?

Socrate regarda autour de lui pour voir si son frère était là, puis il se souvint qu’il l’avait envoyé au poste d’Haslemere.

– Bob, dit-il lentement, il y a deux mystères. L’un d’eux, maintenant, je l’ai percé. Je sais pourquoi Jetheroe est venu vous trouver ce soir. Je sais ce qu’il vous a demandé de faire. Je sais ce qui concerne la fameuse Barn du Jevington Institut, et je sais parfaitement ce qui est arrivé à Molly.

Bob se taisait.

– Maintenant je vais vous raconter, Bob Stone, une petite histoire qui, je gage, vous intéressera presque autant qu'elle m'intéresse.

Je passe le meurtre de Mandle et je le mets hors de mon récit. C'est l'histoire d'un homme de cinquante-cinq ans qui aime une fille de vingt-deux et qui plutôt que de la voir enlever par un jeune homme a commis le puis infâme des attentats.

Le visage de Bob était mortellement blanc.

– Je partirai de ce que j'ai découvert, il y a deux ou trois jours, en fait le lendemain du meurtre de Mandle. Pour l'instant je vous innocenté de ce meurtre, parce que de votre point de vue il était parfaitement dépourvu de sens et dénué de motif.

– Vous m'innocentez de ce meurtre, hein ? dit Bob Stone avec un faible sourire. Allons, c'est toujours ça ! Peut-être m'innocenterez-vous de quelque chose d'autre un peu plus tard ?

– Le jour qui a suivi le meurtre de Mandle, poursuivit Socrate sans tenir compte de l'interruption, je suis venu dans votre bibliothèque pour vous voir, et vous y étiez téléphonant. Vous téléphoniez à quelqu'un du nom de Barn, et je vous ai entendu dire : « Ce sera cinq cents livres pour vous. » Un peu plus tard, vous avez employé le mot *Jevington*, et j'ai entendu tout cela parce que j'écoute aux portes d'une façon éhontée. Il y a à Scotland Yard un homme qui n'oublie jamais rien. Vous vous rappelez probablement ce vieil ami qui a une barbe blanche et des lunettes, qui reste tout le jour assis dans le bureau des archives, à collectionner des informations pour le Jugement Dernier. Ma curiosité était si bien éveillée que je suis entré eu relations avec lui, et il m'a raconté l'histoire de Jevington, et celle d'une femme nommée Barn, et je me suis souvenu de ce que font deux et deux.

– Cinq pour vous, ricana Bob.

– Non, quatre, comme au temps jadis, répliqua Socrate sans se troubler. Vous aimiez Molly, et Molly ne vous aimait pas. Elle avait le mauvais goût d’aimer un frère à moi, et personnellement je tiens à dire que le choix était excellent. Vous n’étiez pas certain de ce que Molly pensait de Lex, mais vous vous étiez déjà fait à l’idée, le cas échéant, de l’enlever. Possible que vous ayez envisagé cela avant la mort de Mandle, mais n’importe. Je vous accorde que c’est une terrible aventure d’aimer comme vous le faites une fille plus jeune que vous, et de voir ses avances repoussées. Je n’ai jamais passé par là, mais j’ai quelque imagination. Comme je le disais, vous ne saviez pas très bien ce que Molly pensait de mon frère, et ce jour-là, comme nous avons été à l’enquête, je discutais avec le commissaire auxiliaire, il vous vint aux oreilles que Molly avait tenu un journal, où, comme une petite fille elle inscrivit ses pensées les plus chères. La preuve en était son désir de le sauver pendant l’incendie. Les gens d’âge songent ainsi à leurs fausses dents en pareille circonstance, ajouta-t-il humoristiquement, mais Bob ne sourit même pas. Quand vous avez eu entendu parler de ce journal vous décidâtes de le voir et dans cette intention vous vous introduisîtes aux Chequers, effrayant mortellement la pauvre enfant, et vous emportâtes son journal. Je pense qu’il devait y avoir quelques gentillesse pour Lex.

Le visage de Bob était terreux, ses yeux durs et pleins de haine.

– Le diable l’emporte ! dit-il et sa voix trembla. S’il n’était pas venu ici...

Socrate secoua la tête.

– Mon brave garçon, dit-il gentiment, si Lex n’était pas venu c’en aurait été un autre, un Tom, un Jim, ou un Harry. Ce n’était pas dans l’ordre que Molly fût à vous. Le livre une fois entre vos mains servit de pâture à votre folie et vous remit en tête le plan auquel vous aviez songé. Vous rentrez en contact avec Mrs Barn, une personne condamnée pour avoir tenu un

asile d'aliénés illégal, ce qui est fort sérieux. C'est quelqu'un de sévère, tout à fait désignée pour servir de geôlière à Molly, après enlèvement, pour une bonne somme d'argent. Vous avez probablement prétendu que Molly était folle. Je vois à votre regard que vous l'avez fait. Bon. J'ai craint cela, Bob, la voix de Socrate avait pris un ton plus grave, et j'ai fait venir un agent de Scotland Yard pour protéger Molly quand je serais absent, et grâce à votre flair vous avez dû remarquer qu'il veillait toute la nuit et dormait le jour. La dernière fois qu'on a vu Molly, c'était dans votre bibliothèque à côté de votre bureau. Elle était à lire, et depuis personne de vos domestiques ne l'a aperçue.

– Vous instruisez une affaire contre moi, Socrate Smith, dit Bob avec un sourire contraint.

– Il me semble, dit Soc. Oui, j'instruis une affaire contre vous, et c'est une vilaine affaire, Stone. Comme je le disais, c'est dans votre bibliothèque que la jeune fille est vue pour la dernière fois. Frank l'a vue et à ce moment a surpris un message téléphonique. Celui-ci venait de Mrs Barn. Personne n'a plus vu Molly. Il est vrai que l'on a vu votre voiture descendant l'allée et que vous pouvez être allé ou non à Guildford. Molly n'était pas avec vous. À cette heure elle était dans la piscine, ou plus probablement dans l'armoire. Je ne sais pas si vous l'avez droguée ou non. C'est vraisemblable. De toutes manières, par menace par persuasion, vous l'avez forcée au silence jusqu'à ce que vous l'avez fait sortir de la maison. Quand, comme un idiot, je suis tombé dans votre piège – c'est vous qui étiez allé en auto à Londres et m'aviez télégraphié – vous l'avez enlevée, prétextant une communication de Weston-super-More. Vous avez parcouru entre huit heures ce soir-là et le lendemain matin neuf heures et demie, une distance de 312 milles, c'est grossièrement la distance de Prince's Place à la Mare aux-Bruyères et retour.

Bob Stone se mordit lèvres.

– C'est aussi la distance de Prince's Place à Weston et retour, dit-il, par le chemin que j'ai pris.

Socrate leva les épaules.

Molly est actuellement à la Mare-aux-Bruyères, sous la garde de Mrs Barn. Vos plans pour l'avenir, je n'en ai pas idée.

– Qu'allez-vous faire demanda froidement Stone.

– Je vais libérer Molly d'abord, dit Socrate, puis je demanderai avis à Scotland Yard pour ce qui vous concerne.

– Hum, dit Bob Stone et il sourit. En pareil cas, il vaut mieux que vous sachiez un peu de la vérité, pour que vos imaginations ne vous tournent pas la tête, mon vieil ami. L'affaire s'est passée comme ceci.

Il le ramena dans la piscine et traversa vers l'armoire où la chaise se trouvait encore.

– Vous voulez la vérité. Vous l'aurez. Je l'ai amenée ici comme vous, et je lui ai dit : « Si vous bougez, si vous dites un mot, je vous tue ».

Bob Stone avait été si rapide que Socrate leva les mains avec ce mystérieux sourire, si bien à lui.

– Maintenant je sais, Bob, dit-il, qu'il n'y avait qu'un seul mystère. Il regarda le pistolet automatique dans la main de Bob. Vous avez tué John Mandle.

Les yeux de l'autre étaient comme de l'acier.

– J'ai tué John Mandle, dit-il froidement, sans le vouloir. Comme je vous tuerai. Allons, dans l'armoire, vite !

– Je suis un homme très intelligent, dit Socrate, et il obéit.

Les épaisses portes se refermèrent et deux clefs tournèrent.

– Cela me prendra un quart d'heure pour faire mes paquets, dit M. Robert Stone à travers la porte, et je serai tout le temps dans le bureau. Si vous vous servez de votre revolver pour

attirer l'attention ou pour démolir la serrure, j'arriverai et je tirerai à travers l'armoire et je crois que je ne vous manquerai pas.

Socrate Smith ne dit pas un mot. Tant qu'il n'eut pas entendu le bruit de la grande limousine passant sous les fenêtres de la piscine, il ne tira pas son revolver de sa poche.

CHAPITRE XX

LE SORT DE MOLLY.

M. Robert Stone avait le sens du dramatique, et le sens du dramatique entraîne parfois un homme hors du chemin de la vérité. Car sa conversation avec Molly ne s'était pas passée exactement comme il la décrivait.

Molly était dans la bibliothèque, plongée dans un roman. Elle pensait surtout à un jeune homme dans le Devonshire, poursuivant une enquête. C'est alors que Bob Stone vint répondre au téléphone. Elle ne prête pas attention à la conversation, et voici qu'il s'approche d'elle.

– J'ai un grand projet pour vous, Molly, dit-il. Que croyez-vous que je viens de faire ?

– Je ne devine pas.

– Je viens de commander votre cadeau de nocces.

– Elle rougit, mais éclata de rire.

– Comme c'est intéressant ! dit-elle. Racontez-moi donc.

– C'est ce que j'allais vous dire. Vous savez, je le dessine moi-même.

– Qu'est-ce donc ?

– Une nouvelle sorte de valise. Seulement... il s'arrêta. Je me demande ce que vous pouvez vouloir mettre dedans.

– Montrez-moi le dessin.

– Vous ririez, protesta-t-il. Faites-moi un plaisir, Molly. Descendez-moi une sacoche contenant juste ce que vous emporteriez avec vous pour une visite, disons pour une nuit passée chez une amie.

– Mais pourquoi ? dit-elle étonnée.

– Je prendrai les mesures et j'en tiendrai compte pour le dessin.

– Je vois, dit-elle, en sautant sur ses pieds. Je vous descends la sacoche avec à peu près ce que j'emporterai.

Elle la rapporta.

– Portons-la dans le bureau, dit Bob. Il la mit sur la table et la regarda avec attention. J'aurais dû vous dire d'y mettre votre chapeau.

– Mais, je ne porterais pas un chapeau dans une sacoche !

– C'est justement ce qu'il y a de particulier dans mon projet. Et aussi votre ombrelle.

Elle le regarda, et se mit à rire. Mais elle alla les chercher. Quand elle revint, il n'était plus dans le bureau, la porte de la piscine était ouverte. Elle n'y était jamais entrée. Il lui expliqua qu'il y nageait et elle exprima son admiration. Et puis tout à coup il ferma la porte et s'y appuya, le sourire disparut de ses traits. Elle poursuivit ce qu'elle disait mais elle avait reçu un coup, et elle avait comme froid au cœur. Elle s'arrêta de parler et attendit.

– Molly, dit-il enfin, vous savez que je vous aime.

– Monsieur Stone, j’espérais que cette histoire était terminée, dit-elle calmement. Et ce n’est pas bien à vous de m’en parler dans votre propre maison.

– Vous savez que je vous aime, répéta-t-il.

– Je sais que vous le croyez.

– Je vous aime, répéta-t-il. J’ai tout ce que je veux en ce monde, excepté vous. Et je ne vois pas de raison pour qu’il en soit ainsi.

– J’en vois plusieurs, dit-elle. S’il vous plaît, ouvrez cette porte et laissez-moi sortir.

– Je n’ouvrirai pas cette porte et je ne vous laisserai pas sortir. Vous ne quitterez pas cette chambre, Molly, tant que...

Elle sentit ses genoux se dérober sous elle.

– Je ne sais ce que vous voulez dire, soupira-t-elle.

– Je veux dire avant que je le veuille, comme je l’ai décidé.

– Si M. Smith,..., commença-t-elle.

– Socrate Smith n’en saura rien, dit-il simplement. Quand il reviendra je lui dirai que vous êtes partie en ville cet après-midi.

– C’est absurde, s’exclama-t-elle. Comment pensez-vous me tenir ici prisonnière ? C’est une mauvaise plaisanterie, monsieur Stone.

– C’est ce que vous verrez bien, dit-il en détachant ses mots. Voyez-vous cette armoire ? Elle tourna la tête. Elle a des parois bien épaisses et j’y ai installé une des chaises de mon bureau pour que le séjour ne vous y soit pas trop désagréable. Si vous me donnez trop de peine, je vous y mettrai ligotée, et, si nécessaire, bâillonnée. Au contraire, si j’ai votre parole que vous ne ferez pas de scandale, je vous laisserai disposer de toute la

pièce. Il y fait bon. Je vous demanderai seulement d'enlever vos souliers, pour qu'on ne vous entende pas. Cette porte est double, et il montrait celle du bureau. Aussi je vous préviens que personne ne vous entendrait si vous y frappiez et si vous le faisiez, Molly... il s'arrêta.

– Eh bien ? dit-elle avec défi.

– Je vous tuerais. Oui, bien que je vous aime, je vous tuerais avec aussi peu de scrupules que quand j'ai tué John Mandle.

Elle s'écarta brusquement, la main à la bouche.

– Vous avez tué John Mandle ? dit-elle, haletante. Vous ? non, non.

Il s'inclina.

– Je l'ai tué, dit-il. Je n'ai pas le temps de vous expliquer pourquoi et comment. Vous pouvez être sûre que j'avais une bonne raison.

Il parlait avec la tranquillité qu'il aurait eue à expliquer son goût en matière d'automobiles.

– Si je voulais dire en deux mots pourquoi, je dirais que je l'ai tué parce qu'il avait peur de moi.

– Vous êtes fou, vous êtes fou ! Elle le regardait avec horreur. Vous ne pouvez pas l'avoir fait, et si vous l'aviez fait vous ne me le diriez pas.

– Je vous le dis, Molly, parce que je vous aime et que je vais vous épouser. Je vous emmènerai d'ici, et quand Socrate reviendra ici plus mystifié que jamais, nous serons loin ensemble jusqu'à ce que... – Il la regarda drôlement – vous avez décidé vous-même qu'au bout du compte le mariage s'impose.

Elle passa sa main sur son front. C'est un rêve, se dit-elle, et en même temps tout avait l'air terriblement réel. Bob ce charmant garçon, si ouvert, si rieur ! Bob que tout le monde aimait ! Bob un meurtrier ! Le meurtrier de son plus vieil ami ! C'était incroyable.

– Alors qu'allons-nous faire ? faut-il vous ficeler dans l'armoire ou serez-vous plus intelligente ? Rappelez-vous qu'au moindre cri inutile je n'ai pas besoin de vous supprimer. Vous comprenez que si dans mon bureau il y a avec moi quelqu'un pour vous entendre, c'est lui que je mettrai dans l'impossibilité de bavarder. Ce pourrait être votre cher Lexington. Ses lèvres se retroussèrent.

– Vous êtes fou ! répéta-t-elle, fou ! C'était vous qui aviez tiré sur M. Jetheroe ?

Il s'inclina.

– Alors vous... vous êtes fou ! s'écria-t-elle. M. Smith m'avait parlé de ce rire que personne dans son bon sens...

Il sourit encore.

– M. Smith est plus malin que vous ne croyez, Molly. Il savait que ce rire était fait pour le troubler, et rendre son tir incertain, ce qui a bien raté. Je ne l'ai pas manqué de beaucoup, mais lui non plus, Seigneur ! Regardez !

D'une main il souleva ses cheveux épais et montra une calvitie blanche.

– C'est la balle de Soc, dit-il avec une grimace. Elle m'a guéri de l'habitude de rire trop vite.

Il la regarda.

– Alors l'armoire ?

Elle secoua la tête.

– Non, je serai muette. Je pense que vous reviendrez à vous dans un instant et que vous réaliserez ce que vous venez de faire.

– Enlevez vos souliers, dit-il, et elle obéit. Il les ramassa.

– Restez tranquille ici. Vous aurez à manger. Je vous servirai.

– Mais vous ne pouvez pas me garder ici toujours.

– Je ne l’essayerai pas. J’ai une charmante petite maison avec une délicieuse gouvernante à votre intention.

Il s’en alla et elle entendit les deux portes se fermer le cœur désespéré. Elle prit la chaise et essaya d’atteindre les fenêtres. Les fenêtres étaient en glace épaisse. Elle regarda autour d’elle pour chercher un projectile quelconque. Mais Bob avait tout prévu. Il n’y avait rien, pas même une brosse à ongles, dont elle pourrait se servir pour attirer l’attention du dehors. Et elle savait que les menaces faites seraient exécutées.

À l’idée que Lex pourrait l’entendre, son sang se figeait. Elle tira la chaise de l’armoire et s’assit la tête dans les mains pour chercher quelque solution, quelque projet d’évasion. L’autre porte, celle du jardin, était également fermée. Inutile d’y frapper, Bob l’entendrait et ce serait comme si elle avait frappé à la porte du bureau.

Elle entendit plus tard une auto et son cœur bondit. Lexington et son frère rentrant ! mais c’était impossible à cette heure. Elle retomba dans ses pensées. C’était Bob en fait, qui après avoir écarté tous les domestiques partait pour Godalming.

Ce soir-là il lui apporta de la nourriture sur un plateau et il attendit qu’elle eût fini de manger, ce qui ne traîna pas.

– Vous ne mangez pas assez, dit-il. Je vais vous laisser du lait et des biscuits. Je vous apporterai un lit de camp plus tard.

Il tint sa parole et à dix heures il apporta le lit, qu'il prépara. Puis, après un bonsoir bref, il se retira.

Comment passa cette nuit, c'est ce que par la suite elle ne put jamais se rappeler. Elle ne dormit pas et la grise lumière de l'aube lui parut une délivrance. Il lui sembla entendre une fois la voix de Socrate et elle sentit l'espoir renaître. Mais la conscience de son impuissance l'abattit bientôt.

Elle tomba dans le sommeil, plutôt qu'elle ne s'endormit cet après-midi-là, tant elle était épuisée. À son réveil, Stone était debout près d'elle.

– Levez-vous, dit-il, et il jeta un manteau épais sur le lit. Voici du café et des sandwiches. Vous en aurez besoin.

– Qu'allez-vous faire ?

– Vous allez faire un petit voyage avec moi.

– Jamais de la vie ! s'écria-t-elle. Jamais de la vie !

– Ne soyez pas stupide, dit-il rudement.

– Vous pouvez me tuer, hurla-t-elle. Je crierai à l'aide si vous me touchez !

Bob Stone sourit.

– Il vous faudra crier joliment fort. J'ai envoyé tous mes domestiques au cinéma à Haslemere. Et le seul qui soit encore ici, Williams, est occupé à la cave à décanter le vin. Soyez raisonnable.

Elle avait faim, elle but le café avidement et mangea plusieurs sandwiches. Elle voulait avoir toutes ses forces pour une épreuve décisive. Mais une extraordinaire fatigue s'abattit sur elle, et elle dut s'allonger sur le lit. Elle fut réveillée par l'impression de l'air frais sur son visage. Elle était au dehors, et quelqu'un la portait.

Elle comprit vaguement qu'il devait y avoir une drogue dans le café. Elle était incapable de crier. Et là-dessus elle se mit à se demander si elle avait ses chaussures. Oui, Bob les lui avait remises. Un soulier ! L'inspiration lui vint dans un éclair. Socrate Smith n'avait-il pas une fois retrouvé sa trace grâce à un soulier ? Prudemment elle approcha de son talon gauche le bout de son pied droit et pressa. Le soulier tomba, et l'instant d'après elle se sentit déposer dans une auto. Elle s'enfonça dans le siège à la renverse et s'endormit presque aussitôt.

Quand elle s'éveilla la voiture était arrêtée. Stone changeait une roue en jurant tant et plus. Elle ne se rappela plus rien de ce qui suivit. Elle se souvint seulement d'être entrée aux premières heures du jour dans une maison abandonnée, entourée de murailles très hautes, en traversant, à demi portée un jardin en friche. Elle se souvint d'avoir aperçu avec une sorte de soulagement momentané, une femme qui l'avait aidée à se mettre au lit, et là-dessus elle tomba dans un profond sommeil qui dura plus de douze heures.

CHAPITRE XXI

DANS LA MAISON DU MYSTÈRE.

Molly Templeton s'éveilla avec un terrible mal de tête. La chambre était obscure et rien n'indiquait des fenêtres. Elle découvrit plus tard qu'on avait cloué des couvertures en guise de persiennes, car les chambres d'en haut n'avaient pas de volets.

Elle chercha des allumettes à côté du lit, mais ses doigts ne trouvèrent rien et l'effort lui donna une telle douleur aiguë qu'elle se renfonça dans son oreiller avec une plainte. Le bruit dut en être entendu, car les escaliers craquèrent sous un pas lourd et la porte s'ouvrit devant une femme qui portait une lampe dans sa main. C'était une grande créature osseuse, avec une face carrée et plate, et la bouche méchante.

– C'était vous qui parliez, ma chère ? dit-elle. Auriez-vous faim ?

– J'ai un épouvantable mal de tête, dit la jeune fille.

– Je vais vous le guérir.

La femme disparut, laissant la lumière. Elle revint après quelques instants avec une tasse de thé et une petite boîte pleine de comprimés. La jeune fille regarda les médicaments d'un air soupçonneux.

– Allez, ça ne vous fera pas de mal, dit la femme. C’est le pire avec vous autres, fous, vous croyez toujours que le monde veut vous empoisonner.

Molly leva les yeux sur elle.

– Fous ! dit-elle, n’en croyant pas ses oreilles. Vous croyez que je suis folle ?

– Et vous l’êtes. Croyez-vous que je ne reconnais pas les fous tout de suite quand je les vois ? Voyons, j’ai été trente-cinq ans gardienne de piqués, alors !

Malgré sa situation, Molly se sentit une certaine inclination pour lui rire au nez.

– Ainsi je suis une folle ? dit-elle, et prenant un comprimé elle l’avala en s’aidant d’une gorgée de thé.

– Bien sûr que vous êtes folle. Et si vous pouviez vous en rendre compte, cela irait déjà mieux. C’est toujours ce que je dis aux malades, dit Mrs Barn, d’un air complaisant. Si on réalise qu’on est fou, on ne l’est plus. C’est scientifique.

– Combien de temps me gardera-t-on ici ? demanda Molly. Où suis-je ?

– Au bon air de la campagne. C’est un peu solitaire, mais pas moins bien pour soi. Mon doux Jésus, la jolie maison que ça ferait en l’arrangeant !

La jeune fille regarda l’heure à sa montre-bracelet. Cinq heures de l’après-midi.

– Mais il doit faire grand jour !

– Il fait grand jour, dit la femme, et c’est alors que Molly remarqua les couvertures.

– Est-ce que je ne dois pas voir le jour ? supplia-t-elle. Je vous promets de ne vous causer aucun tracas et de ne pas chercher à attirer l'attention.

– Si vous vous égosilliez à en devenir toute bleue, dit Mrs Barn, en soufflant la lampe et en commençant à défaire les couvertures, personne ne pourrait vous voir. Si vous vous attendez à un joli paysage, vous en rabattrez, ma chère.

Et en effet. Le soleil du soir éclairait obliquement le jardin, et un grand angle d'ombre bleue commençait où le grand mur d'enceinte coupait le ciel. Il n'y avait pas d'autre vue qu'un petit bout violet qui dépassait le faite d'un des murs.

– Mais c'est Dartmoor ! dit Molly. Voici Hay Tor ! Et alors ici, et sa lèvre fit une moue, nous sommes à la Mare-aux-Bruyères.

– Quel nom ce serait pour une clinique ! dit Mrs Barn en extase. Allons, vous vous rétablirez bien vite, ma jeune dame, et vous pourrez partir. Je suis bien sûre que si j'avais un charmant homme d'oncle comme le vôtre, je ne voudrais pas rester ici. Ça demandera quelques travaux, ajouta-t-elle comme pour elle-même, et je me demande si on peut s'arranger de trois ou quatre chambres, à moins de mettre les clients par deux, et ça ne biche pas.

– Le maison est à vous ? demanda Molly, surprise.

– Elle le sera.

Et Molly comprit cela. La Mare-aux-Bruyères c'était le prix payé par Bob Stone pour les services de la terrible mégère.

– Quand m'en irai-je ?

Mrs Barn la regarda avec ses yeux de serpent.

– Quand votre cher mari viendra vous prendre, dit-elle.

– Mon mari ! s'exclama la jeune fille en se dressant, de qui parlez-vous ? Vous parliez de mon oncle à l'instant, et je conçois que Bob Stone se fasse passer pour mon oncle, ajouta-t-elle méchamment.

– C'est votre oncle qui vous a envoyée, et votre mari qui vous a amenée, répliqua Mrs Barn avec patience. Et bien sûr qu'on ne peut souhaiter rencontrer un monsieur plus charmant.

– Mais je n'ai pas de mari, dit Molly avec fureur.

– C'est votre illusion, répliqua le visage camard. Ils ont tous la leur, surtout à votre âge.

– Cet homme m'a enlevée. Voulez-vous faire quelque chose pour moi, Madame... Madame...

– Barn est mon nom, dit la femme. Je ferais tout pour vous, ma jeune dame, si c'est raisonnable.

– Ne voudriez-vous pas dire à la police, à Scotland Yard ?...

Un regard malin ne rendit pas la geôlière plus belle.

– Que ne ferais-je pour Scotland Yard ! dit-elle. Quand elle était en colère elle parlait du nez. Oh oui, je me détournerais de mon chemin même pour un bon bout, histoire de faire un petit tour à Scotland Yard, non mais des fois !

– Mais on m'a emmenée contre mon gré. C'est un enlèvement.

– C'est votre illusion. Vous resterez ici longtemps, je le crains.

Elle hocha la tête.

– Voyez-moi ça, se tourner comme ça contre votre cher mari !

Le cœur de la jeune fille s'arrêta presque de battre. Si cette femme croyait qu'elle était folle, si elle croyait que Bob était son mari, quel espoir lui restait-il d'une aide quelconque quand Bob arriverait ? Elle porta sa main à ses lèvres pour les empêcher de trembler, car elle se rendait compte que toute espèce de faiblesse, toute crainte apparente de sa part serait de nature à donner prise sur elle.

– Ah bah, il doit venir ici ? dit-elle avec toute la froideur dont elle fut capable. Et pour quand l'attendez-vous ?

– Dans deux ou trois jours. Et maintenant qu'aimeriez-vous manger ?

Le premier mouvement de Molly était de refuser toute nourriture, mais cela aurait été vraiment pure folie. Il lui fallait toute sa force, elle avait comme une sorte d'idée désespérée qu'elle aurait à escalader le mur d'enceinte, à se rendre maîtresse de cette femme par quelque stratagème, car bien sûr se proposer de le faire par la force était de bien peu d'espoir.

– Ce que vous avez, n'importe, dit-elle. Puis-je me lever ?

La femme hésita.

– Oui, pourquoi pas, dit-elle, mais habillez-vous en ma présence.

Elle se leva donc. La tête lui tournait encore un peu, mais le temps de s'habiller Molly eut retrouvé son assiette.

– Vous n'avez qu'un soulier. Vous saviez ça, je suppose ? Vous feriez mieux de prendre une paire de pantoufles à moi.

Elle apporta des savates hideuses qui à chaque pas sortaient du pied de la jeune fille. Ceci encore était un handicap en cas d'évasion.

À sa surprise, la geôlière ne s'opposa nullement à laisser sa prisonnière se promener dans le studio. Il est vrai qu'il n'y avait

pas d'échelle, et que la seule porte était surveillable de la cuisine. La porte était solide et sa serrure redoutable. La maison n'avait qu'un étage, bien qu'elle fût surmontée par un grenier qu'un œil-de-bœuf révélait à une extrémité du toit. Était-il possible d'envoyer un message par-dessus le mur ? De retour dans la maison elle chercha partout du papier. Elle vida de fond en comble sa sacoche. (Comme elle avait peu imaginé l'usage qu'elle en ferait !) mais en vain. Ni papier, ni crayon.

Elle rejoignit Mrs Barn pour le repas, qui fut maigre, à la lueur de la lampe et d'un petit feu maigre qui brûlait dans la grille. Toute la peine prise par Mrs Barn pour nettoyer l'endroit ne lui enlevait pas son air de désolation. C'est d'ailleurs ce qui la fâchait.

– Je ne suis pas faite pour faire le ménage, et vous le lui direz à votre mari...

– Ce n'est pas mon mari, dit Molly, puis réalisant l'inutilité de protester. Qu'est-ce que je lui dirai ?

– Que je ne suis pas faite pour faire le ménage. C'est infernal. Vous ne vous faites pas idée de quoi ça avait l'air, cette maison, quand j'y suis entrée il y a une paire de jours. Je serais rentrée chez moi, n'était, ma chérie que je ne voulais pas vous laisser dans la peine.

Elle ne mentionnait pas la grosse somme qu'elle avait reçue de Bob Stone, et l'espoir de devenir propriétaire de la maison.

– Regardez-moi ce plafond. Elle montrait le trou que Socrate avait creusé avec son canif. Des rats, sans doute. Cet endroit a été vraiment négligé. Voyez ces taches d'encre par terre. Je n'ai pas poussé jusqu'à la cave.

– Il y en a une cave ? demanda Molly.

– Il y en a deux, dit la femme, des caveaux de famille je dirais. Mais enfin si on n’a pas mieux ça ferait l’affaire. Sans doute rêvait-elle d’y coucher à la rigueur quelque client futur.

La jeune fille n’arriva pas à s’endormir avant trois heures du matin. Elle descendit pour le petit déjeuner. Un peu de thé très faible, une épaisse tranche de pain, un soupçon de beurre. Elle se réfugia dans le jardin.

Cet après-midi, une idée lui vint en parlant avec Mrs Barn. Celle-ci lui raconta que les maisons comme ça dans les landes sont généralement bâties par des contrebandiers et elle parla vaguement de grandes cavernes souterraines qui se prolongeaient pendant des milles, ce qui était certainement de l’exagération, mais cela fit naître une agréable perspective pour Molly.

– Que faire ici tout le jour ? demanda-t-elle.

– Prenez un balai et faites un petit peu de nettoyage, lui fut-il répondu.

Cela lui fut une distraction, mais les pièces étaient petites et on ne pouvait les balayer tout le temps.

– Si j’allais à la cave, voir comment c’est ?

– Si ça vous chante. Y a une clef pendue à un clou.

Les caves étaient dépourvues d’intérêt. La lampe ne révéla guère qu’une vieille souris qui s’échappa par la prise d’air au premier rayon de lumière. Pas d’issue vraisemblable. La seconde cave ressemblait à la première, mais tout à coup Molly aperçut quelque chose qui lui rendit l’espoir. Le revêtement des murs et du sol était en brique, et d’un côté le briquetage était magnifiquement neuf et limité par un demi-cercle grossier.

Et si cela avait été un passage qu’on avait muré ? Mais comment l’aurait-elle rouvert ? Elle regarda autour d’elle le cœur battant.

Dans un coin il y avait une pioche et une pelle. Sous un sac qui laissa échapper un nuage de poussière blanche quand elle le remua elle trouva une truëlle. Elle remonta au rez-de-chaussée. Mrs Barn était dans le jardin dans un fauteuil, paressant au soleil. Elle dormait mais juste en face de la porte du jardin qu'elle surveillait.

Molly retourna dans la cave, et les mains tremblantes saisit la pioche. Elle était terriblement lourde, et les premiers coups qu'elle porta, de toutes ses forces, furent presque désastreux pour elle. Quand le sang-froid lui revint un peu, la force lui revint. Elle avait enlevé la moitié d'une brique et constaté qu'il y en avait une autre derrière. Elle remonta pour surveiller Mrs Barn. Celle-ci dormait. Après une demi-heure de travail elle avait fait un trou dans le mur, et elle constata avec ravissement qu'il y avait derrière lui une cavité sombre !

Pas le moindre doute. Avec la lampe elle regarda de quoi ça avait l'air de l'autre côté du mur, et elle ne put apercevoir ni terre ni pavage.

Si elle avait pu seulement passer à travers le mur, qui sait si elle ne se serait pas creusé un chemin vers la liberté ?

Elle entendit Mrs Barn tousser, abandonna son travail, se brossa vite et monta juste à temps pour rencontrer la femme dans le jardin.

– Qu'est-ce que vous avez fait tout ce temps ? demanda-t-elle soupçonneuse. Elle se réveillait toujours de mauvaise humeur.

– Rien, flâné, dit Molly.

La femme grommela quelque chose en inspectant la cuisine, et Molly, n'osant plus redescendre à la cave, sortit et alla s'asseoir dans le fauteuil de Mrs Barn.

Quand poursuivre sa tentative ? Elle se le demandait. Mrs Barn le décida inconsciemment pour elle. Au repas du soir elle fut spécialement aimable et déclara :

– Je dors, toujours la porte verrouillée. C'est que je suis une si bonne dormeuse et que j'ai affaire avec des gens si méchants parfois que je n'oserais pas dormir avec la porte ouverte. Tenez, une jeune dame qui avait le même genre d'idées que vous a été bien près de me tuer une fois !

– Vous êtes bonne dormeuse ? dit Molly comme pour soutenir la conversation.

– Je dors comme une morte. Voyez-vous, dans ma clinique, mon mari et moi, nous sommes de garde, chacun notre tour. Vous n'allez pas me faire des ennuis, dites donc ?

– Vous ferez toujours bien de cadenasser votre porte, dit Molly d'un air solennel, et la femme grogna, puis déclara :

– Enfin, votre mari viendra bientôt, Dieu merci !

Ceci décida Molly. Elle travaillerait cette nuit. Mrs Barn avait découvert une seconde lampe dans la cuisine. Molly attendit patiemment que Mrs Barn allât se coucher, assise dans sa chambre. À dix heures un pas lourd dans le couloir, une « bonne nuit ! » grommelée à travers la porte l'en avertirent. Elle attendit encore deux heures, puis se glissa dehors et écouta à la porte de sa gardienne. Elle entendit un ronflement régulier, et descendit dans un état d'exaltation bien compréhensible, tout habillée, avec les savates de Mrs Bara sous son bras.

Elle eut quelque difficulté à trouver les allumettes pour allumer la lampe, mais quand ce fut fait, elle descendit la mèche très bas et retourna dans la cave. Il fallait être prudente. Elle porta un premier coup, et le son se répercuta dans toute la maison. Elle resta quelque temps avant d'oser en porter un autre. Elle vit qu'en introduisant le bout de sa pioche par l'orifice qu'elle avait creusé et en tirant à elle sur le manche, elle pouvait

ébranler les briques et les disjoindre. Quand elle en eut retiré ainsi trois, elle donna une impulsion plus forte à son outil et voici que le mur tout entier avec un terrible craquement s'effondra. Elle s'arrêta épouvantée. Il fallait que Mrs Barn fût une excellente dormeuse pour ne pas avoir été réveillée. Elle hésita un instant, puis, soufflant sa lampe, elle grimpa au premier, et sans bruit se glissa dans sa chambre.

Elle venait de fermer la porte quand elle entendit le pas lourd de la femme passant dans le couloir. Quelques minutes plus tard la porte de Molly s'ouvrit et une apparition grotesque drapée dans une robe de chambre rouge se dressa sur le seuil, une bougie à la main.

– Qu'est-ce que c'était que ce bruit ? dit Mrs Barn.

Molly, les draps tirés jusqu'au menton, fit semblant avec un art dont elle ne se croyait pas capable de se réveiller à l'instant, encore toute confuse.

– Quoi donc ? demanda-t-elle.

– Avez-vous entendu un bruit ?

– Non.

Mrs Barn n'était pas contente. Elle descendit au rez-de-chaussée. Elle ne poussa fort heureusement pas ses investigations jusque dans les caves et elle remonta en pestant dans sa chambre.

Molly l'entendit claquer sa porte, fermer le verrou, et pendant une heure elle n'osa pas sortir de chez elle. Le ronflement était devenu plus sonore que jamais et Molly abandonnant ses craintes retourna dans la cave.

En bas, dans le hall, elle prêta l'oreille. Elle percevait encore les ronflements de Mrs Barn. Elle s'aida d'allumettes pour descendre. Elle ralluma la lampe, et se penchant dans l'ouverture elle ébranla doucement une à une les briques avec la

main pour élargir l'ouverture. Elle eut tout à coup un soupçon terrible : elle devait n'avoir fait que rouvrir un cul de sac de la cave, sans issue.

Il y avait dans l'ombre de ce réduit quelque chose de long et de blanc, qui brillait un peu à demi caché dans les débris et la poussière. Elle n'arrivait pas à comprendre ce que c'était. Quand l'orifice fut assez grand pour se glisser au travers, elle le fit, et se pencha, la lampe levée, pour regarder.

Le cri qui lui monta à la gorge ne fut réprimé que par un effort de volonté surhumain. La lampe dansa dans sa main et ses yeux lui sortirent de la tête.

Elle ne voulait pas s'évanouir, elle ne voulait pas s'évanouir ! Au plus profond d'elle-même se levait une terreur sans nom, car elle comprenait maintenant ce qu'elle avait vu. C'était un squelette humain ! Ses yeux vides étaient tournés vers elle, ses dents luisantes ricanait sans fin !

CHAPITRE XXII

L'HOMME DU GRENIER.

Elle recula, tenant toujours sa lampe qui tremblait dans sa main, lentement, lentement, vers la porte, et tout le temps il lui sembla que des yeux dans les ténèbres la surveillait. Elle poussa la porte qui s'ouvrit avec un craquement et elle bondit au rez-de-chaussée. C'est alors qu'elle entendit un son au-dessus d'elle.

Il lui fallut tout son courage pour éteindre la lampe et demeurer dans l'obscurité. Elle resta tremblante avec pour toute lumière la clarté qui venait de la porte dans le hall.

Qui était-ce ? Ce n'était pas Mrs Barn. On entendait toujours son ronflement. Non c'était quelqu'un d'autre. Quelqu'un dans le hall. Elle entendit des pas furtifs. Il lui sembla voir passer l'ombre d'une ombre. Puis plus rien. Est-ce que son imagination se jouait d'elle, ou était-ce Bob Stone ? Elle attendit un peu, puis se glissa dans sa chambre, ferma la porte derrière elle, et s'enfonça tremblante dans son lit.

Quel était le secret de cette affreuse demeure ? Les taches sur le plancher ! Elle se les rappelait maintenant. Non ce n'était pas de l'encre, c'était du sang. Ceci la bouleversa plus encore que les ossements découverts derrière le mur.

Le soleil se leva avant qu'elle pût s'assoupir. Et ce fut Mrs Barn qui l'éveilla.

– Allons, debout, jeune femme ! Je vous ai apporté une tasse de thé, mais vous ne pensez pas que je vais faire ça tous les matins ! C'est à vous de me faire mon thé, et je le dirai à votre mari quand il viendra ce soir.

Son mari ! Ainsi ce n'était pas Bob Stone, cette silhouette furtive aperçue dans le hall. Elle eut un espoir insensé, pendant une seconde, une fraction de seconde. Si c'était Jetheroe ! ce mystérieux Jetheroe qui apparaissait et disparaissait si étrangement tour à tour dans la vie de la jeune fille. Mais cela ne fut qu'un éclair.

– Est-ce que je pourrais avoir un bain ? demanda-t-elle, et Mrs Barn se mit à rire :

– Sans doute s'il y avait une baignoire. Pourquoi voulez-vous un bain ? Vous êtes assez propre. Lavez-vous la figure et descendez.

L'eau était froide. Elle se lava et bien que le poison du sommeil fût toujours en elle et qu'elle se sentît incroyablement lourde et fatiguée, quand elle descendit pour le petit déjeuner avec Mrs Barn elle fut presque contente de se trouver avec un être humain. La nourriture avait dû être apportée de la ville, ce n'était que conserves, lait concentré, etc. Le pain était vieux d'un jour de plus que la veille. Ainsi les fournisseurs ne se présentaient pas à la porte, pensa-t-elle. Ce en quoi elle se trompait car à onze heures quelqu'un tambourina vivement à la porte. Mrs Barn envoya prudemment Molly dans sa chambre. Par sa fenêtre elle vit la femme prendre d'un fournisseur dont elle n'aperçut guère que la main un panier de provisions qu'elle rapporta avec satisfaction dans la cuisine. Elle plaça deux pains en évidence sur la table.

– Allons, nous ne mourrons pas de faim, dit-elle. Qu'est-ce que vous ferez ce matin ? Fouiller encore dans les caves ?

– Non, non ! dit Molly avec un frisson. Il fait trop... trop froid là-dedans. Je vais simplement m'asseoir dans le jardin.

La femme grogna.

– Savez-vous faire la cuisine ?

– Non, avoua Molly.

– Eh bien, il serait temps d'apprendre.

Elle rangea ses provisions, puis sortit son fauteuil dans le jardin, et le plaça dos à la porte d'entrée pour sa sieste du matin.

Molly ne pouvait pas rester seule dans la maison. Elle se demandait quelle avait pu être l'histoire de cette demeure, quels en avaient été les propriétaires, leurs espoirs, les tragédies auxquelles ils avaient été mêlés. Ces murs avaient été construits pendant les guerres napoléoniennes, quand Dartmoor était plein de prisonniers français.

Mrs Barn avait quitté sa chaise et était dans la maison quand pour la troisième fois Molly eut fait le tour du jardin. La femme l'apercevant l'appela.

– Hep ! Maâme ! par ici !

Molly obéit, traversa le hall et trouva dans la cuisine la femme debout, les mains sur ses hanches, regardant la corbeille sur la table.

– Combien de pains est-ce que j'ai ramené tantôt ?

– Deux, dit la jeune fille, étonnée, pourquoi ?

– Bon, et où est le second ?

Elle montrait un pain solitaire sur la table.

– Vous êtes sûre qu’il y en avait deux ?

– Je suis presque sûre, dit Molly.

La femme regarda autour d’elle.

– Il n’y a pas de rats ici, et puis ils ne prendraient pas un pain entier.

Le cœur de Molly se mit à battre. Cette apparition sinistre dans la nuit ! Elle avait envie de rire et de pleurer. Ses nerfs étaient à bout, elle se sentait aux confins d’une crise hystérique, elle dut faire un effort sur elle-même pour se contenir.

– Probable que nous nous sommes méprises toutes les deux, Mrs Barn, dit-elle. Je suis si fatiguée ce matin que je puis bien avoir vu double.

– Moi je ne suis pas si fatiguée que ça. C’est pas vous qui avez chipé le pain ?

– Pourquoi faire ? Je n’ai pas faim et vous ne me le refusez pas.

– Allons, c’est pourtant vrai. Et elle enferma les provisions à clef.

Après quoi Molly ne se promena plus dans la maison. Elle se sentait nerveuse, effrayée, et elle resta dans le voisinage de Mrs Barn, dans l’herbe en face de la porte.

Elle était certaine qu’il y avait eu deux pains. L’un qui était un peu brûlé, et l’autre pas assez cuit. C’était le brûlé qui avait disparu.

Elle allait et venait dans le jardin, Mrs Barn somnolant dans son fauteuil, cet après-midi-là, quand elle leva les yeux par hasard vers l’œil de bœuf en haut de la maison. Elle l’avait déjà remarqué, ce triangle de verre obscurci par la saleté.

Elle s'était demandé à quelle chambre cela correspondait. Elle avait vu des marches dans la maison, aboutissant à une trappe dans le plafond. Presque en face de la porte de sa chambre. Et Mrs Barn lui avait dit que c'était une pièce de débarras. Or voici que comme elle regardait, le livre qu'elle portait avec elle lui tomba de la main. Elle poussa un léger cri. À la fenêtre elle avait aperçu un visage déformé et blanchâtre, qui disparut aussitôt. Elle tomba à terre, évanouie.

Attirée par le cri Mrs Barn accourut à travers l'herbe. Elle releva Molly, la mit sur ses pieds, la porta et la traîna à moitié jusqu'à son fauteuil et la secoua sauvagement.

– Eh bien, qu'est-ce qui vous prend ? Éveillez-vous donc.

Mais Molly n'avait pas l'air de revenir à elle. Alors saisissant la tête de la jeune fille par la nuque, Mrs Barn la courba violemment vers ses genoux.

Molly ouvrit les yeux et regarda autour d'elle.

– Qu'est-ce qui vous prend ? Ce furent les premiers mots qu'elle entendit. Elle se remit sur pieds, et sans doute qu'elle serait tombée encore si l'autre ne l'avait pas attrapée.

– Est-ce que vous devenez vraiment folle ?

– Mais je suis vraiment folle, n'est-ce pas ? Elle s'était remise assez pour sourire, mais son visage était mortellement pâle.

– Qu'est-ce qui vous a fait vous évanouir ?

– Rien, dit Molly. Après tout, ça pouvait être une illusion...

– Ça me fait plaisir que votre mari s'amène, dit Mrs Barn avec conviction. Qu'est-ce qui vous prend, je me le demande ?

– Est-ce que je ne suis pas folle ? dit Molly. C'est vous qui me l'avez dit, et les fous peuvent faire ce qu'ils veulent.

– C'est-à-dire ce que je les laisse faire, corrigea Mrs Barn.

Ce soir-là il fallut tout son courage à Molly pour demander une faveur.

– Est-ce que je ne pourrais pas dormir dans votre chambre cette nuit, Madame ?

– Dans ma chambre ? dit la femme étonnée. Pas précisément. Est-ce que je ne vous ai pas dit que je ne permettais pas aux fous de m'approcher quand je dors ?

Molly se mit à rire.

– Vous savez très bien que je ne suis pas plus folle que vous.

– Folle ou non, vous ne coucherez pas dans ma chambre, où je garde toutes mes clefs, répliqua l'autre. Vous resterez dans votre chambre.

– Avez-vous une clef pour ma chambre ? demanda Molly.

– Si j'en avais une, je ne vous la donnerais pas. Non, vous dormirez chez vous, et n'est-ce pas, ne tournez plus de l'œil. À part ça, et elle ricana, Monsieur votre mari peut arriver ce soir.

Le cœur de Molly défaillit.

– Mon mari, balbutia-t-elle, quelle différence ça peut-il faire ? Vous n'allez pas le laisser entrer dans ma chambre ? Vous savez que ce n'est pas mon mari ! vous le savez !

Mrs Barn hocha la tête pour exprimer combien ce sujet de conversation la fatiguait.

– C'est votre illusion. Pauvre petite malheureuse, dit-elle, c'est votre illusion.

Quand elle se coucha ce soir-là la jeune fille ne se déshabilla pas, mais s'étendit, avec un édredon sur elle. Inutile de tenter de barricader la porte. Il n'y avait dans la pièce que le lit, un bahut, et une table de toilette. Elle essaya de pousser le lit contre la porte, mais n'y parvint pas.

Elle s'était promis de rester éveillée, mais elle n'avait pas dormi la nuit précédente. Et malgré tous les expédients pour tenir ses yeux ouverts, la nature fut la plus forte et elle sombra dans un profond sommeil.

« Debout, Molly ! Une grande main lui caressait le visage, et elle reconnut la voix de Bob Stone.

Elle pensa rêver et se retourna sur l'autre côté.

– Debout, Molly ! Elle ne s'y trompa pas cette fois.

Elle s'assit. Bob Stone, la figure grise de poussière, vêtu d'un grand manteau blanc qui lui tombait jusqu'aux pieds, était debout à côté de son lit. Sur le seuil, Mrs Barn en robe de chambre rouge regardait. Il faisait sombre. Quelle heure pouvait-il être ?

– Levez-vous, dit Bob, vous êtes habillée, pas vrai ? Ça arrange les choses pour moi.

– Que voulez-vous ? demanda-t-elle dans un souffle de terreur.

– Vous, Molly. Et je vous aurai tôt ou tard.

Il tourna la tête vers la femme sur le seuil.

– Vont pouvez disposer, dit-il. Fermez la porte.

– Restez, restez ! supplia la jeune fille.

Elle essaya de se sauver mais il l'attrapa dans ses bras, et elle entendit la porte se refermer. Il la tenait serrée, son visage couvert de poussière de la route dominant le sien.

– Ils m’ont découvert, Molly, dit-il, Soc Smith est sur mes traces et il sera ici dans deux ou trois heures.

– Ici ? dit-elle avidement. Il sait que je suis ici ?

Il acquiesça.

– Oh oui, Soc le sait, dit-il doucement, et il la regarda avec un drôle de sourire. Je pourrais vous prendre maintenant, mais je ne le veux pas, ajouta-t-il à moitié pour lui-même. Je veux prendre le temps de vous faire ma cour et de briser votre stupide résistance.

Elle se demanda ce qu’il allait bien faire.

– Vous finirez par m’aimer un jour, Molly. Nous partons pour un très beau pays : le Brésil. J’ai fait tous les préparatifs.

– Et si je ne vous aime pas, si je refuse de vous aimer ? Que m’arrivera-t-il ? Aurai-je le sort de l’homme de la cave ?

Elle n’eut pas plutôt prononcé ces mots qu’elle les regretta. Sous la poussière le visage de l’homme revêtit une expression hagarde.

– L’homme de la cave ! s’exclama-t-il. L’homme de la cave ? Vous avez découvert... cela ?

Elle ne parla plus. Idiote qu’elle avait été ! Idiote de lui dire... Il la saisit par les épaules sauvagement.

– Réponds, râla-t-il. Qu’as-tu trouvé ? Comment l’as-tu trouvé ? Est-ce que cette femme est au courant ?

Il lui fallut raconter ses projets d’évasion, son entreprise nocturne, ses découvertes. En l’écoutant il se calma.

– Pauvre petite fille, dit-il d’une voix presque aimable. J’aurais dû vous épargner ça.

Il médita un instant.

– Cette vieille sottise aurait dû vous empêcher d’aller à la cave. Je lui avais dit de ne pas vous quitter de l’œil.

Il regarda soudain sa montre.

– Je vais à Plymouth, dit-il.

– Vous ne me... vous ne m’emmenez pas avec vous ? demanda-t-elle, et à son étonnement il secoua la tête.

– Je reviendrai vous prendre.

– Je ne crois pas.

Molly leva la tête, et Bob se retourna brusquement. Un homme était sur le seuil, un homme dont le visage non rasé était noir de poussière. Un revolver était dans sa main, et Molly reconnut tout de suite sa voix, elle ne l’avait pas reconnu quand elle l’avait vu à l’œil-de-bœuf ni pendant la nuit quand il avait traversé le hall.

– Je suis le sous-inspecteur Frank Weldon, de Scotland Yard. Je vous arrête sous l’inculpation de...

Un coup de feu retentit. Bob Stone avait fait feu à travers sa poche et Frank dégringola le visage le premier.

La jeune fille hurla. Il y eut un piétinement au dehors et le visage épouvanté de Mrs Barr, apparut.

– Oh, qu’avez-vous fait ? s’exclama-t-elle.

Bob Stone ne répondit pas. Il glissa son revolver fumant dans la poche de son manteau, et se penchant, s’empara du cadavre et l’emporta dehors.

– Fermez cette porte ! Molly entendit sa voix, et la porte claqua, la laissant seule à regarder la tache rouge sur le plancher, là où Frank Weldon était tombé.

Elle arracha les couvertures qui fermaient les fenêtres et les ouvrit toutes grandes. Stone était en train de transporter son fardeau à travers le jardin. Elle pouvait voir son manteau blanc. Elle aperçut Mrs Barn et l'entendit pleurnichant de peur. Puis Bob disparut par la porte du jardin, la porte se referma derrière lui.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mrs Barn arriva en pleurnichant. Ses pieds grimpaient l'escalier. Et la femme entra.

– Mais c'est un meurtre ! gémit-elle. Une affaire pour la justice ! Pourquoi ai-je accepté son argent ? Je n'avais jamais cru qu'il y avait autre chose là-dessous que l'envie qu'il avait de vous ! Allez au diable tous les deux, vous et votre mari ! tempêta-t-elle.

– Et d'où était-il sorti, le flic ?

– Il était dans la maison tout le temps, dit Molly la voix tremblante. Et la vieille se tordit les mains.

– Alors ils sauront qu'il est ici. Scotland Yard arrivera au matin, et qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais faire ? Écoutez, Mademoiselle, elle saisit les mains de la jeune fille dans les siennes, et ses lèvres tremblèrent. Vous savez que je suis absolument étrangère à tout ça, vous le savez ? Je suis étrangère à ce meurtre. Je ne l'ai aidé qu'à vous garder. Il m'a donné 500 livres, et je devais avoir la maison. Vous parlerez pour moi. Je n'étais pas là quand il a descendu le flic, hein ?

La jeune fille secoua la tête.

– Laissez-moi, Mrs Barn, dit-elle, je voudrais penser un peu.

– Mais vous parlerez pour moi, n'est-ce pas, mademoiselle ? Vous savez que je ne suis pour rien dans cette histoire de coup de feu... Il a emporté le corps. J'espère qu'il ne reviendra

pas. Je l'espère... Vous parlerez pour moi si ça tourne à faire un procès, n'est-ce pas, ma chère petite ? Je vais vous faire du thé.

Cette affreuse femme, qui s'accrochait à elle, était une pitoyable poltronne, terrifiée à l'idée de la police. Et comme elle perdait toute contenance, le courage, au contraire, revint à Molly.

– Peut-être aurez-vous à expliquer la présence du squelette dans la cave, dit-elle malicieusement.

– Le squelette ! s'exclama la femme en s'affalant contre le mur. Le squelette !

Molly acquiesça.

– Quelqu'un a été tué dans cette maison, dit-elle, et Mrs Barn crut s'évanouir.

– Que faire ? se demanda Molly. Elle regarda sa montre. Il était trois heures et quart, et les étoiles pâlissaient à l'est. La femme s'était enfermée dans sa chambre où elle se lamentait sur son lit, et Molly marchait dans la sienne.

Elle n'entendit ni la porte du jardin s'ouvrir et se fermer, ni Bob Stone introduisant sa clef dans la porte de la maison. Stone resta un instant dans le hall sombre. Il écouta. Il sourit des lamentations de Mrs Barn, il remarqua le pas de Molly. Une fois en haut de l'escalier il écouta encore.

Mrs Barn sanglotait, et plusieurs fois il l'entendit répéter un mot.

– Un squelette... un squelette...

Ainsi Molly lui avait raconté : – C'était pour le mieux ainsi. Ni l'une ni l'autre femme n'oserait s'aventurer dans la cave. Comme il avait enlevé ses souliers avant d'entrer dans la maison, il descendit sans bruit. Il portait une lampe électrique de poche qu'il déposa sur le sol de la cave. Sans s'émouvoir des

restes découverts par le travail de Molly, il tira de sa poche deux pistolets automatiques et les vérifia méthodiquement. Bob Stone n'était pas un fou. Il était parfaitement équilibré. Il avait été conduit de crime en crime pour essayer d'échapper aux conséquences de sa première faute. Et maintenant rien ne comptait plus pour lui que le grand coup qui lui permettrait d'anéantir toute piste derrière lui.

Il avait jeté le corps de Frank Weldon encore vivant dans la mare qui avait donné son nom à la ferme. Il avait caché son auto à un mille environ de la maison, derrière un buisson, sur la lande. Et maintenant il restait devant lui Socrate Smith, son frère, et là-haut, cette femme au nez plat. Et encore Jetheroe.

Jetheroe allait venir. Jetheroe qui l'avait étranglé pour lui faire écrire le nom de la maison où il cachait Molly. C'était certain ! Il éteignit la lumière et s'assit pour attendre.

Socrate s'échapperait et suivrait de peu. Il téléphonerait évidemment à la police d'Ashburton, mais tous les messages téléphoniques et télégraphiques pour Ashburton venaient par Excher, et les câbles suivaient la route d'Excher à Taunton. Bob Stone, dans son temps, avait été un spécialiste à Scotland Yard pour ces questions. Le système télégraphique unissant l'ouest de l'Angleterre à Londres avait été son sujet d'études pendant trois ou quatre jours, et cette nuit il avait arrêté sa voiture pour se fixer aux genoux les appareils qui permettent aux ouvriers de grimper aux poteaux télégraphiques. À dix milles d'Excher, il avait coupé une ligne quadruple qui permettait la communication entre Excher et le monde par Salisbury. À son compte il faudrait six heures pour réparer. Ce qui lui suffisait.

Il ralluma sa lampe et déploya deux cartes à terre. On y voyait, en vert et rouge, les lignes télégraphiques ; avec son stylo il y marqua le point où il les avait coupées.

La seule possibilité était que Socrate Smith s'arrêtât à Excher ou à Ashburton pour prendre avec lui des agents de la po-

lice locale ; mais contre cette éventualité on pouvait compter sur le désir de Lexington d'atteindre Molly au plus vite, et le caractère de Socrate pressé d'en venir aux prises avec le meurtrier de John Mandle.

Il rangea ses cartes et éteignit. Il eût aimé fumer, mais il craignit de se trahir.

La jeune fille, assise à la fenêtre ouverte, entendit avec panique le ronflement d'un moteur. Mrs Barn se précipita.

– Il est de retour, il est de retour ! gémit-elle.

Et c'est alors que la porte du jardin s'ouvrit et que Socrate Smith entra en courant. Molly se lança dans les escaliers au devant de lui. Elle lui tomba dans les bras ayant que Lexington, qui suivait, fût à mi-chemin de la maison. Et une minute plus tard, elle balbutiait son histoire à Lexington d'une façon assez incohérente.

– Il a tué Frank Weldon ! s'exclama Socrate. C'est ce que vous vouliez dire ?

Elle leur raconta les événements de la nuit.

– Pensez-vous que Frank soit mort ?

Elle hocha tristement la tête.

– J'en ai bien peur. Il est tombé comme une masse, dit-elle, et elle frissonna. Oh ! Soc, quelle terrible maison !

Lexington l'entoura de son bras et la serra fort.

– Ma chérie, nous allons vous ramener chez vous tout de suite.

Socrate interrogeait la femme, mais il était difficile d'en tirer quelque chose.

Elle était sur le point de s'évanouir, entre la peur de ce qui pouvait arriver et le fait de se trouver en face d'un représentant de la loi.

– Est-ce que Stone a dit qu'il reviendrait ? demanda Socrate.

– Je ne crois pas qu'il le fasse, mais il l'a dit. Oh ! et ce pauvre jeune homme, gémit-elle.

– Ne vous occupez pas du pauvre jeune homme, vous avez à répondre de votre rôle personnel dans cette histoire.

– Je suis innocente comme un petit enfant, pleura-t-elle. Je ne savais rien de rien ! Il m'avait dit que la jeune dame était folle !

– Vous savez très bien qu'elle ne l'est pas, Barn, dit Socrate. Ce n'est pas la première fois que vous êtes mêlée à une affaire de ce genre, et j'ai comme une idée que c'est le bain pour vous cette fois.

Elle se jeta à genoux devant lui, grotesque et pitoyable.

– Je ne sais rien de rien, rien, rien ! Je ne savais pas qu'il y eût un squelette avant...

– Un squelette ! dit Socrate. Que voulez-vous dire ?

– C'est elle qui l'a trouvé ! Moi, je n'en savais rien.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Elle a trouvé un squelette dans la cave. Et ce fut tout ce qu'il put tirer d'elle. Il revint vers Molly.

– Ne m'en parlez pas, dit-elle en frissonnant, je suis morte de faim et de sommeil.

– Nous en parlerons plus tard, dit aimablement Soc. Vous savez que j’avais pensé à la présence d’un squelette ici, mais je n’aurais pas cru que vous le trouveriez.

Il secoua la femme jusqu’à ce qu’elle fût capable de préparer un petit déjeuner. Alors, laissant les jeunes gens ensemble, il sortit de la maison, puis du jardin, et pista les traces de la voiture de Bob Stone.

Stone avait échappé ! Sa menace de retour était faite pour égarer. La trace était visible. Une rosée épaisse était tombée pendant la nuit, et il était familiarisé avec les marques des pneus de la grande limousine.

Il suivit la trace pendant un quart de mille. Là, elle tournait brusquement sur la gauche, dans la lande.

Socrate s’arrêta perplexe. Pourquoi avoir pris la lande quand il y avait une bonne route ? Pour éviter de laisser des traces ? Mais dans cette direction le sol devenait impossible. La seule solution était qu’il eût pris par là pour faire disparaître le corps de Frank.

Socrate Smith hâta le pas et poursuivit sa piste. Rien ne la dissimulait. Il aperçut le reflet d’une eau tout près de lui. C’était la mare. Il se mit à courir. Soudain la trace de l’auto disparaissait. Il la retrouva plus loin sur la gauche, gagnant un bouquet de buissons.

Il se fraya un chemin à travers les basses branches et soudain s’arrêta. La voiture était là, abandonnée. Pas l’ombre de Frank, pas l’ombre de Bob.

Il examina la voiture et trouva des traces de sang sur l’étoffe de la banquette.

La mare était à une dizaine de mètres de là. En écartant les buissons, il tombe presque sur un jeune homme assis sur le

bord, trempé, les vêtements dégoultants, en train de se panser l'épaule avec un mouchoir trop petit.

– Frank ! s'exclama Socrate, et Frank Weldon leva les yeux.

– Hello, Soc, je vous ai entendu venir. L'avez-vous pris ?

– C'est lui qui a failli vous avoir, mon vieux, dit l'autre, en s'agenouillant près de lui.

– Ce n'est pas grand'chose. Je crois que la balle m'a cassé la clavicule. En tout cas, elle m'a mis hors de combat, dit Frank. Mais l'avez-vous pris ?

– Votre boîte, dit Socrate, travaillant à lui panser une assez vilaine blessure. Oui, je crois qu'il vous a démoli la clavicule. Il vous a jeté à l'eau ?

– Oui, dit Frank, mais il n'a pas attendu pour me voir noyer comme je l'ai craint. J'ai pu marcher jusqu'au bord, bien que le fond soit assez vaseux. Un gentil garçon ce monsieur Robert Stone, et ça a dû mettre un bel ornement dans notre loyale police qui est, comme chacun sait, au-dessus de tout soupçon.

Il raconta ce qui s'était passé.

– Après être tombé, n'ayant plus possibilité de me servir d'un revolver, j'ai pensé qu'il était inutile de faire le malin. Il m'a ramassé et porté à sa voiture. Il est fort comme un turc, il faut bien dire, mais c'est incroyable ce qu'il peut faire mal aux gens qu'il porte. Je me tenais tranquille, ne m'attendant pas à ce qu'il utilise ainsi la Mare-aux-Bruyères (un joli nom que je ne suis pas près d'oublier). Est-ce qu'il s'est sauvé ?

– Il a laissé sa voiture ici, dit Socrate. C'est incompréhensible. Il n'est tout de même pas parti à pied.

– Il pouvait en avoir une autre cache quelque part. Ce type-là est un malin. Je crois qu'il a prémédité le moindre détail de son petit coup. Il n'a pas emmené miss Templeton ?

Socrate secoua la tête.

Il aida le jeune homme à se lever, et ils regagnèrent lentement la route.

– Je n’aime pas ça, dit Frank après un silence. Il n’est pas naturel qu’il l’abandonne ainsi.

C’était bien la pensée de Socrate.

– Avez-vous vu Jetheroe ? demanda-t-il soudain.

Frank ne l’avait pas vu.

– J’ai comme une idée qu’il va apparaître. Croyez-vous qu’il sache que la petite est ici ?

– Je suis certain qu’il le sait. Ce petit étranglement... ah ! mais vous n’étiez plus à Prince’s Place. Et il raconta l’histoire à Frank. Je savais que c’était Jetheroe et j’ai deviné ce qu’il était venu faire.

– Et cependant, le pauvre diable, vous lui avez tiré dessus.

Socrate se mit à rire.

– Je voulais le faire se presser, dit-il, j’aurais pu le tuer deux fois, et il m’a fallu résister à mon instinct de tireur pour le manquer.

Quand ils arrivèrent à la maison, le petit déjeuner était servi. La jeune fille fut rassurée et joyeuse en voyant le compagnon de Socrate.

– Je crains de vous avoir fait peur. Vous m’avez vu par l’œil-de-bœuf, et j’avais espéré que vous me reconnaîtriez, dit Frank.

– Vous aviez l’air terrible, dit Molly avec un sourire. J’ai pensé que vous étiez un monstre qui habitait la maison depuis des années, et la première fois que je vous ai vu...

– La première ? M’avez-vous donc vu deux fois ?

– Je vous ai vu dans le corridor comme vous rentriez dans la maison, dit-elle, et il la regarda.

– Que faisiez-vous là ? c’était au milieu de la nuit.

Elle prit un air important.

– Je vous dirai cela quand on aura mangé.

Mrs Barn, affolée et désespérée, les servit à table, et malgré les terribles circonstances, malgré la présence dans la cave d’une victime ancienne, elle n’avait jamais vu de réunion si joyeuse. Quand on l’eut renvoyée à la cuisine, Socrate Smith raconta l’histoire du meurtre de John Mandle qui fut alors dite pour la première fois.

CHAPITRE XXIII

L'HISTOIRE DU MEURTRE.

– J'ai réuni toutes les pièces de ce puzzle, commença-t-il, et je ne crois pas qu'il en manque, le fondement du motif excepté.

– Que veux-tu dire ? demanda Lexington.

– Je veux dire, la nature de la grande peur qui unit et finalement divisa d'une façon si tragique ces deux hommes, John Mandle et Robert Stone. La plupart de nos informations, excepté ce qui m'est venu du Département des Archives à Scotland Yard, je les tiens des domestiques, de Molly...

– De moi ? dit Molly surprise.

– Et de ma propre observation. Quand il y a un peu moins d'une semaine, j'ai reçu pour mon frère et moi, une invitation de John Mandle pour le week-end, j'ai été, je l'avoue, assez surpris. Je n'avais pas vu Mandle depuis des années, et bien que nous fussions des connaissances l'un de l'autre, et que nous nous fussions rencontrés depuis qu'il avait pris sa retraite, nous n'étions rien moins que des amis.

– Durant notre service, j'avais eu l'occasion de blâmer Mandle et ses méthodes. C'était un homme particulièrement peu scrupuleux, et absolument capable d'employer n'importe quels moyens pour acquérir une preuve, et ceci au delà de

toutes les considérations de la moindre décence et de la plus élémentaire honnêteté. Il est certain que rien n'est plus facile dans une position comme celle qu'il avait d'abuser d'une force dont on ne lui demandait jamais compte. Un cas de cet ordre fut celui de Kenneth Ward, ou, comme vous l'appellez, Molly, M. Jetheroe.

– Il avait commis un crime, demanda-t-elle et Socrate hésita.

– C'est un homme qui avait de bien mauvaises relations, dit-il diplomatiquement, et qui se trouva mêlé à des transactions douteuses. Il était très jeune alors. Avant qu'il pût se tirer d'affaire, il fut mis en accusation, jugé et condamné à une peine assez brève d'emprisonnement. Quand il sortit, il retomba dans la même bande et se trouva complice d'une série de fraudes, qui eurent pour effet de le faire arrêter par Mandle, et condamner cette fois à une peine beaucoup plus longue.

– Mandle travailla à cette condamnation, pour une raison à lui, et une bonne. Au cours de son enquête, il découvrit que Ward était marié avec une très jolie personne, absolument ignorante de la carrière de son mari. Il l'avait épousée sous un nom d'emprunt, dit lentement Socrate, « sous le nom de Templeton. »

Molly le regarda.

– Templeton ? répéta-t-elle. Ce n'était... ce n'était pas ma mère ?

– C'était votre mère, dit Socrate gravement.

– Alors, M. Jetheroe...

– M. Jetheroe est votre père, Molly, et rappelez-vous que son passé est du passé. Il a souffert de ses inconséquences et ce n'est qu'il y a peu de temps que j'ai découvert que sa richesse actuelle ne doit rien à ses fautes de jeunesse. J'avais pensé qu'il

avait pu mettre de côté de l'argent à cette époque, et en vivre aujourd'hui. Je lui faisais injure. Il a hérité d'une fortune considérable à sa sortie de prison, d'une tante qui ignorait ses fautes. Ceci est établi d'une façon certaine.

La jeune fille respirait profondément, ses yeux brillants fixés sur Socrate, et elle portait moins d'attention au récit des fautes de son père, qu'au fait qu'elle avait un père, et un père vivant.

– Jetheroe disparut. Il fut condamné sous un autre nom et n'osa pas écrire à sa femme. Mandle tombé amoureux de cette dame, la persuada que son mari était mort, et lui apporta à cet effet des certificats forgés par lui. Probablement un certificat de décès pur et simple. Cela, je n'en sais rien précisément. De toute façon, il persuada la malheureuse qui se crut veuve, et l'épousa.

Molly acquiesça.

– Je vois maintenant pourquoi il me haïssait. À cause de mon père...

– Mandle fit son possible pour renvoyer en prison votre père la seconde fois, et il travailla nuit et jour, et acquit la preuve d'une autre fraude pour laquelle il n'avait pas été condamné, mais qui aurait dû être purgée par ses années d'emprisonnement précédentes. Cependant il s'arrangea pour lui faire obtenir ainsi une prolongation de sa peine.

Il y a vingt ans environ, Mandle et Stone décidèrent d'abandonner la police. Ils étaient relativement riches, car, comme cela se savait, ils spéculaient à la Bourse, si bien qu'ils avaient, tous deux été blâmés pour leurs relations avec une ou deux personnalités financières sur les méthodes desquelles il y avait eu quelque scandale. Ils semblent avoir vécu à Hindhead, à deux pas l'un de l'autre, amicalement et agréablement. Quand Mandle amena sa femme et la fille de celle-ci à Hindhead, ils se

voyaient fréquemment et restèrent apparemment bons amis jusqu'au bout.

Mais avec les années, les deux hommes commencèrent à éprouver une certaine crainte l'un de l'autre. Pour le monde, cependant, il n'était peut-être pas évident que l'homme que craignait Mandle fût Bob Stone, mais c'est néanmoins un fait. Il y a sept ans, Mandle commença à placer des trappes dans sa pelouse, des contrôles électriques à ses portes, et Bob Stone prit aussi ses précautions. La crise vint quand Stone commença à devenir religieux. Cela peut vous paraître extraordinaire, mais la nouvelle que Bob allait parler dans un meeting religieux à Goding, créa chez John Mandle une panique et le décida à tuer Stone à la première occasion.

– Mais pourquoi ? demanda Lexington.

– À ce genre de meetings, il n'est pas inhabituel qu'un pécheur repentant fasse une confession générale publique, dit Socrate. C'est une forme d'exaltation religieuse qui est bien connue des psychologues. Le pénitent trouve une joie particulière dans sa propre humiliation, et c'est exactement l'idée que Bob Stone pourrait alors livrer leur secret commun qui horrifia pareillement Mandle. Pour moi, je n'ai pas le moindre doute que ce n'était pas du tout l'intention de Bob Stone et que cet étalage de religion était calculé pour mettre Mandle dans cet état. Je crois que Bob Stone savait que l'autre projetait de l'assassiner, comme il le faisait en effet. Je fus donc invité, et ma surprise venait de ce que Mandle n'était pas le genre de types qui aiment avoir des étrangers autour d'eux. Il fallait qu'il eût une raison spéciale pour vouloir que je me trouve chez lui.

« Je sais maintenant qu'il voulait ma présence pour établir un alibi bien constaté. Ma parole a un certain poids devant un jury. Si j'étais venu déposer que j'avais vu porter Mandle au lit avec les jambes si malades qu'il lui était impossible de marcher, personne ne l'aurait soupçonné d'avoir pendu Robert Stone.

– Pendu ? dit Frank surpris. Était-ce le plan ?

Socrate acquiesça.

– Ces deux hommes avaient un système de communication pour les moments d'urgence. Ils comprenaient tous deux le code Morse, et ils avaient l'habitude à une certaine heure de regarder si l'autre ne signalisait pas. Au fait, maintenant. Le 3 juin fut la nuit choisie pour le crime, et Mandle montra une agitation singulière au sujet de ma venue pour ce soir-là. Il me demanda de lui télégraphier si je changeais d'intention, et d'après ce que j'ai su plus tard de Molly, il montra de l'irritation de ce que je n'étais pas arrivé par un train moins tardif, et lui demanda avec insistance s'il n'y avait pas de télégramme.

« Quelque temps avant notre arrivée il avait déclaré souffrir de rhumatismes qui lui rendaient impossible de marcher sans aide, et la maladie atteignit son comble le jour de notre arrivée. Quand Stone arriva cet après-midi-là j'imagine qu'il lui dit que sa maladie était feinte, et qu'il voulait le voir seul la nuit, sans pouvoir encore fixer où et quand. Bob Stone ce soir-là veilla donc et reçut le message signalisé. La lampe dont Mandle se servait était puissante et grâce à la position de la maison blanche, la lumière pouvait se voir par réflexion dans les fenêtres supérieures.

« Bob était sûr de ce qui se préparait contre lui, mais il ignorait comment John Mandle s'y prendrait. Le rendez-vous était aux Trois Chênes. Et Mandle avait dû quitter la maison avant vous, Molly, car vous avez vu quelqu'un qui se glissait dans les buissons. Il attendit que vous ayez passé, puis commença ses préparatifs. Il grimpa à l'arbre, s'allongea sur la branche qui surmontait le sentier ; il avait avec lui une corde dont il avait fait un nœud coulant à un bout et son plan était de l'envoyer sur Bob pendant qu'il attendrait sous l'arbre, de le tirer à lui, et quand il aurait fixé la corde à la branche, de se laisser glisser à terre et, abaissant les mains de l'homme, de leur passer les menottes pour qu'il ne puisse dégager son cou. Il vou-

lait probablement aussi lui attacher les pieds avec la courroie de cuir qu'il portait ce soir-là autour de son corps. En attendant assez longtemps pour que Bob fût mort, en défaisant le lien des pieds et en enlevant les menottes, l'aurait donné à cette mort l'aspect d'un suicide.

« Mais Bob était sur ses gardes. Il arriva, le pistolet en main, prêt à tirer. La corde le manqua, et Bob, levant les yeux, vit l'autre sur sa branche et fit feu. Bob ramassa la corde, la rejeta sur la branche et se sauva vraisemblablement par le sentier qui part de derrière les arbres. Pour détourner les soupçons, rentré chez lui, il se ficela comme peut le faire tout homme qui a de bonnes dents. Malheureusement pour lui, un petit peu de la filasse lui resta dans les dents et il le cracha...

– Et c'était là *le brin de duvet* que tu as trouvé sur l'oreiller ! s'écria Lexington.

Soc poursuivit :

– Une autre déveine était que Jetheroe l'avait vu ; Jetheroe sortit pour voir qui était l'homme qui avait fait peur à Molly. Dès que Bob l'apprit, par l'histoire de Gritt, il décida de supprimer Jetheroe. Je ne sais pas comment il s'arrangea pour le faire venir aux Trois Chênes, mais cela doit pouvoir s'expliquer simplement. Vous connaissez le reste de l'histoire.

– Il doit être fou, dit la jeune fille, terrifiée.

– Je ne le crois pas, répondit Socrate, c'est un habile homme. À divers points de vue, je regrette cette histoire pour lui. Il n'y a pas de doute qu'il a tué Mandle en état de légitime défense, bien qu'il lui soit probablement difficile de l'établir. Et maintenant, Molly, cette histoire de squelette, s'il vous plaît :

Elle la raconta aussi rapidement que possible.

– Dans la cave, hein ? dit Socrate en réfléchissant. Moi je pensais le découvrir dans le jardin. J’avais déjà commandé un homme pour cette recherche.

Lexington le regarda.

– Tu cherchais un squelette ?

– Des restes humains, dit Socrate. Restez ici, Molly. Lex et moi nous descendrons examiner ces reliques déplorables.

– Je vous accompagne, dit Frank, il vous faudra une lampe.

La jeune fille se leva et alluma la lampe qui était sur la cheminée.

Soc, la lampe à la main, ouvrit la route. – Il y a deux caves, évidemment, dit-il, regardant en bas.

« Mais c’est celle dont la porte est ouverte qui est le sépulcre.

Ils le suivirent dans la cave. Elle était vide. Socrate mit la lampe à terre, et s’agenouilla près de l’ouverture.

– C’est assez affreux, n’est-ce pas ? dit-il.

Il plongea sa main et retira le crâne, puis montrant un trou dans l’os.

– Voici où la balle a frappé, et ceci, il étalait un peu de poussière, est un résidu de chaux vive.

Il regarda autour de lui dans la pièce voûtée et ramassa, un vieux sac.

– Voici le sac de chaux, dit-il, et le travail de maçonnerie a été fait par quelqu’un qui n’est pas de la partie.

Il marcha lentement jusqu'à la lampe et la souleva, puis avant qu'ils aient réalisé ce qui se passait, il la jeta violemment contre le sol.

Lex sentit la main de son frère sur son bras et fut rejeté brutalement en arrière. Deux flammes éclatèrent dans la direction de la porte et l'explosion les assourdit. Ils ne pouvaient rien voir. Il y eut encore un coup tiré, puis Socrate aplati sur le sol, répondit avec son revolver. Il tira deux fois et entendit un grognement et un piétinement.

– Qu'est-ce ? La voix de Molly arrivait du haut de l'escalier.

– Sauvez-vous ! hurla Socrate. Dans votre chambre et enfermez-vous ! Vite.

Il s'avança avec précaution vers le seuil, et bien lui en prit car une balle siffla contre son visage.

Bob Stone, rampant dans l'escalier, repéra son ennemi dans l'ombre au-dessous de lui et tira encore, puis fit un bond et atteignit le haut des marches. C'était la mort, pour qui le suivrait. Socrate entendit ses pas dans le hall, puis dans l'escalier. Il attendit un instant, enleva son veston et le tendit de façon à ce qu'un bout apparut hors de la porte. Une balle le traversa aussitôt, Bob Stone, à mi-chemin dans l'escalier, commandait l'entrée de la cave.

Alors une diversion survint.

On entendit le bruit de la porte de la maison qui venait de s'ouvrir, et immédiatement une fusillade. Quel que fût le nouvel arrivant, il avait dû échapper. Socrate entendit le claquement de la porte de la salle à manger quand l'intrus s'y enferma, et l'aboiement d'un pistolet. Pas une parole n'avait été prononcée, hors l'avertissement de Socrate à Molly. On pouvait entendre la respiration de Bob.

– Ping !

Une balle effleura Socrate. Il se retira, devinant que l'homme avait dû redescendre vers la cave. Il tira deux fois au juger, et on entendit des pieds déchaussés s'enfuir. Bob devait être maintenant au premier étage. Soc arriva dans le hall en même temps que Jetheroe. Il savait que le nouvel arrivant devait être Jetheroe.

Ils ne se parlèrent pas. L'escalier pouvait être mortel à n'importe quel assaillant, car Bob commandait la situation de derrière la balustrade du premier.

Ils l'entendirent heurter la porte de Molly, puis appeler de sa voix rude :

– Dehors !

Et c'est alors que Mrs Barn qui s'était réfugiée dans sa propre chambre, sortit dans le couloir.

– Pourquoi ne pas vous sauver, monsieur ? hurla-t-elle. Vous avez déjà fait assez de mal.

– Au diable. Il y eut un coup de feu et le bruit d'un corps qui tombe.

Mrs Barn n'était plus un témoin éventuel pour le procès.

– Dehors ! cria Bob.

Il avait une épaule contre la porte, ses yeux fixés sur l'escalier, et le baril de son pistolet reposait sur la balustrade.

La porte s'ouvrit, enfoncée. Il y eut un cri. Et Lexington bondit dans l'escalier, montant trois marches à la fois. Deux fois on entendit le revolver de Bob, puis le jeune homme se trouva sur lui. Ils roulèrent dans l'escalier, accrochés l'un à l'autre, et puis tout à coup Bob Stone se détacha mollement.

Socrate remit son frère sur pied, puis le repoussant, se pencha sur le mourant.

Bob ouvrit les yeux, regarda, et vit Socrate. Un pâle sourire tordit ses lèvres. Il essayait de dire quelque chose. Socrate se pencha pour saisir les mots, qui venaient faiblement, par à-coups.

Et Soc entendit avec stupeur que l'homme dans son délire répétait une déposition devant le jury, un jury fantôme devant lequel il ne passerait jamais :

– Vous examinerez loyalement et consciencieusement cette affaire – et vous délibérerez en connaissance des faits – devant la Cour que voici réunie – au nom de Notre Souverain Seigneur le Roi – sur le cas du prisonnier qui se présente à cette barre – puis vous rendrez un verdict équitable – en raison des témoignages... que Dieu vous aide !

Il tourna lourdement sa tête et mourut.

Ce n'est que tard dans l'après-midi que Socrate quitta la maison tragique où dans la salle à manger dormaient Bob et Mrs Barn. Molly, Jetheroe et Lex étaient partis pour Londres et Frank dont la blessure était assez sérieuse, était entré au Devonshire County Hospital.

La Mare-aux-Bruyères était entre les mains de la police et les ossements de la cave étaient étalés au rez-de-chaussée. Socrate prit l'express à cinq heures à Exeter, et à neuf heures et demie ce soir-là il rejoignit les autres à Londres.

– Merci, j'ai dîné dans le train, dit-il quand Lex se leva et que le vieux Septimus lui demanda ce qu'il voulait. Molly et son père enfin réunis étaient assis la main dans la main.

– Ceci a été une affaire passionnante qui s'est rapidement terminée, dit Socrate. Songez que nous ne sommes que le 10 juin, et que ça ne fait qu'une semaine que nous sommes arrivés à Hindhead. Et maintenant M. Ward, dit-il en souriant à l'heureux Jetheroe, je désire que vous fassiez des aveux.

– Des aveux ? dit l'autre, ahuri. Que voulez-vous dire ?

– Je voudrais le document de la main de John Mandle que vous avez pris dans la cachette du fauteuil de marbre, dans le pavillon d'été.

Le visage de Jetheroe s'éclaircit.

Il porta sa main à la poche intérieure de son veston et en sortit un carnet assez grand qu'il tendit à l'autre.

Socrate le regarda.

– Vous savez que vous aviez laissé tomber la page de titre. Est-ce que ceci jette quelque lumière sur le meurtre de la Mare-aux-Bruyères ?

– Ce n'était pas un meurtre, dit Jetheroe. C'est là l'extraordinaire. Ces deux hommes furent entraînés au crime d'une façon si insensible que je me sens incliné à de l'indulgence pour eux, pour ce qui n'est pas du traitement infligé par Mandle à ma pauvre femme. Cela, je ne le pardonnerai jamais.

– Est-ce que Lex et Molly ont lu ce carnet ?

Jetheroe secoua la tête.

– Non, dit-il, j'aimerais que vous le leur lisiez.

Soc le parcourut des yeux, et regarda les dernières pages avec stupeur...

– M. Smith... Socrate, dit Molly avec reproche, vous n'allez pas lire la fin avant le commencement.

– C'est ce que font les lecteurs de romans, dit Socrate en souriant, et, plaçant un lorgnon sur son nez, il commença la lecture.

CHAPITRE XXIV

LE SECRET DE LA MARE-AUX-BRUYÈRES.

J'écris cette déposition (*ainsi débutait le manuscrit*) pour l'éclaircissement de toute imputation possible faite par mon ex-collègue, Robert Stone, après ma mort, quelle qu'en soit la cause. Nous étions tous deux au Département de l'investigation criminelle.

Nous étions des hommes ambitieux, désireux d'arriver, et ni Stone ni moi n'avons jamais reculé devant les moyens qui pouvaient nous permettre d'arrêter et, de convaincre un criminel. Je dis cela parce que Stone, par la suite, dans la conversation, m'a fréquemment reproché mon peu de scrupules et les méthodes que j'employais, qui étaient cependant également les siennes.

Il n'y avait pas très longtemps que nous étions à Scotland Yard quand Bob et moi nous trouvâmes en accointance avec un groupe de gens de bourse qui nous entraînèrent dans des transactions financières d'un caractère équivoque. Il est de fait que ni Stone ni moi ne nous en étions d'abord rendu compte. Nous pensions que notre situation dans la police retiendrait les escrocs de s'en prendre à nous, mais nous fûmes volés comme dans un bois.

Cela dura un an environ, et nous nous trouvâmes de plus en plus engagés, si bien qu'au bout de ce temps, nous découvrîmes que nous étions débiteurs de quatre à cinq mille livres. Ceci signifiait pour nous non seulement la faillite, mais la perte de notre emploi.

C'est alors que nous discussions le règlement de nos dettes et que tout semblait désespéré, que je reçus pour exécution le mandat d'arrêt contre Émile Deveroux, caissier au Crédit Lyonnais, qui s'était envolé avec trente millions de francs. On le savait en Angleterre, et on supposait qu'il avait dû, à son voyage précédent dans ce pays, s'y assurer une retraite pour une semblable éventualité. Un client de la banque l'avait reconnu dans Queen Victoria Street. Nous n'avions pas d'autre piste, et d'autre aide qu'une femme qui connaissait Deveroux et qui pouvait en reconnaître la photographie.

Nous fûmes détachés, Bob et moi, pour rechercher cet homme et dans l'abord cela parut bien impossible. Un soir que nous dînions dans un restaurant de Soho, parlant plus de notre position financière que de notre poursuite, nous vîmes un homme quitter le restaurant.

– Il a un air de Deveroux, dit Bob, bondissant sur ses pieds. Nous payâmes vite et le rejoignîmes un peu plus loin. Il prit un cab et nous le suivîmes, mais nous le perdîmes au milieu du trafic. D'après la direction prise, nous pensâmes qu'il avait pu se rendre à la gare de Paddington. Nous nous y rendîmes à tout hasard pour voir partir le West-of-England express. J'aperçus dans un compartiment qui nous dépassait l'homme que nous supposions être Deveroux. Nous n'étions pas assez sûrs pour pouvoir arrêter le train. Comme il y avait peu de voyageurs de première classe, nous retrouvâmes facilement le porteur qui l'avait accompagné.

Il avait une valise et une malle, et la malle avait été enregistrée pour Ashburton. Le lendemain nous arrivions en Devonshire. C'était un froid matin, le 27 février 1902, et Bob me

querella d'avoir choisi un tel jour pour chasser l'oie sauvage. Nous apprîmes qu'un homme répondant à la description avait été vu et avait pris une voiture pour un cottage sur la route de Newton Abbot. Notre enquête sembla corroborer nos soupçons. Il s'agissait d'un Français. Il avait acheté la propriété trois ans auparavant, et il avait dépensé beaucoup d'argent pour lui bâtir un grand mur.

Comme nous ne voulions pas, à cause de la prime promise par la banque, mettre la police locale dans notre secret, ce mur était pour nous un véritable obstacle. Il pleuvait et il y avait un vent froid du nord-ouest quand nous commençâmes notre promenade vers la Mare-aux-Bruyères, Bob et moi.

Nous n'avions pas voulu prendre une voiture pour la même raison pour laquelle nous ne souhaitions pas nous faire annoncer à la police locale. Le mur était en effet très haut. La porte impossible à forcer. Il n'y avait qu'à escalader le mur, et j'y parvins en montant sur les épaules de Bob et en me hissant sur le faîte. Nous avons choisi le mur derrière la maison, et je n'aperçus aucun signe de vie sauf de la fumée qui sortait de deux cheminées. J'essayai, mais en vain, de hisser Bob. Aussi je lui dis d'aller à la porte d'entrée, et rampant le long du mur, je me glissai précautionneusement autour de la maison, sans être vu et j'atteignis la porte. Heureusement la clef était dessus, je la tournai et fis entrer Bob. Nous gagnâmes directement la maison. Bob avait projeté de sonner, une fois là, et de prétendre que nous étions, des fournisseurs venus d'Ashburton pour faire leurs offres. Mais il n'y avait pas de sonnette. À notre surprise la porte de la maison était entrebâillée et nous pénétrâmes dans le grand hall dallé qui était très obscur. Nous entendîmes le bruit d'une assiette qu'on pose dans la chambre de droite et, poussant la porte, j'y entrai.

Un homme était assis au bout de la table, fumant un cigare, et il le posa lentement sur le rebord quand nous apparûmes. Quand je le vis, je compris que c'était bien notre homme.

– Je vous arrête, Deveroux, lui dis-je en français, sous l'inculpation de vol et de faux en écriture.

Je n'avais pas plutôt lâché ma phrase qu'une explosion se produisit. Deveroux tomba sur la table le sang coulant d'une blessure à la tête. Il glissa à terre avant que nous ayions pu l'atteindre. Il était mort. Et c'est alors que je remarquai que la table était couverte de paquets de billets de mille francs, et il y avait une valise ouverte à côté du défunt.

Bob avait sacré, car il avait vu le geste avant moi et avait bondi pour arracher son revolver à l'homme, mais il sacra bien davantage quand il vit qu'il était trop tard. Ce n'est pas à l'honneur d'un officier de police que l'homme qu'il vient arrêter parvienne ainsi à se suicider sous ses yeux.

– Sale affaire, dit Bob. Un pauvre bougre.

Il retourna le corps, mais Devereux était bel et bien mort, et Bob alors aperçut l'argent. Il prit un paquet de billets sur lequel le sang avait giclé et il l'essuya au vêtement du mort.

Il regarda longuement l'argent puis il leva la tête, et nos yeux se rencontrèrent.

– John, dit-il, il y a près d'un million de livres sur cette table.

– Personne ne sait que nous sommes venus ici et personne ne viendra nous surprendre dit-il. Ils ne savent même pas que Deveroux habitait ici. Il pourrait être allé n'importe où ailleurs. Et de toutes façons, il ne se présentera pas ici de visiteurs.

Je restais muet. Je pouvais bien réaliser nos possibilités. Bob et moi nous assîmes à la table sanglante, et nous débâtîmes le sujet à fond. Puis nous inspectâmes la maison. L'homme avait très peu de vêtements. Sa malle n'était qu'à demi pleine. Il avait dormi dans une des chambres d'en haut et manifestement fait sa cuisine lui-même. En ce temps-là le grand mur

du jardin était tout neuf, et je crois que c'est la vue de deux sacs de chaux abandonnés par les ouvriers qui me mit l'idée en tête. Le risque était grand, mais la somme était grande. Nous décidâmes d'enterrer Deveroux et de ne pas parler de son suicide. Nous avions pensé au jardin, mais quelqu'un en le bêchant un jour aurait pu découvrir quelque chose.

Bob proposa les caves et c'est pendant que nous les examinâmes que nous découvrîmes que l'un des murs sonnait creux, ce qui nous donna l'idée d'un passage ou d'une cachette derrière les briques du mur. En réalité ce n'était qu'un diverticule, une poche dans la terre, qui le constructeur avait eu la paresse de combler.

Nous démolîmes le mur et nous trouvâmes une place assez grande pour y cacher Deveroux. Nous le couvrîmes avec de la chaux et de l'eau. Puis nous refîmes le briquetage comme nous pûmes Bob était plus habile que moi, et mes mains étaient en sang quand vint le soir, mais enfin ce sale travail fut terminé. Toute la nuit se passa à brûler dans la cuisine et dans la cheminée de la salle à manger les affaires personnelles de Deveroux. Près de cinq cents livres durent être brûlées, sur l'instance de Bob, car les billets étaient tachés de sang et cela me brisa le cœur. Mais c'était plus prudent. Nous trouvâmes trois jeux de clefs pour la porte du jardin et celle de la maison. Bob en prit deux et moi un.

Nous emballâmes l'argent dans l'une des valises et le lendemain matin Bob s'en alla à pied avant le jour à Newton Abbot, où il loua une voiture et un cheval. Il conduisit la voiture par un chemin détourné et vint me chercher. Il me déposa à Newton Abbot, à la gare, avec la valise.

Je m'en allai seul, et Bob retourna à Ashburton où il passa la nuit, puis se rendit le lendemain à Cardiff où je le rejoignis. Nous convînmes de marquer dans nos rapports que le jour où nous avons réellement été à Ashburton, nous l'avions passé à battre la côte galloise ; nous retournâmes à Londres, ce di-

manche, et rendîmes compte de notre échec. Il n'y avait plus qu'à laisser oublier l'affaire. Ce fut l'invention de Bob de dire que Deveroux s'était sauvé en Amérique du Sud. Nous restâmes dans la police près de douze mois avant de démissionner, en racontant que nous jouions à la Bourse. Il nous fallait excuser une prospérité soudaine, et lui donner l'air d'être le résultat de la spéculation...

– Et c'est ainsi que se termine le document, dit Socrate Smith, en retirant son lorgnon. Il n'y a rien, concernant les soupçons qu'il eut au sujet de Bob ni de la peur que celui-ci eut de lui. Cependant il est certain qu'ils vécurent des années dans la terreur réciproque d'être trahi l'un par l'autre.

La jeune fille poussa un long soupir.

– Maintenant je sais que faire, dit-elle. J'étais ennuyée d'hériter de l'argent de M. Mandle. Bien entendu je n'en toucherai pas un sou.

– Je vous approuve, dit Socrate Smith. Cet argent, et ce qui appartenait à Bob Stone, doivent être restitués au Crédit Lyonnais. Et puis n'est-ce pas, ajouta-t-il, Lex n'est pas pauvre.

– Non plus que son futur beau-père, conclut Jetheroe.

Les yeux, de Lexington rencontrèrent ceux de Molly.

– Oh l'argent ! dit-il avec mépris, et elle l'approuva.

FIN

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en août 2013.

– **Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Marcel, Françoise.

– **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé d'après : Edgar Wallace, *Le mystère des trois chênes*, Paris, Gallimard, s.d. La maquette de première page a été réalisée par Laura Barr-Welles qui a repris une photo, *Hill of Three Oaks, Carleton Arboretum*, prise par Brojoghost le 01.05.12. Cet auteur a placé sa prise de vue sous une licence [Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/), licence qui s'applique donc à cette maquette.

– **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
Mobileread Roger 64,
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.
<http://fr.wikisource.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.